This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II. A. 2086

V ION FUND

4/6

MEMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES,

OU

LE THÉATRE DE LA VÉRITÉ.

Par l'Auteur des Lettres JUIVES.

TOME CINQUIEME.

A AMSTERDAM,

Chez NEAULME.

M. DCC. XLIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB 1992
OF OXFORD
LIBRARY

MÉMOIRES SECRETS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES, OU LE THÉATRE DE LA VÉRITÉ.

LETTRE TREIZIÈME.

MONSIEUR,

ME voici enfin parvenu aux historiens. Il me seroit impossible, vû le grand nombre des modernes, de pouvoir conserver le même ordre que j'ai observé dans l'examen des philosophes.

J'examinerai cependant les Grecs & les Romains, les uns après les autres ; mais lorsque je viendrai aux auteurs de ces derniers tems, je n'entrerai point dans un détail aussi circonstancié. Je parlerai des principaux, & ne ferai mention des autres qu'autant que l'occasion le demandera. Je suivrai la même regle que j'ai gardée pour les théologiens.

Quant aux citations, je n'en rapporterai de grecques ou de latines, que lorsqu'il faudra faire connoître le foible de l'histôrien dont je parlerai, & qu'il sera nécessaire d'apporter quelques exemples de sa précision & de son énergie ; car, lorsqu'il ne sera question que du récit de quelque fait, je me contenterai d'en donner la traduction, pour ne pas alonger mes lettres inutilement. Ainsi, en parlant d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, je rapporterai bien des passages originaux de ces auteurs, parce que la maniere dont ils ont écrit fait une partie de leur mérite & de leurs défauts ; mais pour ce qui regarde Plutarque, Diodore de

Sicile & plusieurs autres chez qui il faut chercher plutôt les faits & la connoissance des mœurs & des hommes, que le stile, je ne ferai ordinairement qu'indiquer les endroits de leurs ouvrages, doint je ferai mention.

§. II.

Sur Hérodote & ses ouvrages.

Hérodote nâquit à Halicarnasse, dans l'Asie Mineure, environ quatre-cens cinquante ans avant la naissance de Jesus-Christ. La Gréce a plusieurs historiens plus anciens que lui; mais les tems n'ont point épargné leurs ouvrages; & ceux d'Hérodote sont les seuls qui soient parvenus jusqu'à nous. Cet historien est aujourd'hui le plus vieux de tous ceux qui nous restent, si l'on excepte Moïse & les autres prophètes qui ont écrit l'histoire sainte. On peut donc, avec beaucoup de raison, lui donner le même éloge que Cicéron, qui l'a nommé le pere de l'histoire.

Hérodote étoit né d'une famille no-

ble & diſtinguée dans ſon pays. Le rang qu'il tenoit dans ſa patrie l'engagea d'entrer dans une conſpiration contre le tyran de la ville d'Halicarnaſſe. Cela l'obligea de ſe retirer à Thuries, où il reſta pendant pluſieurs années, & même juſqu'à ſa mort. Ce fut à Samos qu'il compoſa ſon hiſtoire : c'eſt le ſentiment de Suidas, qui paroît beaucoup plus vraiſemblable que celui de Pline. Ce dernier prétend qu'Hérodote employa le tems de ſon exil à Thuries à écrire ſes ouvrages : mais comment cela peut-il être, puiſqu'il paroît, par le témoignage d'Euſebe, qu'il les avoit récités dans l'aſſemblée des jeux olympiques, pluſieurs années avant qu'il paſſât à Thuries avec une colonie d'Athéniens ?

Les neuf livres qu'Hérodote a compoſés portent le nom des neuf muſes. Le premier s'appelle *Clio ;* le ſecond, *Euterpe*, & ainſi des autres. Les ſçavans ne crurent pouvoir mieux les déſigner, que par des titres auſſi flatteurs. Car preſque tous les auteurs d'un certain poids penſent que ce n'eſt point Hérodote qui les a ainſi nommés. L'hiſ-

toire qu'ils renferment commence au regne de Cyrus, premier roi de Perse, & finit à celui de Xerxès, sous lequel Hérodote vivoit. L'intervalle, qu'il y a eu entre ces deux monarques, est d'environ deux cens cinquante ans.

Le stile d'Hérodote est très-propre à l'histoire. Il est pur, gracieux, naturel, simple, sans avoir rien de bas. » Thucydide, dit Quintilien (1), est » serré, brief, pressant : Hérodote est » doux, aimable, engageant. Le pre» mier excelle dans les endroits qui » exigent des mouvemens violens ; le » second, dans ceux qui ne demandent » que des situations naturelles : l'un » emporte & ravit les cœurs par la » force ; l'autre les séduit par la vo» lupté. « Cicéron dit approchant la même chose d'Hérodote. Il le compare à un fleuve qui coule lentement, & dont le cours a quelque chose de majestueux ; au lieu que Thucydide res-

(1) Densus, & brevis, & semper instans sibi Thucydides : dulcis, & candidus, & fusus Herodotus. Ille concitatis, hic remissis affectibus melior : ille concionibus, hic sermonibus ; ille vi, hic voluptate. *Quintilianus de instit. orat. lib.* 10. *c.* 1.

femble à un torrent (1). Cet illuftre orateur Romain regarde ces deux hiftoriens, comme bien au-deffus de tous ceux qui les avoient précédés. Marcellin, dans la vie de Thucydide, décide comme Cicéron fur le ftile d'Hérodote. » Il convient, dit-il (2), d'écrire » les grandes actions des hommes,

(1) Quo magis funt Herodotus Thucydidefque mirabiles, quorum ætas quum in eorum tempora, quos nominavi, incidiffet, longiffime tamen ipfi à talibus deliciis vel potius ineptiis abfuerunt. Alter enim fine ullis falebris quafi fedatus amnis fluit: alter incitatior fertur, & de bellicis rebus canit etiam quodammodo bellicum; primifque ab his (ut ait Theophraftus) hiftoria commota eft, ut auderet uberius quam fuperiores, & ornatius dicere. *Cicer. lib. 2. de oratore, cap. 12.*

(2) Ἵνα δὲ μηδὲ τοὺς ἄλλους ἀγνοῇς χαρακτῆρας, ἴσθι ὅτι μέσῳ μὲν Ἡρόδοτος ἐχρήσατο. (ὅς οὔτε ὑψηλός ἐστιν, οὔτε ἰσχνός;) ἰσχνῷ δὲ ὁ Ξενοφῶν. Διά γε οὖν ὑψηλὸν ὁ Θουκυδίδης καὶ ποιητικαῖς πολλάκις ἐχρήσατο λέξεσι, καὶ μεταφοραῖς τισί.

Sed ut reliquas quoque dicendi formas cognofcas, fcias Herodotum quidem media effe ufum (quæ neque fublimis, neque tenuis eft;) Xenophontem vero tenui. Thucydides igitur, ut fublimem faceret orationem, fæpe & poëticis dictionibus & quibufdam tranflationibus eft ufus. *Marc. in vit. Thucydidis, pag. 6. apud Thucydid.* Edit. Amftelædam. apud R. & J. Weftenios & Gul. Smith. 1731.

» d'une façon qui réponde à leur gloire » & à leur renommée. Parmi plusieurs » manieres de travailler à l'histoire, » Hérodote en a choisi une qui tient » un juste milieu. Il n'est ni trop subli- » me, ni trop simple. Il évite la trop » grande simplicité dans laquelle est » tombé Xénophon, & l'élévation » poétique à laquelle Thucydide s'est » souvent abandonné. «

» Les habiles écrivains, dit Lon- » gin (1), pour imiter les mouvemens » de la nature, se servent des hyper- » bates : &, à dire vrai, l'art n'est » jamais dans un plus haut dégré de » perfection, que lorsqu'il ressemble si » fort à la nature, qu'on le prend pour » la nature même ; &, au contraire, » la nature ne réussit jamais mieux, » que quand l'art est caché.

» Nous voyons un bel exemple de » cette transposition dans Hérodote, » où Denys Phocéen parle ainsi aux » Ioniens : *En effet, nos affaires sont*

(1) Traité du sublime, &c. par Longin, ch. 18. p. 105. Edit. d'Amst. chez François Changuion. *Je me sers de la traduction de Despréaux.*

» *réduites à la derniere extrémité, meſ-*
» *ſieurs. Il faut néceſſairement que nous*
» *ſoyons libres, ou eſclaves, & eſclaves*
» *miſérables. Si donc vous voulez éviter*
» *les malheurs qui vous menacent, il faut,*
» *ſans différer, embraſſer le travail & la*
» *fatigue, & acheter votre liberté par la*
» *défaite de vos ennemis.* S'il eût voulu
» ſuivre l'ordre naturel, voici comme
» il eût parlé : *Meſſieurs, il eſt main-*
» *tenant tems d'embraſſer le travail & la*
» *fatigue. Car enfin nos affaires ſont ré-*
» *duites à la derniere extrémité, &c.*
» Premierement donc il tranſpoſe ce
» mot, *meſſieurs*; & ne l'inſére q[illegible]
» médiatement après leur avoir [illegible]
» la frayeur dans l'ame, comme il la
» grandeur du péril lui avoit fait ou-
» blier la civilité qu'on doit à ceux à
» qui l'on parle, en commençant un
» diſcours. Enſuite il renverſe l'ordre
» des penſées. Car avant que de les
» exhorter au travail, qui eſt pourtant
» ſon but, il leur donne la raiſon qui
» les y doit porter : *en effet, nos affaires*
» *ſont réduites à la derniere extrémité :*
» afin qu'il ne ſemble pas que ce ſoit

» un diſcours étudié qu'il leur apporte ;
» mais que c'eſt la paſſion qui le force
» à parler ſur le champ. «

Il eſt aiſé de s'appercevoir, monſieur, par l'examen que Longin fait dans ce paſſage d'Hérodote, que cêt hiſtorien, quelque naturel qu'il ait conſervé dans ſa façon d'écrire, n'a pas cependant négligé, dans les occaſions, les ſecours de l'éloquence & de la rhétorique : ſa ſimplicité eſt ornée de mille fleurs qui la relevent d'autant plus, qu'elles paroiſſent n'avoir rien d'emprunté ; & ſemblent naître naturellement ſous la main de l'auteur.

Je crois ne pouvoir choiſir, dans tout l'ouvrage d'Hérodote, un endroit plus propre à montrer ſon génie, ſon bonſens, ſon éloquence douce & perſuaſive, que celui qui contient les diſcours différens que firent Otanes, Mégabyſes & Darius, lorſqu'après la mort des mages, il fut queſtion de ſçavoir la forme de gouvernement qu'on donneroit à la Perſe. Otanes étoit d'avis qu'on en fît une république. » Je ne penſe pas, » dit-il, qu'on doive mettre l'abſolu

» pouvoir (1) entre les mains d'un seul
» homme ; le gouvernement despoti-

(1) Οτάνης μὲν ἐκέλευε ἐς μέσον Πέρσῃσι καταθεῖναι τὰ πρήγματα λέγων τάδε, ἐμοὶ δοκέει, ἕνα μὲν ἡμέων μούναρχον μοῦνον μηκέτι γενέσθαι. οὔτε γὰρ ἡδὺ, οὔτε ἀγαθόν. Εἴδετε μὲν γὰρ τὴν Καμβύσεω ὕβριν ἐπ᾽ ὅσον ἐπεξῆλθε, μετεσχήκατε δὲ καὶ τῆς τοῦ μάγου ὕβριος. κῶς δ᾽ ἂν εἴη Χρῆμα κατηρτημένον μουναρχίη, τῇ ἔξεστι ἀνευθύνως ποιέειν τὰ βούλεται, καὶ γὰρ ἂν τὸν ἄριστον ἀνδρῶν πάντων στάντα ἐς ταύτην τὴν ἀρχὴν, ἐκτὸς τῶν ἐωθότων νοημάτων στήσειε. Εγγίνεται μὲν γὰρ οἱ ὕβρις ὑπὸ τῶν παρεόντων ἀγαθῶν, φθόνος δὲ ἀρχῆθεν ἐμφύεται ἀνθρώπῳ. δύο δ᾽ ἔχων ταῦτα, ἔχει πᾶσαν κακότητα. τὰ μὲν γὰρ ὕβρει κεκορημένος ἔρδει πολλὰ καὶ ἀτάσθαλα. τὰ δὲ φθόνῳ. καί τοι ἄνδρα γε τύραννον, ἄφθονον ἔδει εἶναι, ἔχοντά γε πάντα τὰ ἀγαθά. τὸ δ᾽ ὑπεναντίον τούτου ἐς τοὺς πολιήτας πέφυκε. φθονέει γὰρ τοῖσι ἀρίστοισι περιεοῦσί τε καὶ ζώουσι χαίρει δὲ τοῖσι κακίστοισι τῶν ἀστῶν. Διαβολὰς δὲ ἄριστον ἐνδέκεσθαι οὐγίνεται. ἀναρμοστότατον δὲ πάντων. ἤν τε γὰρ αὐτὸν μετρίως θωμάζῃς ἄχθεται ὅτι οὐ κάρτα θεραπεύεται. ἤν τε θεραπεύῃ τις κάρτα, ἄχθεται ἅτε θωπείαν ἡγούμενος. τὰ δὲ δὴ μέγιστα ἔρχομαι ἐρέων. νόμαιά τε κινέει πάτρια, καὶ βιᾶται γυναῖκας, κτείνει τε ἀκρίτως. πλῆθος δὲ ἄρχον, πρῶτα μὲν, οὔνομα πάντων κάλλιστον ἔχει, ἰσονομίην. δεύτερα δὲ, τούτων τῶν ὁ μούναρχος, ποιέει οὐδέν. πάλῳ μὲν γὰρ ἀρχὰς ἄρχει, ὑπεύ-

» que n'est ni bon, ni agréable. Vous
» sçavez vous-mêmes les excès aux-
» quels Cambyses s'est porté ; & nous
» avons tous été témoins de l'insolence
» & de la tyrannie de ce mage. Mais
» comment seroit-il possible qu'un état
» monarchique fût véritablement heu-
» reux & sagement gouverné, puisqu'il
» est permis à un seul homme de suivre
» impunément tous ses caprices, & de
» n'avoir d'autre regle que sa fantaisie
» & sa volonté, quelque bizarre qu'elle
» soit ? L'homme le plus vertueux se
» corrompt sur le trône, & y oublie
» bientôt toutes les bonnes qualités
» qu'il pouvoit avoir. Les hommes nais-
» sent ordinairement vains & envieux :
» la fierté & l'insolence suivent les
» grands biens & les richesses ; ceux
» qui ont ces défauts ont tous les autres
» ensemble. Il est impossible que, quand

δῆμον δὲ ἀρχὴν ἔχει, βουλεύματα δὲ πάντα ἐς τὸ κοινὸν ἀναφέρει, τίθεμαι ὂν γνώμην, μετέντας ἡμέας μουναρχίην, τὸ πλῆθος ἀέξειν. ἐν γὰρ τῷ πολλῷ ἔνι τὰ πάντα. Herodot. Halicarn. histor. lib. 9. ex musarum nominibus inscripti, &c. lib. 3. p. 194 & seq. edit. Pauli Stephani, 1619.

» quand on est le maître absolu, l'in-
» solence ne fasse faire beaucoup de
» maux ; & que l'envie ne les augmente
» considérablement. Cependant il est
» absolument nécessaire qu'un souve-
» rain soit exempt de haine & d'envie.
» Mais loin qu'on en voye beaucoup
» de ce caractere, on croiroit que pres-
» que tous les rois sont les ennemis
» déclarés de leurs peuples : ils haïssent
» les honnêtes gens, flattent & caref-
» sent les méchans ; & se livrent à ceux
» qui leur font de faux rapports. Si
» vous louez modestement un souve-
» rain, il s'offense de la modestie de
» vos louanges ; & si vous le louez ex-
» cessivement, il vous regarde comme
» un flatteur, & vous hait également.
» Enfin, pour dire, en un mot, les plus
» grands maux que causent les rois,
» ils violent & détruisent les loix,
» changent les coutumes & les usages,
» attaquent & enlevent l'honneur des
» femmes, font périr les innocens, &
» rendent les plus honnêtes gens les
» victimes de leur puissance. Il n'en est
» pas de même, lorsque le pouvoir est

» partagé entre plusieurs. Ce gouver- » nement, qu'on nomme du beau titre » *d'égalité*, n'est sujet à aucun des in- » convéniens du monarchique : on y » élit les magistrats par le sort ; on les » oblige à rendre compte de leurs ac- » tions & de leurs administrations : on » n'y résoud rien que d'un commun » accord ; & tout s'y fait par un con- » sentement unanime. Je suis donc per- » suadé, par les raisons que je viens » de vous apporter, qu'il faut absolu- » ment rejetter l'état monarchique, & » établir le gouvernement populaire. » Je crois mon opinion d'autant plus » utile, qu'il est clair & évident qu'on » rencontre plutôt toutes les bonnes » choses dans plusieurs personnes, que » dans un seul homme. «

Après qu'Otanes eut fini son discours, Mégabyses parla en faveur de l'oligarchie, c'est-à-dire en faveur d'un gouvernement composé d'un petit nombre de personnes. » Je ne sçaurois, » dit-il (1), desapprouver le sentiment

(1) Οτάνης μὲν δὴ ταύτην τὴν γνώμην ἐσέφερε. Μεγάβυζος δὲ Ὀλιγαρχίῃ ἐκέλευε ἐπιτρέπειν,

» d'Otanes : il a raiſon de vouloir abo-
» lir la monarchie. Je crois cependant
» qu'il ſe trompe, lorſqu'il veut nous
» engager à établir un gouvernement
» populaire ; rien n'eſt plus inſolent &
» plus inſenſé que le peuple. Il ſeroit
» très-dangereux de détruire la puiſ-
» ſance d'un ſeul, pour ſe ſoumettre au
» pouvoir d'une multitude aveugle dans
» ſa conduite & dans ſes deſſeins. Si un

λέγων τάδε, τὰ μὲν Οτάνης εἶπε Τυραννίδα παύων, λελέχθω κἀμοὶ ταῦτα. τὰ δ' ἐς τὸ πλῆθος ἄνωγε φέρειν τὸ κράτος, γνώμης τῆς ἀρίστης ἡμάρτηκε. ὁμίλου γὰρ ἀχρηίου οὐδέν ἐστι ἀξυνετώτερον, οὐδὲ ὑβριστότερον· καὶ Τυράννου ὕβριν φεύγοντας ἄνδρας, ἐς δήμου ἀκολάστου ὕβριν πεσέειν, ἐστι οὐδαμῶς ἀνασχετόν. ὁ μὲν γὰρ εἴ τι ποιέει, γινώσκων ποιέει· τῷ δὲ οὐδὲ γινώσκειν ἔνι. κῶς γὰρ ἂν γινώσκοι, ὃς οὔτ' ἐδιδάχθη, οὔτε οἶδε καλὸν οὐδὲν, οὐδ' οἰκήιον· ὠθέει τε ἐμπεσὼν τὰ πρήγματα ἄνευ νόου, χειμάρρῳ ποταμῷ εἴκελος. δήμῳ μὲν νῦν οἱ Πέρσῃσι κακὸν νοέουσι, οὗτοι χράσθων. ἡμεῖς δὲ ἀνδρῶν τῶν ἀρίστων ἐπιλέξαντες ὁμιλίην, τούτοισι περιθέωμεν τὸ κράτος. ἐν γὰρ δὴ τούτοισι, καὶ αὐτοὶ ἐνεσόμεθα. ἀρίστων δὲ ἀνδρῶν εἰκὸς ἄριστα βουλεύματα γίνεσθαι. Μεγάβυζος μὲν δὴ ταύτην γνώμην ἐσέφερε. Idem, ibid. pag. 195. & ſeq.

» souverain entreprend quelque chose, » il en prévoit les conséquences; mais » le peuple ressemble à un monstre, » qui n'a point de raison, & qui agit » sans connoissance. Il seroit difficile » qu'il pût penser d'une maniere sensée, » puisqu'il n'a jamais reçu aucune ins- » truction; la bienséance, la vertu, ses » propres intérêts même lui sont incon- » nus. Semblable à un torrent impé- » tueux, dont rien ne peut arrêter le » cours, il agit avec précipitation, sans » ordre & sans jugement. Etablir le » gouvernement populaire parmi les » Perses, c'est vouloir les détruire en- » tierement. Je pense donc qu'il faut » choisir un certain nombre des plus » honnêtes gens, entre les mains des- » quels on remettra le gouvernement: » il est certain que nous serons de ceux » qui auront part au pouvoir absolu; » & les personnes vertueuses, qu'on » nous associera, ne nous donneront, » sans doute, que de bons conseils. «

Darius soutint la nécessité de l'état monarchique, & ne fut ni de l'opinion de Mégabyses, ni de celle d'Otanes.

Voici comment il les combattit. » Le » discours (1), qu'a fait Mégabyses

(1) Τρίτος δὲ Δαρεῖος ἀπεδείκνυτο γνώμην, λέγων· ἐμοὶ δὲ τὰ μὲν εἶπε Μεγάβυζος, ἐς τὸ πλῆθος ἔχοντα, δοκέει ὀρθῶς λέξαι. τὰ δ' ἐς Ὀλιγαρχίην, οὐκ ὀρθῶς. τριῶν γὰρ προκειμένων, καὶ πάντων τῷ λόγῳ ἀρίστων ἐόντων, δήμου τε ἀρίστου, καὶ ὀλιγαρχίης, καὶ μουνάρχου, πολλῷ τοῦτο προέχειν λέγω. ἀνδρὸς γὰρ ἑνὸς τοῦ ἀρίστου οὐδὲν ἄμεινον ἂν φανείη. γνώμῃ γὰρ τοιαύτῃ χρεώμενος, ἐπιτροπεύοι, ἂν ἀμωμήτως τοῦ πλήθεος· σιγῷτό τε ἂν βουλεύματα ἐπὶ δυσμενέας ἄνδρας οὕτω μάλιστα· ἐν δὲ ὀλιγαρχίῃ, πολλοῖσι ἀρετὴν ἐπασκέουσι ἐς τὸ κοινὸν, ἔχθεα ἴδια ἰσχυρὰ φιλέει ἐγγίνεσθαι. αὐτὸς γὰρ ἕκαστος βουλόμενος κορυφαῖος εἶναι, γνώμῃσι τε νικᾶν, ἐς ἔχθεα μεγάλα. ἀλλήλοισι ἀπικνέονται· ἐξ ὧν στάσιες ἐγγίνονται ἐκ δὲ τῶν στασίων, φόνος ἐκ δὲ τοῦ φόνου, ἀπέβη ἐς μουναρχίην. καὶ ἐν τούτῳ διέδεξε ὅσον ἐστὶ τοῦτο ἄριστον. δήμου τε αὖ ἄρχοντος ἀδύνατα. μὴ οὐ κακότητα ἐγγίνεσθαι. κακότητος τοίνυν ἐγγινομένης ἐς τὰ κοινὰ, ἔχθεα μὲν οὐκ ἐγγίνεται τοῖσι, φιλίαι δὲ ἰσχυραί. οἱ γὰρ κακοῦντες τὰ κοινὰ, συγκρύψαντες ποιεῦσι. τοῦτο δὲ τοιοῦτο γίνεται, ἐς ὃ ἂν προστάς τις τοῦ δήμου τοὺς τοιούτους παύσῃ. ἐκ δὲ αὐτῶν θαυμάζεται οὗτος δὴ ὑπὸ τοῦ δήμου. θαυμαζόμενος δὴ, ἂν ὦν ἐφάνη μούναρχος ἐών. καὶ ἐν τούτῳ δηλοῖ, καὶ οὗτος ὡς ἡ μουναρχίη κράτιστον; ἑνὶ δὲ ἔπεϊ πάντα συλλαβόντα εἰπεῖν, κόθεν ἡμῖν ἡ ἐλευθερίη ἐγένετο; ἢ τεῦ δόντος; κό-

contre

» contre l'état populaire, me paroît » très-sensé ; mais je crois qu'il se trom- » pe dans les éloges qu'il donne au » gouvernement d'un petit nombre de » personnes. J'avouerai que l'état po- » pulaire, le démocratique & le mo- » narchique ont, tous les trois, leurs » bonnes qualités ; je suis persuadé ce- » pendant que ce dernier l'emporte sur » les deux autres. On ne sçauroit trou- » ver rien de meilleur & de plus propre » à rendre les peuples heureux, que » le gouvernement d'un homme qui » aime la vertu. Celui qui est doué de » cette belle qualité, est assuré de gou- » verner sagement ses sujets. D'ail- » leurs, le secret est bien plus certain, » lorsque les affaires ne sont conduites » que par un seul ; & les ennemis peu- » vent rarement en avoir connoissance. » Quant au gouvernement démocrati- » que, où plusieurs personnes sont char-

τερα παρὰ τοῦ δήμου, ἢ ὀλιγαρχῆς, ἢ μουνάρχου; ἔχω τοίνυν γνώμην, ἡμέας ἐλευθερωθέντας διὰ ἕνα ἄνδρα, τὸ τοιοῦτο περιστέλλειν. χωρίς τε τούτου, πατρίους νόμους μὴ λύειν ἔχοντας εὖ, οὐ γὰρ ἄμεινον. Idem, ibid. pag. 196.

» gées des intérêts publics, la division
» regne ordinairement parmi elles;
» chacun veut l'emporter sur son com-
» pagnon, & soutenir son sentiment
» aux dépens de celui des autres. Cette
» envie de primer fait naître bientôt
» une haine qui enfante les séditions,
» la guerre & les meurtres. On voit
» sortir insensiblement la royauté du
» sang qu'on a répandu; & le pouvoir
» tombe dans les mains d'un seul : on
» peut juger, par les inconvéniens de
» l'état démocratique, combien le mo-
» narchique lui est préférable. Le gou-
» vernement populaire est encore plus
» dangereux que celui d'un nombre
» de plusieurs personnes : il est rempli
» de vices; & loin de diviser les mé-
» chans dans une république, il ne sert,
» au contraire, qu'à les unir étroite-
» ment. Ceux qui trompent leurs con-
» citoyens, & qui malversent dans le
» gouvernement de l'état, cherchent
» mutuellement à cacher leur mauvaise
» conduite; le peuple ne peut en avoir
» connoissance, que lorsque quelqu'un,
» qui a acquis son amitié, lui découvre

» toutes les mauvaises manœuvres de
» ceux qui le conduisent. La probité
» de cet homme, sa vertu, sa sagesse
» montrent qu'il est véritablement di-
» gne de commander, & font sentir
» tous les avantages de la monarchie.
» Je vous demande, messieurs, par qui
» la liberté nous a-t-elle été rendue ?
» par un seul homme. Soyons donc
» gouvernés par un seul homme ; arrê-
» tons-nous à l'état monarchique ; &
» ne détruisons pas les anciennes loix
» de notre patrie. «

Dans ces trois discours, peu étendus, mais remplis d'excellentes choses, Hérodote a renfermé tout ce qu'on peut dire de bon en faveur de tous les différens gouvernemens : cependant il ne prend point le ton d'orateur, encore moins celui de rhétoricien ; il ne met dans la bouche de ces trois Perses, que des expressions naturelles, & dont on pourroit se servir dans les conversations ordinaires. Il ne cherche pas à étonner, à élever, à ravir l'esprit de ses lecteurs par des pensées sublimes, exprimées d'une maniere forte & véhé-

mente; mais il veut leur plaire & les instruire en les flattant par une éloquence douce, & en leur présentant les choses telles qu'elles sont. Il peint les objets d'après la belle nature; c'est-là le plus grand talent du peintre & de l'historien.

Plusieurs écrivains ont taxé Hérodote d'avoir dit souvent des mensonges; quelques autres ont prétendu le justifier. Il faut convenir qu'ils ont réussi dans quelques endroits; & qu'ils ont réparé, en partie, les outrages qu'on a voulu faire à sa mémoire. La Mothe-le-Vayer s'est fait un plaisir de rapporter (1) tout ce qu'on pouvoit dire en

(1) Alde Manuce, Joachim Camerarius & Henri Etienne ont écrit des apologies pour Hérodote. Et il semble que les voyages de long cours, tant du côté du nord, que de celui du sud, & des Indes orientales, n'ayent été faits, en nos jours, qu'en sa faveur; & pour nous faire voir qu'une infinité de choses qu'il a écrites au rapport d'autrui, & dont il a même protesté qu'il doutoit bien fort, ne laissent pas d'être très-véritables. En effet, il déclare, dans sa *Melpomène*, au sujet de ces Phéniciens que le roi Necus fit embarquer dans la mer rouge, & qui retournerent en Egypte, après plus de deux ans, par les colonnes d'Hercule; qu'encore qu'ils assurassent avoir eu, en quelques côtes

faveur de cet historien : il n'a pourtant pas laissé d'avouer que plusieurs au-

d'Afrique, le soleil à leur main droite, il ne lui est pas possible néanmoins de le croire. Si est-ce qu'ils ne pouvoient revenir de la mer Erythrée dans la Méditerranée, comme ils le firent, sans doubler le cap à présent nommé de Bonne-espérance, & sans avoir eu en ce lieu-là le soleil à la droite, & leur ombre à la gauche, puisqu'ils étoient au delà du tropique de Capricorne; selon que tout le monde le connoît aujourd'hui. Dans le livre suivant de *Terpsichore*, il dément ceux de Thrace, qui disoient qu'au delà du fleuve Ister, le pays étoit plein d'abeilles; par cette foible raison, que les mouches à miel ne peuvent pas vivre aux lieux si froids que devoient être ceux-là. Cependant personne n'ignore, en nos jours, que la Moscovie n'en soit si pleine, qu'elles peuplent souvent ses forêts, où ces petits animaux travaillent par fois pour la nourriture des ours d'énorme grandeur qui les habitent. Il a hésité à croire, avec la même crainte de se méprendre, que l'isle de Chemnis fût flottante dans un lac d'Egypte; sur ce mauvais fondement qu'il ne l'avoit pas vue se remuer, & que l'apparence n'étoit pas qu'une isle pût aller sur l'eau. Sans parler pourtant de ces fabuleuses Symplégades, ou Cyanées, l'un & l'autre Pline, Denis d'Halicarnasse, Théophraste & Sénéque, témoignent qu'il s'en trouve en plusieurs endroits, & même d'en avoir considéré quelques-unes dans leur agitation. Celles qui sont auprès de Saint-Omer reçurent l'archiduc Albert & l'infante d'Espagne sa femme, qui voulurent même y prendre un de leurs repas. Et les Ecossois ne s'étonnent pas d'en avoir une de cette nature, & qui a de très-bons pâturages, dans leur lac de Loumond. Bref,

teurs, d'un grand poids, l'accusoient d'avoir menti; qui pis est, menti par malice (1), & de dessein formé; ce qui

leur existence est si certaine, que les jurisconsultes Paulus & Labeo ont disputé de la propriété de leur fonds, le premier étant d'avis qu'elles n'appartiennent à personne. Et qui n'eût pris pour une fable ce que le même Hérodote rapporte ailleurs, de certaines femmes de Thrace qui contestent entr'elles, après la mort de leur mari, à qui aura l'honneur de se faire tuer sur sa fosse, & d'être inhumées avec lui; si les relations des Portugais ne nous eussent fait voir, que c'est une coutume qui se pratique dans toute la côte des Malabares, & presque par-tout le levant, où les femmes se jettent d'elles-mêmes, & à l'envi, dans le bucher ardent de leurs maris. *La Mothe-le-Vayer, des histor. Grecs, tom. 1. p. 278. édit. in folio.*

(1) Plutarque est le premier qui a témoigné un merveilleux ressentiment de voir la Bœotie, sa patrie, si maltraitée, ce lui semble, par Hérodote; & ceux de Thebes chargés d'une infâmie du tout insupportable, au sujet de la guerre des Perses. C'est le motif qu'il dit l'avoir porté à composer cet opuscule de la malignité d'Hérodote, où il lui impute d'avoir malicieusement taxé l'honneur, non-seulement des Thebains & des Corinthiens, mais presque de tous les Grecs, pour obliger les Médes, & afin de relever davantage la gloire de son pays, en la personne d'Artémise, reine d'Halicarnasse, dont il exagere de telle sorte les faits héroïques, à la bataille de Salamine, que cette femme seule fait la plus grande partie de sa narration. Plutarque avoue bien qu'elle est des mieux écrites, & des plus charmantes qu'on puisse lire; mais il dit que, sous cette douceur agréable, Hé-

est affreux dans un homme, dont le premier soin doit être de prendre tou-

rodote fait avaler le poison de sa médisance ; & il compare cette malignité, dont il le charge, à une cantharide couverte de roses. Quelques-uns répondent que l'invective de Plutarque est accompagnée de tant de chaleur, & paroît si pleine d'animosité, qu'il semble avoir lui-même toute la malignité, dont il tâche de noircir son adversaire. Mais j'ai en trop grande vénération ce digne précepteur de Trajan, pour demeurer pleinement satisfait d'une telle réponse ; & il est difficile de voir comme Hérodote parle de Thémistocle, particulierement dans son Uranie, où il le taxe de rapines, & d'intelligence avec les Perses, sans prendre au moins quelque soupçon de ce que Plutarque donne pour très-assuré.

Le second auteur de très-grande importance que je produirai contre Hérodote, sera Dion Chrysostôme, qui, pour n'avoir pas été particulierement précepteur d'un empereur, ne mérite peut-être pas moins de respect que Plutarque, puisqu'outre qu'il étoit vraisemblablement aussi avant que lui dans l'affection de Trajan, aux côtés duquel Suidas témoigne qu'on l'a vû souvent en carrosse, il a passé sa vie dans l'instruction de tout le genre humain, se promenant par le monde, où il prononçoit, au milieu des plus grandes assemblées, ces belles oraisons que nous avons de lui, pour éloigner les hommes du vice, & leur imprimer jusqu'au cœur, s'il pouvoit, un amour violent de la vertu. Or nous voyons, dans la trente-septiéme oraison, qu'il fait venir Hérodote trouver les Corinthiens, pour recevoir d'eux quelque récompense des histoires grecques qu'il avoit composées, & où ils étoient extrêmement intéressés. Il

jours la vérité pour guide. » Un histo-
» rien, dit Lucien (1), ne doit être
» attaché à aucun parti; car il ne faut
» pas faire comme ce peintre qui pei-
» gnoit un monarque de profil, parce
» qu'il n'avoit qu'un œil; mais il le faut
» représenter tout entier. Que le res-
» pect de sa patrie ne l'empêche point
» de dire les pertes qu'elle a reçues,

ne les avoit pas encore, dit Dion, falsifiées; & parce que ceux de Corinthe témoignerent qu'ils ne vouloient pas acheter de l'honneur à prix d'argent, il changea, comme chacun sçait, la narration de ce qui s'étoit passé au combat naval de Salamine, imposant au général des Corinthiens, Adimantus, qu'il avoit fui dès le commencement de la bataille, & trahi par ce moyen la cause commune de toute la Grece. Dion ajoute, un peu après, qu'il seroit bien fâché de déférer à ce qu'Hérodote nous a laissé par écrit là-dessus, ayant les épitaphes publiques, & les inscriptions des sépulcres érigés, du consentement de tous les Grecs, dans l'isle de Salamine, qui portent témoignage contre lui. Il rapporte ensuite une partie des mêmes épigrammes du poëte Simonides, dont Plutarque s'est servi pour convaincre Hérodote de malignité; & l'autorité de sa profession philosophique, jointe à tant de monumens qui semblent irréprochables, peuvent bien aujourd'hui partager nos esprits sur un différend que ceux des anciens n'ont jamais pû décider. *Idem, ibid. pag.* 280. & 281.

(1) Lucien, de la maniere d'écrire l'histoire. *Je me sers de la traduction de d'Ablancourt.*

» ni

» ni les fautes qu'elle a faites; car l'hif-
» torien, non plus que le comédien,
» n'eſt pas coupable des malheurs qu'il
» repréſente. «

Je m'étonne que la Mothe-le-Vayer n'ait fait aucune mention de Cicéron, en parlant des auteurs qui accuſoient Hérodote d'avoir menti; cet orateur Romain, ce grand & ſage philoſophe, s'explique cependant aſſez clairement, & lui reproche d'avoir débité bien des fables (1).

Quoique Lucien ne taxe pas formellement Hérodote de menſonge, il ne laiſſe pas de donner à entendre qu'il avoit très-ſouvent déguiſé la vérité.
» Je veux, dit-il (2), qu'un hiſtorien
» aime à dire la vérité, & n'ait point
» ſujet de la taire; qu'il ne donne rien
» à la crainte, ni à l'eſpérance, à l'a-

(1) Intelligo te alias in hiſtoria leges ſervandas putare, alias in poëmate: quippe quum in iſta ad veritatem quæque referantur, in hac ad delectationem pleraque; quamquam & apud Herodotum patrem hiſtoriæ, & apud Theopompum ſint innumerabiles fabulæ. *Cic. de legib. lib.* 1.

(2) Lucien, de la maniere d'écrire l'hiſtoire. *Je me ſers de la traduction d'Ablancourt.*

» mitié, ni à la haine; qu'il ne soit
» d'aucun pays, ni d'aucun parti; &
» qu'il appelle les choses par leur nom,
» sans se soucier ni d'offenser, ni de
» plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide,
» quoiqu'il vît Hérodote en si grande
» estime, qu'on donnoit le nom de mu-
» ses à ses livres. Car j'aime mieux,
» dit-il, déplaire en disant la vérité,
» que plaire en contant des fables;
» parce qu'en déplaisant, je profiterai;
» & nuirai, en voulant plaire. «

Il me paroît, monsieur, que c'est-là dire honnêtement que Thucydide ne voulut point plaire en mentant, quoiqu'il vît que c'étoit par-là qu'Hérodote avoit eu bien des partisans.

Les oracles, les prodiges & les miracles, dont Hérodote a rempli son ouvrage, sont des preuves évidentes que, dans tous les tems, tous les hommes ont été à peu près les mêmes; & que la superstition & le fanatisme sont le partage ordinaire de l'humanité. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que de grands génies autorisent les préjugés du vulgaire, & les éternisent de siécle

en siécle. Plusieurs de nos historiens aujourd'hui farcissent leurs ouvrages de la relation de mille contes absurdes & chimériques, qu'ils débitent sous le nom pompeux de miracles. Il y a plus de deux mille ans qu'Hérodote avoit commis le même crime : car comment peut-on appeller autrement la vogue qu'on donne aux fables les plus ridicules.

Je me contenterai, parmi les contes pieux que débite Hérodote, de choisir celui qu'il écrit, d'un grand air de confiance, à l'occasion du temple de Delphes, que les troupes de Xercès vouloient piller. » La nouvelle, dit-il, de » leur arrivée épouvanta ceux de Del» phes; & dans cette appréhension, » ils consulterent le Dieu, pour sçavoir » s'ils cacheroient dans terre les trésors » sacrés, ou s'ils les transporteroient » ailleurs. Le Dieu leur défendit de » toucher à ses trésors, & leur dit qu'il » avoit assez de puissance, pour con» server les choses qui étoient à lui. » Quand ils eurent reçu cette réponse, » ils commencerent à songer à leur pro» pre conservation, au salut de leurs

» femmes & de leurs enfans; & pour
» tâcher de les sauver, ils les firent
» passer en Achaïe. Plusieurs allerent
» chercher un azyle sur les plus hautes
» cimes du Parnasse, & dans la caverne
» de Corycie; & quelques-uns s'alle-
» rent cacher dans Amphisse, qui est
» une ville des Locres. Enfin, tous les
» habitans de Delphes abandonnerent
» la ville, excepté soixante hommes
» & le devin. Comme les Barbares
» approchoient, & qu'ils regardoient
» déja le temple, pour le piller, le
» devin, qui se nommoit Aceratos, prit
» garde que les armes sacrées qu'il n'é-
» toit pas permis à aucun homme de
» toucher, & qui avoient accoutumé
» d'être dans le temple, en étoient de-
» hors devant la porte; il alla en même
» tems avertir de cette merveille ceux
» qui étoient restés dans la ville. Mais
» quand les Barbares furent proche de
» la chapelle de Minerve, qui est au-
» devant du temple, il arriva des choses
» plus horribles & plus prodigieuses.
» Et certes, encore que ce soit une
» chose bien étrange, que les armes

» de Mars fussent d'elles-mêmes sorties
» hors du temple, ce qui suivit ce pro-
» dige est digne, sur tous les autres pro-
» diges, d'admiration & d'étonnement.
» Car, comme les Barbares vouloient
» entrer dans la chapelle de Minerve,
» il s'éleva une tempête effroyable;
» des foudres tomberent sur eux; les
» deux croupes du Parnasse, qui se
» détacherent de la montagne avec un
» bruit épouventable, en accablerent
» la plus grande partie; & même on
» ouït sortir de la chapelle de Minerve
» des voix & des cris de joie. Toutes
» ces choses ensemble donnerent tant
» d'épouvante aux Barbares, qu'ils fu-
» rent contraints de prendre la fuite;
» & ceux de Delphes ayant sçu qu'ils
» fuyoient, sortirent des lieux où ils
» s'étoient réfugiés, poursuivirent ces
» Barbares, & en firent un grand car-
» nage. Ceux qui se purent sauver
» s'enfuirent chez les Béotiens, dirent
» qu'outre tous les prodiges dont j'ai
» parlé, ils avoient vu deux hommes
» armés, & beaucoup plus grands que
» l'ordinaire, qui les poursuivoient, &

» qui les tailloient en pieces. Les ha-
» bitans de Delphes disent que ces deux
» hommes étoient deux héros du pays,
» appellés Phylaque & Autonoé, à
» qui l'on voit des chapelles consa-
» crées; celle de Phylaque, le long du
» chemin qui est au-dessus de celle de
» Minerve; & celle d'Autonoé, pro-
» che de la fontaine de Castalie, sous
» la croupe d'Hyampée. Les pierres
» qui tomberent du Parnasse sont de-
» meurées toutes entieres, jusqu'à no-
» tre tems, auprès de la chapelle de
» Minerve, au même endroit où elles
» accablerent les Barbares, qui se re-
» tirerent du temple, par l'avanture
» que nous avons dite (1). «

Cette belle & véritable histoire a été adoptée, en y faisant quelques changemens, par plusieurs auteurs modernes. Maimbourg, entr'autres, n'a pas manqué de se l'approprier. Il a substitué à *Phylaque* & *Autonoé*, *S. George* & *S. Victor* dans son histoire des croisades; & a fait faire aux saints ce qu'Hérodote

(1) Hérodote, liv. 8. pag. 208. & suiv. *Je me sers de la traduction de Du-Ryer.*

avoit attribué aux demi-dieux, plus de vingt siécles avant qu'on imprimât les absurdes relations de la guerre sainte.

Ceux, qui prétendent excuser les contes pieux d'Hérodote, disent que le profond respect qu'il a eu pour la divinité auroit dû réfuter ce que Plutarque lui reproche. Il l'accuse d'avoir fait dire malignement bien des impiétés aux gens qu'il faisoit parler, & de s'être servi d'un prétexte trompeur, pour outrager la divinité. Il ne peut souffrir qu'il prête à Solon ces paroles (1): » Est-ce à moi qu'il faut demander si » est heureux l'homme, moi qui sçai que » tous les dieux sont envieux & turbu-

(1) Τοῖς δὲ Θεοῖς λοιδορούμενος ἐν τῷ Σόλωνος προσώπῳ ταῦτα εἴρηκε, ὦ Κροῖσε, ἐπιστάμενόν με τὸ θεῖον πᾶν ἐὸν φθονερόν τε καὶ ταραχῶδες ἐπειρωτᾷς ἀνθρωπηΐων περὶ πρηγμάτων. ἃ γὰρ αὐτὸς ἐφρόνει περὶ τῶν θεῶν, τῷ Σόλωνι προστριβόμενος, κακοήθειαν τῇ βλασφημίᾳ προστίθησι.

Diis autem maledicens sub persona Solonis: me, inquit, gnarum omne numen invidum esse ac tumultuosum, de rebus humanis interrogas. Suam enim de diis Soloni tribuens sententiam, malignitatem impio sermoni adjunxit, *Plut. de malignit. Herodot. p.* 357. *& seq.*

» lens ? « Il est certain qu'Hérodote a très-souvent répété cette opinion impie, & si contraire à la nature divine : on ne sçauroit dire, pour l'excuser, que ce trait de médisance soit échappé par oubli, ou par inadvertance. Il fait souvent, dans ses ouvrages, la même réflexion : il la tourne de vingt manieres différentes ; & on est en droit, après une affectation pareille, de soutenir que son cœur approuvoit ce que sa main écrivoit. Parmi les endroits qui condamnent Hérodote, je me contenterai d'en choisir deux. Il suppose, dans le premier, qu'un roi d'Egypte écrit à Polycrate, prince de Samos, en ces termes : » J'apprends (1), avec plaisir, qu'un » prince, qui est mon ami & mon allié, » soit heureux ; mais les grandes prof- » pérités m'alarment : car je n'ignore » pas combien la divinité est envieu- » se, &c. « Le second passage de cet

(1) Ἐμοὶ δὲ αἱ σαὶ μεγάλαι εὐτυχίαι οὐκ ἀρέσκουσι, τὸ θεῖον ἐπισταμένῳ ὡς ἔστι φθονερόν. Tuæ magnæ prosperitates mihi non placent, qui intelligo quam invidum numen sit. *Herod. lib.* 3. *p.* 178.

historien ne sert pas moins que le premier à sa condamnation. » Nous ne » vivons que trop, dit Artaban (1); » notre vie, toute courte qu'elle est, » a plus d'étendue qu'il n'en faut pour » nous exposer à mille chagrins. Sa lon- » gueur nous force très-souvent à sou- » haiter la mort; & nous la considérons » comme un azyle contre les maux qui » nous poursuivent, & les miseres qui » nous accablent. Au reste, s'il est vrai » que les dieux ayent attaché quelque » félicité à la vie humaine, c'est une » preuve évidente qu'ils portent envie » au genre-humain. «

Henri Étienne & Camerarius, qui, avant lui, avoit entrepris de justifier Hérodote des reproches qu'on lui faisoit sur bien des choses, n'ont rien dit de bon, ni l'un ni l'autre, sur cet article. Vous pouvez voir, monsieur, ce que leur a répondu un grand critique (2).

Je m'étonne que Du-Ryer, qui devoit bien connoître les maximes d'Hérodote, puisqu'il l'avoit traduit entie-

(1) Idem, lib. 7. pag. 401.
(2) Bayle, dict. hist. & critique, art. *Périclès*.

rement, ait dit avec tant de confiance & sans aucune restriction (1) : » Que » ce qui doit rendre cet historien Grec » plus considérable, c'est que nous n'a- » vons point d'auteur de sa religion, » qui parle de Dieu & de la providence » avec plus de révérence & de respect.

La Mothe-le-Vayer a été encore plus loin que Du-Ryer : il a fait d'Hérodote un dévot à litanies ; & il lui a donné, pour les dieux du paganisme, autant de zèle & de ferveur qu'un Napolitain en a pour S. Janvier & S. Pomponius ; il croit même que la dévotion d'Hérodote l'a empêché de mentir. Voici ses propres termes (2) : » *Hérodote* ayant » été très-religieux dans le culte divin, » dont il faisoit profession, si l'on peut » parler de la sorte d'un payen, il n'y » a guéres d'apparence qu'il eût voulu » charger sa conscience d'un crime tel » que le mensonge, à l'égard d'un his- » torien. « Il est étonnant qu'un homme aussi éclairé, & aussi sçavant que la

(1) Du Ryer, préface d'Hérodote, pag. 4.

(2) La Mothe le-Vayer, des historiens Grecs, tom. 1. pag. 298. *Edit. in-folio.*

Mothe-le-Vayer, ait paru si persuadé de la pieuse délicatesse d'Hérodote ; je passerois à un jésuite d'excuser les mensonges de Maimbourg, par une réflexion aussi puérile.

§. III.

Sur Thucydide & ses ouvrages.

Thucydide nâquit environ quatre-cens soixante & trois ans avant la naissance du Seigneur. » *Aulu-Gelle* nous » apprend qu'Helanius n'avoit que 12 » ans plus qu'Hérodote ; & Thucy- » dide, que treize moins que lui. « Le pere de ce dernier historien s'appelloit Olorus (1). Il étoit Athénien,

(1) ΘΟΥΚΥΔΊΔΗΣ Ὀλόρου, Ἀθηναῖος ; παῖδα δὲ ἔχε Τιμόθεον. ἦν δὲ ἀπὸ μὲν μητρὸς Μιλτιάδου τοῦ στρατηγοῦ τὸ γένος ἕλκων · ἀπὸ δὲ πατρὸς Ὀλόρου τοῦ Θρακῶν βασιλέως μαθητὴς Ἀντιφῶντος, ἤκμαζε μετὰ τὴν πζ' Ὀλυμπιάδα ἔγραψε δὲ τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων. οὗτος ἤκουσεν ἔτι παῖς τυγχάνων Ἡροδότου, ἐπὶ τῆς Ὀλυμπίας τὰς ἱστορίας αὐτοῦ διερχομένου, ἃς συνεγράψατο, καὶ κινηθεὶς. ὑπὸ τινὸς ἐνθουσιασμοῦ, πλήρης δακρύων ἐγένετο. καὶ ὁ Ἡρόδοτος:

& descendoit d'un Olorus qui tiroit son

καταγνόντας τὴν αὐτοῦ φύσιν, πρὸς τὸν πατέρα Θουκυδίδου Ὄλορον ἔφη, μακαρίζω σε τῆς εὐτεκνίας Ὄλορε. ὁ γὰρ σὸς υἱὸς ὀργῶσαν ἔχει τὴν ψυχὴν πρὸς τὰ μαθήματα καὶ οὐκ ἐψεύσθη γε τῆς ἀποφάνσεως. οὗτος ὁ Θουκυδίδης ἀνὴρ ἦν πολὺς ταῖς τέχναις; κάλλει λόγων, καὶ ἀκριβείᾳ πραγμάτων, καὶ στρατηγίαις, καὶ συμβουλίαις καὶ πανηγυρικαῖς ὑποθέσεσιν. οὗτος ὁ συγγραφεὺς μεταβαίνειν εἴωθεν ἀπὸ τῶν θηλυκῶν εἰς οὐδέτερα. οἷον, Τρέπονται εἰς Μακεδονίαν, ἐφ' ὅπερ καὶ πρότερον. καὶ Θουκυδίδειος γραφή.

Thucydides Olori F. Atheniensis. Habuit autem filium Timotheum, maternum autem genus à Miltiade duce, paternum vero ab Oloro, Thracum rege, ducebat. Antiphontis discipulus, floruit olympiade 87. Scripsit autem Peloponnesiorum & Atheniensium bellum. Hic, dum adhuc esset puer, audivit Herodotum, qui suas historias Olympiæ recitabat, quas conscripserat, & quasi quodam furore divino percitus, lacrymis est repletus. Herodotus autem animadverso ejus ingenio, Oloro Thucydidis patri dixit: te, Olore, propter egregiam prolem beatum judico. Tuus enim filius animum ad disciplinas incitatum *earumque vehementer cupidum* habet. Nec eum sua sententia fefellit. Hic Thucydides fuit vir insignis artificio, orationis elegantia, accurata rerum expositione, & imperatoriis artibus, & consiliis, & panegyricis argumentis. Hic scriptor à fœmineo ad neutrum genus transire solet, ut *Τρέπονται εἰς Μακεδονίαν, ἐφ' ὅπερ καὶ πρότερον*. Et hæc est Thucydidis propria peculiarisque scribendi ratio. *Suidas*, *p.* 140.

origine des rois de Thrace. Son ayeul maternel comptoit le fameux Miltiade, dont il portoit le nom, parmi ſes ancêtres.

Thucydide fut diſciple d'Antiphon. Il montra, de bonne heure, ſon amour pour la gloire & pour les ſciences. Car ſe trouvant avec ſon pere, lorſqu'il étoit encore fort jeune, aux jeux olympiques, & y entendant lire à Hérodote les livres d'hiſtoire qu'il avoit compoſés, ſaiſi d'une noble ambition, & agité du deſir d'acquérir la réputation de grand hiſtorien, qui excitoit ſa noble jalouſie, il ne put retenir ſes larmes. Hérodote, qui en fut le témoin, & qui remarqua toute l'étendue du génie du jeune Thucydide, prédit à ſon pere Olorus, qu'il s'eſtimeroit un jour heureux d'avoir produit un fils auſſi illuſtre. Hérodote ne ſe trompa point; & le tems accomplit ſi bien ſa prédiction, que l'antiquité a eu peu d'écrivains qui ayent laiſſé des ouvrages auſſi éloquens, & où les matieres ſoient traitées plus profondément, & les faits diſtribués & arrangés avec plus d'ordre & de ſageſſe.

Thucydide fut fait général d'armée en Thrace, où il avoit beaucoup de crédit par des mines d'or qu'il possédoit dans ce pays. Les uns disent qu'elles lui venoient par un roi de Thrace, son bisayeul; les autres prétendent qu'il en étoit redevable à une femme qu'il épousa, & qui étoit native de cette province. N'ayant pu secourir la ville d'Amphipolis, pendant qu'il commandoit l'armée, les Athéniens séduits par Cléon, & par ceux de sa faction, l'envoyerent en exil. Ce fut pendant le tems de son bannissement, qu'il composa son histoire. Marcellin nous apprend le soin qu'il prit, pour être instruit de la vérité, & pour n'ignorer aucune particularité des actions qui s'étoient faites dans la guerre dont il faisoit le récit. » Thucydide, » dit cet auteur (1), ayant épousé une

(1) Ἠγάγετο δὲ γυναῖκα ἀπὸ Σκαπτῆς ὕλης τῆς Θρᾴκης πλουσίαν σφόδρα, καὶ μέταλλα κεκτημένην ἐν τῇ Θρᾴκῃ. τοῦτον δὲ τὸν πλοῦτον λαμβάνων, οὐκ εἰς τρυφὴν ἀνήλισκεν, ἀλλὰ πρὸ τοῦ Πελοποννησιακοῦ πολέμου, τὸν πόλεμον αἰσθηθεὶς κινεῖσθαι μέλλοντα, προελόμενος συγγράψαι αὐτὸν, παρεῖχε πολλὰ τοῖς Ἀθηναίων στρατιώταις καὶ τοῖς

» femme très-riche, n'employa point
» les biens qu'il en avoit reçus en de

Λακεδαιμονίων, καὶ πολλοῖς ἄλλοις, ἵνα ἀπαγ-
γέλλοιεν αὐτῷ βουλομένῳ συγγράφειν τὰ γινόμενα
κατὰ καιρὸν καὶ λεγόμενα ἐν αὐτῷ τῷ πολέμῳ.
ζητητέον δὲ διὰ τί καὶ Λακεδαιμονίοις παρεῖχε καὶ
ἄλλοις. ἐξὸν Ἀθηναίοις μόνοις διδόναι, καὶ παρ'
ἐκείνων μανθάνειν. καὶ λέγομεν ὅτι οὐκ ἀσκίπως
καὶ τοῖς ἄλλοις παρεῖχε. σκοπὸς γὰρ ἦν αὐτῷ τὴν
ἀλήθειαν τῶν πραγμάτων συγγράψαι. εἰκὸς δὲ ἦν,
Ἀθηναίους πρὸς τὸ χρήσιμον ἀπαγγέλλοντας τὸ
ἑαυτῶν, ψεύδεσθαι, καὶ λέγειν πολλάκις ὡς ἡμεῖς
ἐνικήσαμεν, οὐ νικήσαντες. διὸ πᾶσι παρεῖχεν,
ἐκ τῆς τῶν πολλῶν συμφωνίας θηρώμενος τὴν τῆς
ἀληθείας κατάληψιν. τὸ γὰρ ἀσαφὲς ἐξελέγ-
χεται τῇ τῶν πολλῶν συνᾳδούσῃ συμφωνίᾳ.

Thucydides autem duxit uxorem è Scaptesyla Thraciæ *urbe* ditissimam, & metallorum fodinas in Thracia possidentem. Has autem opes adeptus, non in delicias consumpsit: sed cum multo ante bellum Peloponnesiacum motum iri præsensisset, quia cupiebat hoc bellum conscribere, multa Atheniensium & Lacedemoniorum militibus & multis aliis largitus est, ut *res omnes*, in hoc bello opportune gestas dictasque sibi, eas memoriæ litterisque mandare cupienti, referrent. Hic autem quærendum cur & Lacedæmoniis & aliis *pecunias* dederat; cum solis Atheniensibus eas dare, & ex ipsis *res omnes* intelligere posset. Respondemus non sine causa, *certoque consilio*, *pecunias* aliis etiam ab eo datas. *Rerum* enim *omnium* veritatem sibi conscribendam proposuerat. Erat autem verisimile fore, ut Athenienses utilitati suæ servientes in re-

» folles dépenses ; mais il s'en servit à » faire des largesses aux soldats Lacédémoniens & Athéniens, pour apprendre d'eux ce qui s'étoit passé de » plus considérable & de plus remarquable dans les guerres du Peloponnese, dont il avoit dessein d'écrire » l'histoire. « Quelqu'un lui ayant demandé un jour pourquoi il avoit donné des récompenses aux Lacédémoniens & à d'autres Grecs, puisque les seuls Athéniens eussent pû l'instruire de ce qu'il souhaitoit sçavoir ? Il répondit sagement qu'il en avoit agi de la sorte, pour être plus certain de découvrir la vérité, étant naturel que les Athéniens grossissent leurs avantages, & diminuassent leurs pertes ; & qu'il cherchoit le vrai parmi tous les mémoires différens qu'on lui fournissoit de tous les côtés ; vû qu'un fait, qui souvent paroissoit

rum à se gestarum relatione mentirentur, & sæpe dicerent *hostes* à se victos, quos *tamen* non vicissent. Quamobrem *pecuniam* omnibus præbuit, ut ex multorum consensu veritatis notitiam indagaret *ac adipisceretur*. Quod enim obscurum est, *id* multorum concentu consensuque declaratur & *aperte demonstratur*. *Marcel. in vitâ Thucydid. apud Thucydid.* Edit. 1731. pag. 3. & 4.

obscur

obſcur ou douteux ſur le rapport d'une ſeule perſonne, devenoit clair par celui qu'en faiſoient pluſieurs autres.

Combien peu y a-t-il de gens aujourd'hui, monſieur, qui, voulant écrire une hiſtoire, prennent les mêmes précautions que Thucydide! Loin de dépenſer des ſommes conſidérables à recueillir d'excellens mémoires qui puiſſent les conduire dans leur travail, ils ſe ſervent des plus mauvaiſes gazettes, dont ils font une pitoyable compilation. D'autres encore plus criminels & plus mépriſables, ſe livrant à l'eſprit de parti, dont ils ſont tourmentés auſſi fortement qu'un démoniaque poſſédé d'une légion de diables, noirciſſent quelques mains de papier de toutes les injurieuſes chimeres que leur fourniſſent la haine, la prévention, les préjugés, la ſuperſtition & le fanatiſme. Combien n'avons-nous pas d'écrivains modernes qui ſont tombés dans ces excès affreux? Mais ce n'eſt pas encore le tems de relever toute l'indignité de leur conduite: revenons actuellement à Thucydide. Nous avons vu, en parlant d'Hérodote, que

Lucien étoit aussi persuadé de la bonne foi de ce premier historien, qu'il l'étoit peu de celle du second. Plutarque lui rend la même justice. » Thucydide, » dit-il (1), cherche toujours à mettre » les faits, qu'il raconte, dans une » grande évidence ; il offre les choses » aux yeux, les présente à l'esprit, » comme si elles se passoient dans le » moment qu'il les raconte. «

Quoique tant d'illustres anciens ayent rendu témoignage de la sincérité & de la candeur de Thucydide, il s'est trouvé cependant quelques auteurs qui l'ont accusé d'avoir déguisé la vérité dans bien des endroits. Josephe est un de ceux-là ; mais il me paroît que la Mothe-le-Vayer a parfaitement montré

(1) Ὁ γοῦν Θουκυδίδης ἀεὶ τῷ λόγῳ πρὸς ταύτην ἁμιλλᾶται τὴν ἐνάργειαν, οἷον θεατὴν ποιῆσαι τὸν ἀκροατήν, καὶ τὰ γινόμενα περὶ τοὺς ὁρῶντας ἐκπληκτικὰ καὶ ταρακτικὰ πάθη τοῖς ἀναγινώσκουσιν ἐνεργάσασθαι λιχνευόμενος.

Ad hanc quidem Thucydides evidentiam semper enititur, ut auditorem tanquam spectatorem faciat : & quæ animorum perturbationes atque consternationes spectantibus accidissent, in easdem lectorem conjiciat. *Plutarch. de gloriâ Atheniensium, tom. 2. p. 347.*

combien on devoit faire peu de cas de sa critique. » On donne, dit-il (1), la » gloire à Thucydide de n'avoir point » mêlé de fables parmi ses narrations » véritables. S'il est contraint de dire » un mot de Térée & de Procné dans » son second livre, ou si, en décrivant » la Sicile au commencement du sixie- » me, il se sent obligé de parler des » Cyclopes & des Lestrigons, c'est si » légérement, que les chiens d'Egypte » ne touchent pas en si grande hâte l'eau » du Nil, dont ils craignent les croco- » diles, que cet historien passe promp- » tement par-dessus une circonstance » fabuleuse, d'appréhension qu'il a de » donner la moindre entrée au men- » songe dans son ouvrage. Et néan- » moins il n'a pu éviter le reproche de » n'avoir pas toujours dit la vérité, » puisque Josephe assure qu'on le taxoit » de l'avoir falsifiée en plusieurs en- » droits. Ce n'est pourtant qu'après » avoir accusé tous les Grecs d'impos- » ture, que Josephe charge Thucydide » de la sorte. Et si l'on prend garde à

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 3. p. 285. & suiv.

» l'éloge, qu'il lui donne ensuite, d'a-
» voir été le plus exact & le plus scru-
» puleux de son pays à composer une
» histoire, l'on verra bien que c'est un
» juif qui a pris à tâche de décréditer
» toute celle des payens; & qui, dans
» cette idée, eût cru faire une grande
» faute, s'il eût épargné quelque his-
» torien d'entr'eux, & s'il n'eût traité
» Thucydide comme les autres. «

Un grammairien, qui a écrit la vie de Thucydide, l'accuse d'avoir favorisé les Lacédémoniens, en augmentant la grandeur & le nombre de leurs victoires, & en grossissant les pertes & les infortunes des Athéniens qu'il n'aimoit point, parce qu'ils l'avoient banni. On ignore le nom de ce grammairien; mais il doit être fort ancien. La vie qu'il a donnée de Thucydide est imprimée avec celle qu'en a fait Marcellin. D'Ablancourt a fort bien réfuté l'accusation de ce sçavant. » Si Thucydide, dit-il, a
» marqué les fautes des Athéniens, ce
» n'est point par vengeance, comme
» lui reproche un petit grammairien
» qui a fait sa vie; mais parce qu'il ne

» les pouvoit dissimuler, non plus que » les louanges des Lacédémoniens, » sans faire tort à la vérité. Car ce n'est » pas lui, à proprement parler, qui les » loue, ni qui les condamne ; c'est l'his- » toire qui découvre leurs vices & leurs » vertus. Aussi est-il très-juste estima- » teur du mérite & grand amateur de » la vérité, qui a pour but d'instruire, » plutôt que de plaire ; & s'éloigne de » toutes sortes de fables. «

L'histoire de Thucydide porte des marques certaines, qui répondent de l'amour que l'auteur avoit pour la vérité. Il est difficile, monsieur, de rendre justice à ses ennemis, & de ne pas se laisser emporter à la haine qu'on a pour eux. C'est-là le plus grand & le plus digne effort de l'historien ; & c'est celui dont Thucydide est venu à bout. Il parle (1) par-tout de Cléon, son ennemi, avec toute la modération possible : il loue son éloquence & ses talens ; & s'il lui échappe quelque trait contre lui, on voit qu'il est indispensablement obligé

(1) Voyez le quatriéme livre de Thucydide, où il est beaucoup parlé de Cléon.

de le placer dans son histoire ; & que les événemens & l'enchaînement des matieres exigent ses réflexions, toujours dépouillées d'aigreur & d'amertume. Il seroit à souhaiter, pour le public, que les auteurs, qui travaillent à l'histoire, eussent toujours l'impartialité & la sincérité de Thucydide présentes à leur esprit. Convenons donc, monsieur, que la critique de Josephe & celle du grammairien ne valent guères mieux l'une que l'autre, & sont démenties par l'approbation des plus grands hommes, & par les ouvrages mêmes de l'écrivain qu'on prétend blâmer.

Le stile de Thucydide, ainsi que nous l'avons observé en parlant d'Hérodote, est serré, précis ; & ses livres, pour me servir des termes de Cicéron (1), contiennent plus de pensées & de maximes, que de paroles ; de sorte qu'on ne

(1) Et post illum (scilicet Herodotum) Thucydides omnes dicendi artificio, mea sententia, facile vicit, qui ita creber est rerum frequentia, ut verborum prope numerum sententiarum numero consequatur : ita porro verbis aptus & pressus, ut nescias utrum res oratione, an verba sententiis illustrentur. *Cicer. lib. 2. de oratore, cap. 13.*

peut dire si les faits sont plus ornés par le stile, que le stile par les sentences. Juste-Lipse a donné à Thucydide les mêmes louanges (1). Il veut que, quoique les matieres, sur lesquelles il a écrit, ne soient ni grandes, ni nombreuses, il ait cependant surpassé tous les autres historiens, soit par sa maniere d'écrire concise, soit par ses excellentes maximes & ses réflexions judicieuses, soit enfin par l'éloquence sublime & presque divine, qui regne dans les harangues dont il a enrichi ses ouvrages.

Ces éloges sont un peu balancés par certains défauts, que les plus grands hommes ont reproché à Thucydide. Ils l'ont blâmé d'être quelquefois obscur, & presque inintelligible (2), à cause

(1) Thucydides, qui res nec multas nec magnas nimis scripsit, palmam fortasse præripit omnibus qui multas & magnas. Elocutione tota gravis & brevis, densus sententiis, sanus judiciis : occulte ubique instruens actiones, vitam dirigens, orationibus & excursibus pene divinus. Quem quo sæpius legas, plus auferas : & nunquam tamen dimittet te sine siti. *Justus Lipsius in notis ad lib.* 1. *polit. cap.* 9.

(2) Huic ætati suppares, Alcibiades, Critias, Theramenes : quibus temporibus quod dicendi genus viguerit, ex Thucydidis scriptis, qui ipse tum

de ſa trop grande briéveté. Cicéron (1) ſe récrie ſur-tout ſur la trop grande préciſion qui regne dans pluſieurs de ſes harangues. Longin a parfaitement dépeint la façon d'écrire de Thucydide. » Dans la paſſion, dit-il (2), de faire » paroître que tout ce qu'il dit eſt dit » ſur le champ, il traine ſans ceſſe l'au» diteur, par les dangereux détours de » ſes longues tranſpoſitions. Aſſez ſou» vent donc il ſuſpend ſa premiere pen» ſée, comme s'il affectoit tout exprès » le deſordre ; & entremêlant au mi» lieu de ſon diſcours, pluſieurs choſes » différentes, qu'il va quelquefois cher» cher même hors de ſon ſujet, il met » la frayeur dans l'ame de l'auditeur, » qui croit que tout ce diſcours va tom» ber ; & l'intéreſſe, malgré lui, dans

fuit, intelligi maxime poteſt ; grandes erant verbis, crebri ſententiis, compreſſione rerum breves, & ob eam cauſam interdum ſubobſcuri. *Cicer. lib. 2. de oratore, cap.* 12.

(1) Ipſæ illæ Thucydidis conciones ita multas habent obſcuras & abditas ſententias, vix ut intelligantur ; quod eſt in oratione civili vitium vel maximum. *Idem, ibid.*

(2) Traité du ſublime, &c. chap. 18. *Je me ſers de la traduction de Deſpreaux.*

» le

» le péril où il pense voir l'orateur. Puis » tout-d'un-coup, & lorsqu'on ne s'y » attendoit plus, disant à propos ce » qu'il y avoit si long-tems qu'on cher- » choit, par cette transposition égale- » ment hardie & dangereuse, il touche » bien davantage que s'il eût gardé un » ordre dans ses paroles. «

Casaubon (1) excuse la trop grande précision de Thucydide, sur ce qu'il semble n'avoir écrit que pour les politiques & les sçavans; il convient cependant qu'il est plus à propos d'admirer cet historien, que de tâcher de l'imiter. Quoi qu'il en soit, il est certain que, malgré la briéveté qu'on reproche à Thucydide, il est peu d'écrivains aussi éloquens & aussi véhémens que lui. Démosthène, qui, sans doute, étoit un juge compétent pour prononcer sur la beauté d'un ouvrage, avoit copié huit fois, de sa main, celui de Thucydi-

(1) Magnus & vir & scriptor Thucydides, qui à gerendis rebus ad easdem stylo persequendas quum se contulisset; historiæ ad usum politicorum scriptæ mortalium, credo, primus exemplum post futuris mirandum potius quam imitandum dedit. *Casaubonus in epist. ded. ad Polybium.*

de (1). L'empereur Charles-Quint, qui pouvoit aussi-bien décider de la bonté d'un livre, pour ce qui regardoit l'art de la guerre, que l'orateur Grec, pour ce qui concerne le stile & la diction, portoit toujours avec lui une traduction françoise de la guerre du Péloponnèse. Quelle estime auroit-il donc eue pour Thucydide, s'il eût pu lire l'original de son ouvrage.

Je crois, monsieur, ne pouvoir mieux faire connoître le génie, la science, le caractere de Thucydide, qu'en rapportant ici les trois harangues qui se trouvent dans son premier livre; & qui donnent une idée de la cause des troubles qui agiterent la Gréce pendant près de vingt-sept ans, & dont le récit est l'unique sujet de l'histoire de Thucydide. Voici la harangue que firent les Corinthiens dans l'assemblée que les Lacé-

(1) Venio ad Thucydidem, Olori vel potius Orolî filium, qui tempore belli Peloponnesiaci, tantique à Demosthene fiebat, ut octies manu sua describeret: imò & imperator Carolus V. eum in expeditionibus, sed gallice redditum, semper circumgestasse secum dicatur. *G. J. Vossius, de historicis Græcis, lib. 1. cap. 4.*

démoniens tinrent, pour examiner les plaintes que leurs alliés avoient à porter contre les Athéniens. Au reste, je me servirai de la traduction de d'Ablancourt, parce que je ne me flatte point de pouvoir réussir aussi-bien que lui à conserver à Thucydide toutes ses graces & toute son éloquence : mais vous pourrez voir au bas de la page, si vous le souhaitez, ses harangues en grec ; & vous en lirez ainsi toutes les beautés originales.

» Messieurs (1), la bonne foi que

(1) Τὸ Πιστὸν ὑμᾶς, ὦ Λακεδαιμόνιοι, τῆς καθ' ὑμᾶς αὐτοὺς πολιτείας καὶ ὁμιλίας ἀπιστοτέρους ἐς τοὺς ἄλλους, ἤν τι λέγωμεν, καθίστησι· καὶ ἀπ' αὐτοῦ, σωφροσύνην μὲν ἔχετε, ἀμαθίᾳ δὲ πλείονι πρὸς τὰ ἔξω πράγματα χρῆσθε. πολλάκις γὰρ προαγορευόντων ἡμῶν ἃ ἐμέλλομεν ὑπὸ Ἀθηναίων βλάπτεσθαι, οὐ περὶ ὧν ἐδιδάσκομεν ἑκάστοτε τὴν μάθησιν ἐποιεῖσθε, ἀλλὰ τῶν λεγόντων μᾶλλον ὑπενοεῖτε ὡς ἕνεκα τῶν αὑτοῖς ἰδίᾳ διαφόρων λέγουσι· καὶ δι' αὐτὸ οὐ πρὶν πάσχειν, ἀλλ' ἐπειδὴ ἐν τῷ ἔργῳ ἐσμέν, τοὺς ξυμμάχους τούσδε παρεκαλέσατε, ἐν οἷς προσήκει ἡμᾶς οὐχ ἥκιστα εἰπεῖν, ὅσῳ καὶ μέγιστα ἐγκλήματα ἔχομεν, ὑπὸ μετὰ Ἀθηναίων ὑβριζόμενοι, ὑπὸ δὲ ὑμῶν ἀμελούμενοι. καὶ εἰ μετὰ ἀφανεῖς που ὄντες ἠδίκουν

» vous gardez dans les affaires publi-
» ques, & dans celles des particuliers,
» vous rend plus difficiles à croire la

τὴν Ἑλλάδα διδασκαλίας ἂν ὡς οὐκ εἰδόσι προσέδει. νῦν δὲ τί δεῖ μακρηγορεῖν, ὧν τοὺς μὲν δεδουλωμένους ὁρᾶτε, τοῖς δ' ἐπιβουλεύοντας αὐτοὺς, καὶ οὐχ ἥκιστα τοῖς ἡμετέροις ξυμμάχοις, καὶ ἐκ πολλοῦ προπαρεσκευασμένους, εἴποτε ἄρα πολεμήσονται. οὐ γὰρ ἂν Κέρκυράν τε ὑπολαβόντες βίᾳ ἡμῶν εἶχον, καὶ Ποτίδαιαν ἐπολιόρκουν. ὧν τὸ μὲν, ἐπικαιρότατον χωρίον πρὸς τὰ ἐπὶ Θρᾴκης ἐπιχρῆσθαι, δὲ ναυτικὸν ἂν μέγιστον παρέσχε Πελοποννησίοις.

Καὶ τῶνδε ὑμεῖς αἴτιοι, τό, τε πρῶτον ἐάσαντες αὐτοὺς τὴν πόλιν μετὰ τὰ Μηδικὰ κρατῦναι, καὶ ὕστερον τὰ μακρὰ στῆσαι τείχη· ἐς τόδε τε ἀεὶ ἀποστεροῦντες οὐ μόνον τοὺς ὑπ' ἐκείνων δεδουλωμένους ἐλευθερίας, ἀλλὰ καὶ τοὺς ὑμετέρους ἤδη ξυμμάχους. οὐ γὰρ ὁ δουλωσάμενος, ἀλλ' ὁ δυνάμενος μὲν παῦσαι, περιορῶν δὲ, ἀληθέστερον αὐτὸ δρᾷ, εἴπερ καὶ τὴν ἀξίωσιν τῆς ἀρετῆς ὡς ἐλευθερῶν τὴν Ἑλλάδα φέρεται. μόλις δὲ νῦν τε ξυνήλθομεν, καὶ οὐδὲ νῦν ἐπὶ φανεροῖς. χρῆν γὰρ οὐκ εἰ ἀδικούμεθα ἔτι σκοπεῖν, ἀλλὰ καθότι ἀμυνούμεθα. οἱ γὰρ δρῶντες βεβουλευμένοι, πρὸς οὐ διεγνωκότας ἤδη καὶ οὐ μέλλοντες ἐπέρχονται· καὶ ἐπιστάμεθα οἵᾳ ὁδῷ οἱ Ἀθηναῖοι καὶ ὅτι κατ' ὀλίγον χωροῦσιν ἐπὶ τοὺς πέλας. καὶ λανθάνειν μετὰ οἰόμενοι διὰ τὸ ἀναίσθητον ὑμῶν, ἧσσον θαῤῥοῦσι;

» mauvaise foi des autres ; & votre » modération empêche que vous ne » découvriez l'ambition de vos enne-

γνόντες δὲ εἰδότας περιορᾶν, ἰσχυρῶς ἐγκείσονται. ἡσυχάζετε γὰρ μόνοι Ἑλλήνων, ὦ Λακεδαιμόνιοι, οὐ τῇ δυνάμει τινὰ ἀλλὰ τῇ μελλήσει ἀμυνόμενοι. καὶ μόνοι οὐκ ἀρχομένην τὴν αὔξησιν τῶν ἐχθρῶν, διπλασιουμένην δὲ καταλύοντες. καίτοι ἐλέγεσθε ἀσφαλεῖς εἶναι, ὧν ἄρα ὁ λόγος τοῦ ἔργου ἐκράτει. τόν τε γὰρ Μῆδον αὐτοὶ ἴσμεν ἐκ περάτων γῆς πρότερον ἐπὶ τὴν Πελοπόννησον ἐλθόντα ἢ τὰ παρ' ὑμῶν ἀξίως προαπαντῆσαι· καὶ νῦν τοὺς Ἀθηναίους οὐχ ἑκὰς, ὥσπερ ἐκεῖνον, ἀλλ' ἐγγὺς ὄντας, περιορᾶτε, καὶ ἀντὶ τοῦ ἐπελθεῖν αὐτοὶ, ἀμύνεσθαι βούλεσθε μᾶλλον ἐπιόντας, καὶ ἐς τύχας πρὸς πολλῷ δυνατωτέρους ἀγωνιζόμενοι καταστῆναι· ἐπιστάμενοι καὶ τὸν βάρβαρον αὐτὸν περὶ αὑτῷ τὰ πλείω σφαλέντα, καὶ πρὸς αὐτοὺς τοὺς Ἀθηναίους πολλὰ ἡμᾶς ἤδη τοῖς ἁμαρτήμασιν αὐτῶν μᾶλλον ἢ τῇ ἀφ' ὑμῶν τιμωρίᾳ περιγεγενημένους. ἐπεὶ αἵγε ὑμέτεραι ἐλπίδες ἤδη τινάς που καὶ ἀπαρασκεύους διὰ τὸ πιστεῦσαι ἔφθειραν, καὶ μηδεὶς ὑμῶν ἐπ' ἔχθρᾳ τοπλέον ἢ αἰτίᾳ νομίσῃ τάδε λέγεσθαι αἰτία μὲν γὰρ, φίλων ἀνδρῶν ἐστιν ἁμαρτανόντων· κατηγορία δὲ, ἐχθρῶν ἀδικησάντων.

Καὶ ἅμα, εἴπερ τινὲς καὶ ἄλλοι, νομίζομεν ἄξιοι εἶναι τοῖς πέλας ψόγον ἐπενεγκεῖν· ἄλλως τε καὶ μεγάλων τῶν διαφερόντων καθεστώτων, περὶ ὧν οὐκ αἰσθάνεσθαι ἡμῖν γε δοκεῖτε, οὐδ' ἐκλο-

» mis. Car, après vous avoir prédit
» mille fois les maux, dont vous me-
» naçoient les Athéniens, vous avez

γίσασθαι πώποτε πρὸς οἵους ὑμῖν Ἀθηναίους ὄντας, καὶ ὅσον ὑμῶν καὶ ὡς πᾶν διαφέροντας, ὁ ἀγὼν ἔσται. οἱ μέν γε, νεωτεροποιοὶ, καὶ ἐπινοῆσαι ὀξεῖς, καὶ ἐπιτελέσαι ἔργῳ ὃ ἂν γνῶσιν· ὑμεῖς δὲ τὰ ὑπάρχοντά τε σώζειν καὶ ἐπιγνῶναι μηδὲν, καὶ ἔργῳ οὐδὲ τ' ἀναγκαῖα ἐξικέσθαι. αὖθις δὲ οἱ μὲν, καὶ παρὰ δύναμιν τολμηταὶ, καὶ παρὰ γνώμην κινδυνευταὶ, καὶ ἐν τοῖς δεινοῖς εὐέλπιδες. τὸ δὲ ὑμέτερον, τῆς τε δυνάμεως ἐνδεᾶ πρᾶξαι, τῆς τε γνώμης μηδὲ τοῖς βεβαίοις πιστεῦσαι. τῶν δὲ δεινῶν μηδέποτε οἴεσθαι ἀπολυθήσεσθαι. καὶ μὴν καὶ ἄοκνοι πρὸς ὑμᾶς μελλητὰς, καὶ ἀποδημηταὶ πρὸς ἐνδημοτάτους. οἴονται γὰρ οἱ μὲν, τῇ ἀπουσίᾳ ἄν τε κτᾶσθαι ὑμεῖς δε, τῷ ἐπελθεῖν, καὶ τὰ ἕτοιμα ἂν βλάψαι. κρατοῦντές τι τῶν ἐχθρῶν, ἐπὶ πλεῖστον ἐξέρχονται, καὶ νικώμενοι, ἐπ' ἐλάχιστον ἀναπίπτουσιν ἔτι δὲ, τοῖς μετὰ σώμασιν ἀλλοτριωτάτοις ὑπὲρ τῆς πόλεως χρῶνται, τῇ δὲ γνώμῃ, οἰκειοτάτῃ ἐς τὸ πράσσειν ὑπὲρ αὐτῆς. καὶ ἃ μετὰ ἂν ἐπινοήσαντες μὴ ἐπεξέλθωσιν, οἰκείων στέρεσθαι ἡγοῦνται ἃ δ' ἂν ἐπελθόντες κτήσωνται ὀλίγα πρὸς τὰ μέλλοντα τυχεῖν πράξαντες. ἢν δ' ἄρα του καὶ πείρᾳ σφαλῶσιν, ἀντελπίσαντες ἄλλα ἐπλήρωσαν τὴν χρείαν. μόνοι γὰρ ἔχουσί τε καὶ ὁμοίως ἐλπίζουσιν ἃ ἂν ἐπινοήσωσι, διὰ τὸ ταχεῖαν τὴν ἐπιχείρησιν ποιεῖσθαι ὧν ἂν γνῶσι.

» mieux aimé attribuer nos plaintes à
» quelque mécontentement particulier,
» que de vous en éclaircir, pour y don-

καὶ ταῦτα μετὰ πόνων πάντα καὶ κινδύνων δι' ὅλου τοῦ αἰῶνος μοχθοῦσι· καὶ ἀπολαύουσιν ἐλάχιστα τῶν ὑπαρχόντων, διὰ τὸ ἀεὶ κτᾶσθαι. καὶ μήτε ἑορτὴν ἄλλο τι ἡγεῖσθαι ἢ τὸ τὰ δέοντα πρᾶξαι· ξυμφοράν τε οὐχ ἧσσον ἡσυχίαν ἀπράγμονα, ἢ ἀσχολίαν ἐπίπονον. ὥστε εἴτις αὐτοὺς ξυνελὼν φαίη πεφυκέναι ἐπὶ τῷ μήτε αὐτοὺς ἔχειν ἡσυχίαν, μήτε τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους ἐᾶν, ὀρθῶς ἂν εἴποι.

Ταύτης μέντοι τοιαύτης ἀντικαθεστηκυίας πόλεως, ὦ Λακεδαιμόνιοι, διαμέλλετε· καὶ οἴεσθε τὴν ἡσυχίαν οὐ τούτοις τῶν ἀνθρώπων ἐπὶ πλεῖστον ἀρκεῖν οἳ ἂν τῇ μὲν παρασκευῇ δίκαια πράσσωσι, τῇ δὲ γνώμῃ, ἢν ἀδικῶνται, δῆλοι ὦσι μὴ ἐπιτρέψοντες· ἀλλ' ἐπὶ τῷ μὴ λυπεῖν τε τοὺς ἄλλους, καὶ αὐτοὶ ἀμυνόμενοι μὴ βλάπτεσθαι, τὸ ἴσον νέμετε. μόλις δ' ἂν πόλει ὁμοίᾳ παροικοῦντες, ἐτυγχάνετε τούτου. νῦν δ' (ὅπερ καὶ ἄρτι ἐδηλώσαμεν) ἀρχαιότροπα ὑμῶν τὰ ἐπιτηδεύματα πρὸς αὐτούς ἐστιν. ἀνάγκη δ' ὥσπερ τέχνης ἀεὶ τὰ ἐπιγιγνόμενα κρατεῖν· καὶ ἡσυχαζούσῃ μὲν πόλει τὰ ἀκίνητα νόμιμα ἄριστα, πρὸς πολλὰ δὲ ἀναγκαζομένοις ἰέναι, πολλῆς καὶ τῆς ἐπιτεχνήσεως δεῖ. διόπερ καὶ τὰ τῶν Ἀθηναίων ἀπὸ τῆς πολυπειρίας ἐπὶ πλέον ὑμῶν κεκαίνωται· μέχρι μὲν οὖν τοῦδε ὡρίσθω ὑμῶν ἡ βραδυτής. νῦν δὲ τοῖς τε ἄλλοις, καὶ Ποτιδαιάταις, ὥσπερ

E 4

» ner ordre ; si bien que, pour n'avoir
» pas prévu les maux à venir, vous
» êtes contraints maintenant d'y pour-
» voir. Nous avons donc d'autant plus
» de choses à vous dire, que nous en
» avons plus souffert par la négligence
» des uns, & par la violence des autres.
» Si elles n'étoient pas publiques, nous
» serions, à cette heure, en peine de les
» prouver : mais qu'est-il besoin de longs
» discours, lorsque les uns sont assujet-
» tis, & les autres sur le point de l'être ?

ὑπεδέξασθε, βοηθήσατε, κατὰ τάχος ἐσβαλόντες ἐς τὴν Ἀττικήν. ἵνα μὴ ἄνδρας τε φίλους καὶ ξυγγενεῖς τοῖς ἐχθίστοις προῆσθε, καὶ ἡμᾶς τοὺς ἄλλους ἀθυμίᾳ πρὸς ἑτέραν τινὰ ξυμμαχίαν τρέψητε. δρῷμεν δ' ἂν ἄδικον οὐδὲν οὔτε πρὸς θεῶν τῶν ὁρκίων, οὔτε πρὸς ἀνθρώπων τῶν αἰσθανομένων. λύουσι γὰρ σπονδὰς οὐχ οἱ δι' ἐρημίαν ἄλλοις προσιόντες, ἀλλ' οἱ μὴ βοηθοῦντες οἷς ἂν ξυνομόσωσι. βουλομένων δὲ ὑμῶν προθύμων εἶναι, μενοῦμεν. οὔτε γὰρ ὅσια ἂν ποιοῖμεν μεταβαλλόμενοι, οὔτε ξυνηθεστέρους ἂν ἄλλους εὕροιμεν. πρὸς τάδε βουλεύεσθε εὖ, καὶ τὴν Πελοπόννησον πειρᾶσθε μὴ ἐλάσσω ἐξηγεῖσθαι ἢ οἱ πατέρες ὑμῖν παρέδοσαν. Thucyd. de bello Peloponnes. lib. I. pag. 44. & seq. edit. Amstelædami, apud R. & J. Wetstenios & Guil. Smith, 1731.

» Si vous aviez pourvu de bonne heure » à ces desordres, les Athéniens ne » nous auroient pas enlevé Corcyre, » & n'assiégeroient pas présentement » Potidée, dont l'une fournissoit d'ar- » mée navale à tout le Péloponnèse, » & l'autre est un poste très-important » pour les affaires de la Thrace. C'est » donc vous, messieurs, qui en êtes » cause, pour les avoir laissé fortifier » après la retraite des Perses, & usur- » per ensuite la liberté non-seulement » de leurs alliés, mais des vôtres. Car » celui qui fait le mal n'est pas si cou- » pable, à mon avis, que celui qui le » néglige, lorsqu'il y peut donner or- » dre ; sur-tout quand il fait profession, » comme vous, d'être le libérateur de » la Gréce. A peine nous accordez- » vous aujourd'hui, pour faire nos plain- » tes, l'assemblée que nous devrions » faire pour nous venger. Car ceux qui » ont concerté, de longue main, ce » qu'ils doivent faire, comme font les » Athéniens, ne tardent point à exé- » cuter leurs entreprises, & prennent » leurs ennemis au dépourvu ; mais les

» autres ne sçavent où ils en sont, lorsque les malheurs arrivent. Ce n'est pas que nous ne voyons bien depuis long-tems où ils tendent, comme ils gagnent pied à pied; mais votre patience les fait agir plus sourdement, parce qu'ils ne sçavent pas encore s'ils sont découverts; & s'ils viennent une fois à le reconnoître, sans que vous y remédiez, ils marcheront la tête levée. Vous êtes les seuls de toute la Gréce, qui êtes maintenant en repos, non tant par vos forces, que par votre insensibilité. Car, au lieu que les autres préviennent l'aggrandissement de leurs ennemis, vous attendez qu'ils se soient aggrandis, pour les combattre; & vous différez à leur déclarer la guerre, jusqu'à ce que vous soyez accablés de leur puissance. Ceux-là se trompent donc qui vous estiment grands politiques: car les Perses étoient venus des extrémités du monde, pour vous perdre, que vous n'aviez encore donné ordre à rien; & par la même imprudence, vous négligez aujourd'hui les enne-

» mis qui sont à vos portes. Vous sçavez pourtant que les victoires que nous avons remportées sur eux, & sur les Barbares, viennent plutôt de leurs défauts, que de nos avantages; & que la confiance, qu'on a eue en vous, en a trahi quelques-uns, qui s'y sont laissés surprendre. Que personne ne s'imagine que nous disions ceci par injure, plutôt que par reproche; l'une est bonne contre les ennemis qui nous assaillent, & l'autre contre les amis qui nous abandonnent. On sçait qu'en l'état où sont les choses, nous avons droit de nous plaindre plus que personne du monde. Car on diroit que vous n'avez point de sentiment; & que vous n'avez jamais considéré à quels ennemis vous avez affaire, & combien ils sont plus grands que vous en toute sorte. Ce sont des esprits vifs & remuans, toujours prêts à entreprendre, tandis que vous ne songez qu'à conserver, sans faire de nouvelles entreprises, ni pourvoir même aux choses les plus nécessaires. Ils forment des desseins

» hardis & ambitieux; au lieu que vous
» n'en faites point qui ne ſoient au-
» deſſous de vos forces. Ils ſont pleins
» de confiance dans les dangers; &
» vous ne croyez jamais ſortir des vô-
» tres, & n'êtes pas même bien aſſurés
» dans les choſes les plus certaines. Ils
» ſont actifs; vous êtes lents: ils cou-
» rent par-tout, tandis que vous ne
» bougez d'une place. Car ils croyent
» qu'il y a toujours quelque choſe à
» gagner, en ſe remuant; au lieu qu'en
» vous déplaçant le moins du monde,
» vous appréhenderiez de tout perdre.
» Achevons de dire leurs avantages,
» qui vous apprendront vos défauts.
» Quand ils ont quelque bonheur, s'ils
» pouſſent plus loin leur fortune, &
» s'ils tombent, ils ſont tout prêts à ſe
» relever, ſans perdre cœur par leur
» chute. Ils déliberent eux-mêmes;
» & ſe ſervent de toute ſorte de gens,
» pour l'exécution. Ils croyent perdre
» beaucoup, quand ils ne gagnent rien;
» & ce qu'ils gagnent leur eſt peu, à
» l'égard de ce qu'ils eſperent. Si quel-
» que affaire ne leur réuſſit pas, elle eſt

» incontinent ſuppléée par une autre.
» Ils déliberent promptement, & exé-
» cutent de même ; & l'on peut dire
» qu'ils poſſedent, en quelque ſorte,
» ce qu'ils eſperent, parce qu'ils n'ont
» pas plutôt formé un deſſein, qu'il eſt
» accompli ; auſſi ne ſongent-ils, jour
» & nuit, à autre choſe, & s'y em-
» ployent-ils de toute leur force. Ils
» jouiſſent fort peu du préſent, parce
» qu'ils penſent toujours à l'avenir, &
» trouvent leur repos dans l'agitation,
» comme ſi l'oiſiveté étoit pire que le
» travail. Ils ne connoiſſent point d'au-
» tres fêtes, que de s'occuper à l'ac-
» compliſſement de leurs deſſeins ; &
» croyent que le ſervice des dieux con-
» ſiſte à faire ſon devoir. Enfin, l'on
» peut dire qu'ils ſont nés pour n'être
» jamais en repos, & pour n'y pas laiſ-
» ſer les autres. Cependant, meſſieurs,
» ayant affaire à de telles gens, vous
» dormez, & ne ſongez pas que, pour
» vivre en repos, ce n'eſt pas aſſez de
» ne faire tort à perſonne ; il faut em-
» pêcher qu'on ne nous en faſſe. Mais
» vous mettez la juſtice à ne point faire

» de mal, plutôt qu'à venger celui qu'on
» vous fait. Vous auriez certes bien
» de la peine à subsister de la sorte,
» quand vous auriez en tête des enne-
» mis semblables à vous. Mais votre
» probité est trop à l'antique pour ce
» tems-ci. Il faut dans la politique,
» comme dans les autres arts, suivre
» toujours les modes nouvelles, parce
» que le monde se raffine en vieillissant.
» Quand on est dans la tranquillité,
» on peut garder ses anciennes maxi-
» mes; mais quand on a plusieurs af-
» faires sur les bras, il faut tout mettre
» en œuvre, pour s'en tirer. Les Athé-
» niens ont accru leur puissance, beau-
» coup plus que vous, par cette voie;
» suivez leur exemple; & secourez les
» Potidéens & vos autres alliés, comme
» votre devoir vous y oblige, en en-
» trant au plutôt dans le pays ennemi.
» N'abandonnez point vos amis & vos
» voisins, de peur de les contraindre
» par desespoir à recourir à d'autres
» qu'à vous; car, quand nous le fe-
» rions, nous ne ferions rien d'injuste
» devant les dieux, ni devant les hom-

» mes. Ceux qui, abandonnés de leurs » amis dans les dangers, ont recours » à une puissance étrangere, ne sont » pas traîtres à leurs amis; mais ce sont » les faux amis qui abandonnent. Nous » persisterons dans votre alliance, tan» dis que vous vous disposerez à nous » secourir. C'est le mieux que nous » puissions faire les uns & les autres. » Prenez là-dessus une bonne résolu» tion, & vous portez aussi généreuse» ment que vos peres à la défense du » Péloponnèse, pour montrer que vous » êtes aussi dignes qu'eux d'y comman» der. « *Hist. de Thucydide, tom. I. liv. I. pag. 53. & suiv.*

Voici la réponse que les ambassadeurs Athéniens firent à la harangue des Corinthiens. Elle est, dans son genre, aussi belle qu'aucune de celles de Démosthènes & de Cicéron.

» (1) Nous ne sommes pas venus, » messieurs, pour répondre aux accu» sations de vos alliés, ni pour nous

(1) ΗΜΕΝ πρέσβευσις ἡμῶν οὐκ ἐς ἀντιλογίαν τοῖς ὑμετέροις ξυμμάχοις ἐγένετο, ἀλλὰ

» défendre devant des gens qui ne sont
» pas nos juges ; mais pour vous inst-
» truire plus particulierement des cho-

περὶ ὧν ἡ πόλις ἔπεμψεν. αἰσθόμενοι δὲ καταβοὴν οὐκ ὀλίγην οὖσαν ἡμῶν, παρήλθομεν οὐ τοῖς ἐγκλήμασι τῶν πόλεων ἀντεροῦντες, (οὐ γὰρ παρὰ δικασταῖς ὑμῖν οὔτε ἡμῶν, οὔτε τούτων, οἱ λόγοι ἂν γίγνοιντο) ἀλλ' ὅπως μὴ ῥᾳδίως περὶ μεγάλων πραγμάτων, τοῖς ξυμμάχοις πειθόμενοι, χεῖρον βουλεύσησθε, καὶ ἅμα βουλόμενοι περὶ τοῦ παντὸς λόγου τοῦ ἐς ἡμᾶς καθεστῶτος δηλῶσαι, ὡς οὔτε ἀπεικότως ἔχομεν ἃ κεκτήμεθα, ἥ τε πόλις ἡμῶν ἀξία λόγου ἐστί. καὶ τὰ μὲν πάνυ παλαιὰ τί δεῖ λέγειν; ὧν ἀκοαὶ μᾶλλον λόγων μάρτυρες, ἢ ὄψις τῶν ἀκουσαμένων; τὰ δὲ Μηδικὰ, καὶ ὅσα αὐτοὶ ξύνιστε, εἰ καὶ δι' ὄχλου μᾶλλον ἔσται ἀεὶ προβαλλομένοις, ἀνάγκη λέγειν. καὶ γὰρ ὅτι ἐδρῶμεν, ἐπ' ὠφελείᾳ ἐκινδυνεύετο. ἧς τοῦ μὲν ἔργου μέρος μετέχετε, τοῦ δὲ λόγου, μὴ παντὸς, εἴ τι ὠφελεῖ, στερισκόμεθα. ῥηθήσεται δὲ οὐ παραιτήσεως μᾶλλον ἕνεκα ἢ μαρτυρίου, καὶ δηλώσεως πρὸς οἵαν ὑμῖν πόλιν μὴ εὖ βουλευομένοις ὁ ἀγὼν καταστήσεται. φαμὲν γὰρ Μαραθῶνί τε μόνοι προκινδυνεῦσαι τῷ βαρβάρῳ, καὶ ὅτε τὸ ὕστερον ἦλθεν, οὐχ ἱκανοὶ ὄντες κατὰ γῆν ἀμύνεσθαι, ἐσβάντες ἐς τὰς ναῦς πανδημεὶ, ἐν Σαλαμῖνι ξυνναυμαχῆσαι, ὅπερ ἔσχε μὴ κατὰ πόλεις αὐτὸν ἐπιπλέοντα τὴν Πελοπόννησον πορθεῖν, ἀδυνάτων ὄντων πρὸς ναῦς πολλὰς ἀλλήλοις ἐπιβοηθεῖν. τεκμήριον δὲ μέγιστον αὐτὸς

» ses

» ses dont on se plaint, & faire voir le
» droit que nous y avons ; & que notre
» république mérite bien qu'on la con-

ἐποίησε. νικηθεὶς γὰρ ταῖς ναυσὶν, ὡς οὐκέτι αὐτῷ ὁμοίας οὔσης τῆς δυνάμεως, κατὰ τάχος τῷ πλέονι τοῦ στρατοῦ ἀνεχώρησε.

Τοιούτου μέντοι τούτου ξυμβάντος, καὶ σαφῶς δηλωθέντος ὅτι ἐν ταῖς ναυσὶ τῶν Ἑλλήνων τὰ πράγματα ἐγένετο, τρία τὰ ὠφελιμώτατα ἐς αὐτὸ παρεσχόμεθα ἀριθμόν τε νεῶν πλεῖστον, καὶ ἄνδρα στρατηγὸν ξυνετώτατον, καὶ προθυμίαν ἀοκνοτάτην· ναῦς μέν γε ἐς τὰς τετρακοσίας, ὀλίγῳ ἐλάσσους τῶν δύο μοιρῶν. Θεμιστοκλέα δὲ ἄρχοντα ὃς αἰτιώτατος ἐν τῷ στενῷ ναυμαχῆσαι ἐγένετο· ὅπερ σαφέστατα ἔσωσε τὰ πράγματα· καὶ αὐτὸν διὰ τοῦτο ὑμεῖς ἐτιμήσατε, μάλιστα δὴ ἄνδρα ξένον τῶν ὡς ὑμᾶς ἐλθόντων. προθυμίαν δὲ καὶ πολὺ τολμηροτάτην ἐδείξαμεν, οἵ γε, ἐπειδὴ ἡμῖν κατὰ γῆν οὐδεὶς ἐβοήθει τῶν ἄλλων ἤδη μέχρι ἡμῶν δουλευόντων, ἠξιώσαμεν, ἐκλιπόντες τὴν πόλιν, καὶ τὰ οἰκεῖα διαφθείραντες, μηδ' ὡς τὸ τῶν περιλοίπων ξυμμάχων κοινὸν προλιπεῖν, μηδὲ σκεδασθέντες ἀχρεῖοι αὐτοῖς γενέσθαι, ἀλλ' ἐσβάντες ἐς τὰς ναῦς, κινδυνεῦσαι, καὶ μὴ ὀργισθῆναι ὅτι ἡμῖν οὐ προετιμωρήσατε. ὥστε φαμὲν οὐχ ἧσσον αὐτοὶ ὠφελῆσαι ὑμᾶς, ἢ τυχεῖν τούτου. ὑμεῖς μὲν γὰρ ἀπό τε οἰκουμένων τῶν πόλεων, καὶ ἐπὶ τῷ τὸ λοιπὸν νέμεσθαι, ἐπειδὴ ἐδείσατε ὑπὲρ ὑμῶν καὶ οὐχ ἡμῶν τοπλέον, ἐβοηθήσατε· ὅτε γοῦν ἦμεν ἔτι

» sidere. Nous ne parlerons point de » ce qui s'est fait jadis, dont vos oreil- » les sont plutôt témoins que vos yeux :

σῶσαι, καὶ παρεγένεσθε. ἡμεῖς δὲ ἀπό τε τῆς οὐκ οὔσης ἔτι ὁρμώμενοι, καὶ ὑπὲρ τῆς ἐν βραχείᾳ ἐλπίδι οὔσης κινδυνεύοντες, ξυνεσώσαμεν ὑμᾶς τε τὸ μέρος, καὶ ἡμᾶς αὐτούς. εἰ δὲ προσεχωρήσαμεν πρότερον τῷ Μήδῳ, δείσαντες, ὥσπερ καὶ ἄλλοι, περὶ τῇ χώρᾳ, ἢ μὴ ἐτολμήσαμεν ὕστερον ἐσβῆναι ἐς τὰς ναῦς, ὡς διεφθαρμένοι, οὐδὲν ἂν ἔτι ἔδει ὑμᾶς μὴ ἔχοντας ναῦς ἱκανὰς ναυμαχεῖν, ἀλλὰ καθ' ἡσυχίαν ἂν αὐτῷ προεχώρησε τὰ πράγματα ᾗ ἐβούλετο.

Ἆρ' ἄξιοί ἐσμεν, ὦ Λακεδαιμόνιοι, καὶ προθυμίας ἕνεκα τῆς τότε, καὶ γνώμης ξυνέσεως, ἀρχῆς τε ἧς ἔχομεν, τοῖς Ἕλλησι μὴ οὕτως ἄγαν ἐπιφθόνως διακεῖσθαι; καὶ γὰρ αὐτὴν τήνδε ἐλάβομεν οὐ βιασάμενοι, ἀλλ' ὑμῶν μὲν οὐκ ἐθελησάντων παραμεῖναι πρὸς τὰ ὑπόλοιπα τοῦ βαρβάρου, ἡμῖν δὲ προσελθόντων τῶν ξυμμάχων, καὶ αὐτῶν δεηθέντων ἡγεμόνας καταστῆναι. ἐξ αὐτοῦ δὲ τοῦ ἔργου κατηναγκάσθημεν τὸ πρῶτον προαγαγεῖν αὐτὴν ἐς τόδε; μάλιστα μὲν ὑπὸ δέους, ἔπειτα δὲ καὶ τιμῆς, ὕστερον καὶ ὠφελείας. καὶ οὐκ ἀσφαλὲς ἔτι ἐδόκει εἶναι, τοῖς πολλοῖς ἀπηχθημένους, καί τινων καὶ ἤδη ἀποστάντων κατεστραμμένων, ὑμῶν τε ἡμῖν οὐκέτι ὁμοίως φίλων, ἀλλ' ὑπόπτων καὶ διαφόρων ὄντων, ἀνέντας κινδυνεύειν. καὶ γὰρ ἂν αἱ ἀποστάσεις πρὸς ὑμᾶς ἐγίγνοντο πᾶσι δὲ ἀνεπίφθονον, τὰ ξυμφέροντα τῶν μεγίστων περὶ κινδύνων εὖ τίθεσθαι.

» mais les services que nous avons ren-
» dus pendant la guerre de Perse sont
» trop illustres, pour s'en taire, quoi-

Ὑμεῖς γοῦν, ὦ Λακεδαιμόνιοι, τὰς ἐν τῇ Πελοποννήσῳ πόλεις ἐπὶ τὸ ὑμῖν ὠφέλιμον καταστησάμενοι ἐξηγεῖσθε. καὶ εἰ τότε ὑπομείναντες διὰ παντὸς ἀπήχθεσθε ἐν τῇ ἡγεμονίᾳ, ὥσπερ ἡμεῖς, εὖ ἴσμεν μὴ ἂν ἔσσον ὑμᾶς λυπηροὺς γενομένους τοῖς ξυμμάχοις. καὶ ἀναγκασθέντας ἂν ἢ ἄρχειν ἐγκρατῶς, ἢ αὐτοὺς κινδυνεύειν. οὕτως οὐδ' ἡμεῖς θαυμαστὸν οὐδὲν πεποιήκαμεν, οὐδ' ἀπὸ τοῦ ἀνθρωπείου τρόπου, εἰ ἀρχήν τε διδομένην ἐδεξάμεθα, καὶ ταύτην μὴ ἀνεῖμεν, ὑπὸ τῶν μεγίστων νικηθέντες, τιμῆς, καὶ δέους, καὶ ὠφελείας οὐδ' αὖ πρῶτοι τοῦ τοιούτου ὑπάρξαντες, ἀλλ' ἀεὶ καθεστῶτος, τὸν ἔσσω ὑπὸ τοῦ δυνατωτέρου κατείργεσθαι. ἄξιοί τε ἅμα νομίζοντες εἶναι, καὶ ὑμῖν δοκοῦντες, μέχρις οὗ τὰ ξυμφέροντα λογιζόμενοι, τῷ δικαίῳ λόγῳ νῦν χρῆσθε. ὃν οὐδείς πω, παρατυχὸν ἰσχύι τι κτήσασθαι, προθεὶς, τοῦ μὴ πλέον ἔχειν ἀπετράπετο. ἐπαινεῖσθαί τε ἄξιοι οἵτινες χρησάμενοι τῇ ἀνθρωπείᾳ φύσει ὥστε ἑτέρων ἄρχειν, δικαιότεροι ἢ κατὰ τὴν ὑπάρχουσαν δύναμιν γένωνται. ἄλλους γ' ἂν οὖν οἰόμεθα, τὰ ἡμέτερα λαβόντας δεῖξαι ἂν μάλιστα εἴ τι μετριάζομεν· ἡμῖν δὲ καὶ ἐκ τοῦ ἐπιεικοῦς ἀδοξία τὸ πλέον ἢ ἔπαινος οὐκ εἰκότως περιέστη.

Καὶ ἐλασσούμενοι γὰρ ἐν ταῖς ξυμβολαίαις πρὸς τοὺς ξυμμάχους δίκαις, καὶ παρ' ἡμῖν

» qu'il ſoit fâcheux d'en entendre parler
» ſi ſouvent. Il ne ſeroit pas juſte que
» toute la Gréce jouît du fruit de nos

αὐτοῖς ἐν τοῖς ὁμοίοις νόμοις ποιήσαντες τὰς κρί-
σεις, φιλοδικεῖν δοκοῦμεν. καὶ οὐδεὶς σκοπεῖ
αὐτῶν, τοῖς καὶ ἄλλαθί που ἔχουσιν ἀρχὴν, καὶ
ἧσσον ἡμῶν πρὸς τοὺς ὑπηκόους μετρίοις οὖσι
διότι τοῦτο οὐκ ὀνειδίζεται. βιάζεσθαι γὰρ οἷς ἂν
ἐξῇ, δικάζεσθαι οὐδὲν προσδέονται. οἱ δὲ, εἰ-
θισμένοι πρὸς ἡμᾶς ἀπὸ τοῦ ἴσου ὁμιλεῖν, ἤν τι
παρὰ τὸ μὴ οἴεσθαι χρῆναι, ἢ γνώμῃ, ἢ δυνάμει
τῇ διὰ τὴν ἀρχὴν, καὶ ὁπωσοῦν ἐλασσωθῶσιν,
οὐ τοῦ πλείονος μὴ στερισκόμενοι, χάριν ἔχουσιν,
ἀλλὰ τοῦ ἐνδεοῦς, χαλεπώτερον φέρουσιν ἢ εἰ
ἀπὸ πρώτης ἀποθέμενοι τὸν νόμον, φανερῶς ἐπλεο-
νεκτοῦμεν. ἐκείνως δὲ οὐδ᾽ ἂν αὐτοὶ ἀντέλεγον ὡς
οὐ χρέων τὸν ἥσσω τῷ κρατοῦντι ὑποχωρεῖν ἀδικού-
μενοί τε, ὡς ἔοικεν, οἱ ἄνθρωποι μᾶλλον ὀργι-
ζονται, ἢ βιαζόμενοι. τὸ μὲν γὰρ ἀπὸ τοῦ ἴσου,
δοκεῖ πλεονεκτεῖσθαι. τὸ δ᾽ ἀπὸ τοῦ κρείττονος,
καταναγκάζεσθαι. ὑπὸ γοῦν τοῦ Μήδου δεινότερα
τούτων πάσχοντες ἠνείχοντο. ἡ δὲ ἡμετέρα ἀρχὴ,
χαλεπὴ δοκεῖ εἶναι. εἰκότως. τὸ παρὸν γὰρ ἀεὶ
βαρὺ τοῖς ὑπηκόοις. ὑμεῖς γ᾽ ἂν οὖν εἰ καθελόν-
τες ἡμᾶς ἄρξαιτε, τάχα ἂν τὴν εὔνοιαν, ἣν διὰ
τὸ ἡμέτερον δέος εἰλήφατε, μεταβάλοιτε. εἴπερ
οἷα καὶ τότε πρὸς τὸν Μῆδον δι᾽ ὀλίγου ἡγησά-
μενοι ἀπεδείξατε, ὅμοια καὶ νῦν γνώσεσθε. ἄμικτα
γὰρ τά τε καθ᾽ ὑμᾶς αὐτοὺς νόμιμα τοῖς ἄλλοις

» travaux, & qu'il nous fût défendu » de nous en entretenir : & nous ne les » alléguons pas, pour les faire entrer » en balance contre nos crimes ; mais » pour vous faire voir à qui vous vous » attaquez, en prenant une mauvaise » résolution. Nous disons, premiere- » ment, que nous sommes les seuls qui » nous opposâmes à la puissance des

ἔχετε, καὶ προσέτι εἷς ἕκαστος ἀξιῶν, οὔτε τούτοις χρῆται, οὔθ' οἷς ἡ ἄλλη Ἑλλὰς νομίζει. Βουλεύεσθε οὖν βραδέως, ὡς οὐ περὶ βραχέων. καὶ μὴ ἀλλοτρίαις γνώμαις καὶ ἐγκλήμασι πεισθέντες, οἰκεῖον πόνον πρόσθησθε. τοῦ δὲ πολέμου τὸν παράλογον, ὅσος ἐστὶ πρὶν ἐν αὐτῷ γενέσθαι, προδιάγνωτε. μηκυνόμενος γὰρ φιλεῖ ἐς τύχας τὰ πολλὰ περιΐστασθαι. ὧν ἴσον τε ἀπέχομεν, καὶ ὁποτέρως ἔσται, ἐν ἀδήλῳ κινδυνεύεται. ἰόντες τε οἱ ἄνθρωποι ἐς τοὺς πολέμους, τῶν ἔργων πρότερον ἔχονται ἃ χρῆν ὕστερον δρᾶν· κακοπαθοῦντες δὲ ἤδη, τῶν λόγων ἅπτονται. ἡμεῖς δὲ ἐν οὐδεμιᾷ πω τοιαύτῃ ἁμαρτίᾳ ὄντες, οὔτ' αὐτοὶ, οὔθ' ὑμᾶς ὁρῶντες, λέγομεν ὑμῖν, ἕως ἔτι αὐθαίρετος ἀμφοτέροις ἡ εὐβουλία, σπονδὰς μὴ λύειν, μηδὲ παραβαίνειν τοὺς ὅρκους, τὰ δὲ διάφορα δίκῃ λύεσθαι κατὰ τὴν ξυνθήκην. ἢ θεοὺς τοὺς ὁρκίους μάρτυρας ποιούμενοι, πειρασόμεθα ἀμύνεσθαι πολέμου ἄρχοντας ταύτῃ ᾗ ἂν ὑφηγῆσθε. *Idem, ibid. pag. 49. & seqq.*

» Barbares, & qui les vainquîmes à la
» journée de Marathon; & qu'à leur
» retour, voyant que nous n'étions pas
» capables de leur résister par terre,
» nous nous mîmes sur mer, pour les
» combattre; ce qui fut la conservation
» du Péloponnèse, dont ils eussent pris
» toutes les villes l'une après l'autre,
» parce que leur armée navale les em-
» pêchoit de s'entre-secourir. Nous ne
» voulons point d'autres témoins de ce
» que nous disons, que les Perses mê-
» mes, qui, après avoir été vaincus à
» la bataille de Salamine, rebrousserent
» chemin avec la plus grande partie de
» leurs troupes, comme n'ayant plus
» rien à opposer à notre puissance. Cela
» fait voir clairement, que le salut de
» toute la Gréce dépendoit de ses for-
» ces maritimes, dont nous faisions la
» meilleure partie. Car, outre que nous
» composions près de deux tiers de l'ar-
» mée navale, qui montoit à quatre
» cens voiles, nous donnâmes un gé-
» néral qui fut cause de la victoire, &
» témoignâmes plus de chaleur & moins
» d'intérêt que tous les autres pour la

» cause commune. En effet, comme
» nous vîmes que tout étoit conquis
» jusqu'à nous, & que personne ne nous
» secouroit, nous abandonnâmes notre
» ville, & ruinâmes nos biens, pour
» empêcher l'ennemi de s'en prévaloir.
» Nous fîmes plus : car, au lieu d'être
» inutiles en nous dispersant, nous nous
» embarquâmes tous ensemble, pour
» sauver ceux qui nous abandonnoient ;
» & leur fûmes plus utiles qu'à nous-
» mêmes. Notre ville étoit détruite,
» lorsque nous accourûmes à votre dé-
» fense, sans aucune espérance de re-
» tour ; au lieu que les vôtres subsis-
» toient encore dans l'opulence, &
» que vous craigniez plus pour vous,
» que pour nous, lorsque vous nous
» vîntes secourir ; de sorte qu'on peut
» dire que vous nous avez l'obligation
» toute entiere d'un salut, dont nous
» ne vous devons qu'une partie. Et cer-
» tes, si nous nous fussions joints aux
» ennemis, comme les autres, pour
» conserver notre pays, vous n'eussiez
» pas été assez forts pour combattre les
» Barbares ; & ils eussent triomphé de

TAYLOR INST. OXFORD

» toute la Gréce, sans mettre l'épée à
» la main. Nous avons donc mérité,
» par notre générosité & notre ré-
» solution, qu'on ait quelque respect
» pour nous, sans nous porter envie,
» comme on fait. D'ailleurs, nous n'a-
» vons pas usurpé l'empire : mais lors-
» qu'après la bataille, vous eûtes refusé
» de passer outre, pour achever les res-
» tes de la défaite, & que nos alliés
» nous furent venus prier de les com-
» mander ; la crainte premierement,
» puis l'honneur & l'intérêt nous con-
» traignirent de prendre le timon aban-
» donné. Car nous voyant exposés à la
» haine, pour en avoir châtié quelques-
» uns, & vous étant devenus indiffé-
» rens, pour ne point dire suspects, il
» n'eût été ni sûr, ni honnête de laisser
» le commandement, puisque nos alliés
» mécontens n'eussent pas manqué de
» nous quitter, pour courir à vous. Or
» personne ne peut trouver mauvais
» qu'on songe à sa conservation, dans
» l'extrémité du danger. Vous-mêmes,
» messieurs, commandez aux villes du
» Péloponnèse, après les avoir réglées
» selon

» ſelon vos intérêts. Que ſi vous euſſiez
» continué de commander, vous n'au-
» riez pas été moins à charge que nous
» aux alliés, ni moins expoſés à l'en-
» vie; & pour conſerver la dignité de
» l'empire, vous auriez été contraints
» d'uſer de ſévérité, comme nous, ou
» vous auriez couru fortune de vous
» perdre. Nous ne ſommes donc point
» coupables, ſi, ayant accepté le com-
» mandement qui nous étoit déféré d'un
» commun accord, notre honneur &
» notre propre ſûreté nous ont obligés
» à le conſerver. C'eſt de tout têms,
» que les plus forts ſont les maîtres:
» nous ne ſommes pas auteurs de ce
» réglement; il eſt fondé dans la na-
» ture; outre que nous nous eſtimons
» dignes de commander, & que vous
» l'avez cru vous-mêmes, tandis que
» vous n'avez eu pour objet, que l'uti-
» lité publique. Maintenant, vous pre-
» nez pour regle une équité que per-
» ſonne ne s'eſt jamais propoſée ſi ab-
» ſolue, que pouvant être le maître, il
» ſe ſoit rendu égal. Mais ceux-là ſont
» dignes de louange, qui, s'étant laiſſés

» aller à l'inclination naturelle qu'ont » tous les hommes pour le commandement, en ont usé avec plus de modération que ne porte la nature de » l'empire. Et notre gloire ne paroîtroit » jamais mieux en cette rencontre, que » si quelqu'autre prenoit aujourd'hui » notre place ; car le plus souvent il » nous revient moins d'honneur que de » honte de notre douceur. Pour vouloir » agir d'égal à égal avec ceux qui dépendent de nous, & décider nos » différends par les voies de la justice, » nous paroissons intéressés, sans considérer que cela n'arrive point à ceux » qui usent de l'autorité absolue ; parce » qu'ils vuident leurs différends par la » force, sans se soucier du reste. Mais » nos alliés accoutumés à un traitement » plus doux, s'ils viennent à avoir quelque chose de moins qu'ils ne croyent » leur être dû, perdent le souvenir du » plus qu'on leur laisse, pour regarder » seulement au peu qu'on leur ôte ; & » crient bien plus haut, que si, sans » avoir égard à la justice, on avoit agi » contr'eux par la force : car ils tom-

» beroient d'accord alors, qu'il faut que » le plus foible cede au plus fort. Tant » il est vrai que les hommes souffrent » plus indignement une injustice qu'une » violence ; j'appelle injustice le tort » qui nous est fait par nos pareils, & » violence celui qui nous est fait par » nos maîtres. Nos alliés donc, qui, » sans murmurer, enduroient de plus » grands maux sous la domination des » Barbares, se plaignent aujourd'hui » de notre gouvernement, quoiqu'in- » comparablement plus doux ; parce » que le mal qu'on sent paroît toujours » le plus grand, & que la servitude » présente est toujours la pire. Que si » vous veniez à commander en notre » place, l'affection qu'on vous porte, » par l'appréhension qu'on a de nous, » se changeroit bientôt en haine ; & si » vous pensiez trancher de souverains, » comme vous faisiez autrefois, ceux » qui vous regardent maintenant com- » me leurs libérateurs, vous regarde- » roient alors comme leurs tyrans. Car » vos coutumes n'ont point de rapport » aux nôtres ; & ceux, que vous en-

» voyez à commander, ne s'assujettis-
» sent ni à celles-là, ni à celles de la
» Gréce. Prenez donc du tems, pour
» délibérer, avant que de rompre; &
» ne vous jettez pas volontairement
» dans le péril, pour vouloir obéir
» aveuglément à la passion de vos alliés.
» Considérez combien les événemens
» de la guerre sont incertains, & com-
» bien celle qui dure long-tems est ac-
» compagnée de traverses & d'infor-
» tunes. Nous en sommes encore éga-
» lement éloignés; & l'on ne sçait de
» quel côté la fortune se tournera.
» Quand on s'engage témérairement
» dans une guerre, on commence par
» où l'on devroit finir : car on n'écoute
» la raison, qu'après que le malheur est
» arrivé; au lieu que si on l'eût écou-
» tée auparavant, on le pouvoit éviter.
» Avant donc qu'il arrive, nous vous
» en avertissons, ne rompez pas la trève
» au préjudice de votre serment; mais
» vuidez vos différends à l'amiable,
» selon les termes du traité. Pour nous,
» nous nous défendrons par les mêmes
» voies que vous nous attaquerez; & si

» vous nous faites la guerre, nous vous
» la ferons avec toutes nos forces, &
» nous nous préparerons à la défense,
» après avoir invoqué contre vous les
» dieux vengeurs du parjure. « *Hist. de Thucydide, liv. I. tom. I. p. 59. & suiv.*

Il faut remarquer, monsieur, que la troisieme harangue, que vous allez lire, a été prononcée par Archidamus, roi des Lacédémoniens, lorsque les ambassadeurs des Athéniens & des Corinthiens se furent retirés. Elle n'est adressée qu'aux seuls Lacédémoniens, qui alloient délibérer, à la pluralité des voix, s'ils devoient déclarer la guerre.

» (1) Messieurs, comme la plûpart
» de vous ont déja vu plusieurs guerres
» aussi-bien que moi, nous n'avons gar-

(1) Καὶ αὐτὸς πολλῶν ἤδη πολέμων ἔμπειρος εἰμι, ὦ Λακεδαιμόνιοι, καὶ ὑμῶν τοὺς ἐν τῇ αὐτῇ ἡλικίᾳ ὁρῶ. ὥστε μήτε ἀπειρίᾳ ἐπιθυμῆσαί τινα τοῦ ἔργου (ὅπερ ἂν οἱ πολλοὶ πάθοιεν) μήτε ἀγαθὸν καὶ ἀσφαλὲς νομίσαντα. Εὕροιτε δ᾽ ἂν τὸν πόλεμον τόνδε, περὶ οὗ νῦν βουλεύεσθε, οὐκ ἂν ἐλάχιστον γενόμενον, εἰ σωφρόνως τις αὐτὸν ἐκλογίζοιτο. πρὸς μὲν γὰρ τοὺς Πελοποννησίους καὶ τοὺς ἀστυγείτονας παρόμοιος ἡμῶν ἡ ἀλκή,

» de de la souhaiter, faute d'expé-
» rience, comme font les jeunes-gens,
» ni de croire que ce soit une chose bien

καὶ διὰ ταχέων οἷόν τε ἐφ' ἕκαστα ἐλθεῖν· πρὸς δὲ ἄνδρας οἳ γῆν τε ἑκὰς ἔχουσι, καὶ προσέτι θαλάσσης ἐμπειρότατοί εἰσι, καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν ἄριστα ἐξήρτυνται, πλούτῳ τε ἰδίῳ καὶ δημοσίῳ, καὶ ναυσὶ, καὶ ἵπποις, καὶ ὅπλοις, καὶ ὄχλῳ, ὅσος οὐκ ἐν ἄλλῳ ἑνί γε χωρίῳ Ἑλληνικῷ ἐστιν· ἔτι δὲ καὶ ξυμμάχους πολλοὺς φόρου ὑποτελεῖς ἔχουσι· πῶς χρὴ πρὸς τούτους ῥᾳδίως πόλεμον ἄρασθαι, καὶ τίνι πιστεύσαντας, ἀπαρασκεύους ἐπειχθῆναι; πότερον ταῖς ναυσὶν; ἀλλ' ἥσσους ἐσμέν. εἰ δὲ μελετήσομεν, καὶ ἀντιπαρασκευασόμεθα, χρόνος ἐνέσται. ἀλλὰ τοῖς χρήμασιν; ἀλλὰ πολλῷ ἔτι πλέον τούτου ἐλλείπομεν, καὶ οὔτε ἐν κοινῷ ἔχομεν; οὔτε ἑτοίμως ἐκ τῶν ἰδίων φέρομεν.

Τάχ' ἄν τις θαρσοίη ὅτι τοῖς ὅπλοις αὐτῶν καὶ τῷ πλήθει ὑπερφέρομεν, ὥστε τὴν γῆν δῃοῦν ἐπιφοιτῶντες. τοῖς δὲ ἄλλη γῆ ἐστι πολλὴ ἧς ἄρχουσι, καὶ ἐκ θαλάσσης ὧν δέονται ἐπάξονται. εἰ δ' αὖ τοὺς ξυμμάχους ἀφιστάναι πειρασόμεθα, δεήσει καὶ τούτοις ναυσὶ βοηθεῖν, τὸ πλέον οὖσι νησιώταις. τίς οὖν ἔσται ἡμῶν ὁ πόλεμος; εἰ μὴ γὰρ ἢ ναυσὶ κρατήσομεν, ἢ τὰς προσόδους ἀφαιρήσομεν, ἀφ' ὧν τὸ ναυτικὸν τρέφουσι, βλαψόμεθα τὰ πλείω. κἀν τούτῳ οὐδὲ καταλύεσθαι ἔτι καλόν· ἄλλως τε καὶ εἰ δόξομεν ἄρξαι μᾶλλον

» juste & bien sûre d'elle-même. Si
» vous considérez bien celle-ci, vous
» verrez davantage, qu'elle est très-

τῆς διαφορᾶς. μὴ γὰρ δὴ ἐκείνῃ γε τῇ ἐλπίδι ἐπαιρώμεθα, ὡς ταχὺ παυθήσεται ὁ πόλεμος, ἂν γῆν αὐτῶν τάμωμεν. δέδοικα δὲ μᾶλλον μὴ καὶ τοῖς παισὶν αὐτὸν ὑπολίπωμεν. οὕτως εἰκὸς Ἀθηναίους φρονήματι, μήτε τῇ γῇ δουλεῦσαι, μήτε ὥσπερ ἀπείρους καταπλαγῆναι τῷ πολέμῳ.

Οὐ μὴν οὐδὲ ἀναισθήτως αὐτοὺς κελεύω τούς τε ξυμμάχους ἡμῶν ἐᾶν βλάπτειν, καὶ ἐπιβουλεύοντας μὴ καταφωρᾶν, ἀλλὰ ὅπλα μὲν μήπω κινεῖν, πέμπειν δὲ καὶ αἰτιᾶσθαι μήτε πόλεμον ἄγαν δηλοῦντας, μήθ' ὡς ἐπιτρέψομεν· κἀν τούτῳ καὶ τὰ ἡμέτερα αὐτῶν ἐξαρτύεσθαι, ξυμμάχων τε προσαγωγῇ, καὶ Ἑλλήνων καὶ βαρβάρων, εἴ ποθέν τινα ἢ ναυτικοῦ ἢ χρημάτων δύναμιν προσληψόμεθα. ἀνεπίφθονον δὲ, ὅσοι ὥσπερ καὶ ἡμεῖς ὑπ' Ἀθηναίων ἐπιβουλευόμεθα, μὴ Ἕλληνας μόνον ἀλλὰ καὶ βαρβάρους προσλαβόντας, διασωθῆναι. καὶ τὰ αὐτῶν ἅμα ἐκποριζώμεθα. καὶ ἢν μὲν ἐσακούωσί τι πρεσβευομένων ἡμῶν, ταῦτα ἄριστα. ἢν δὲ μὴ, διελθόντων ἐτῶν δύο καὶ τριῶν, ἄμεινον ἤδη, ἢν δοκῇ, πεφραγμένοι, ἴμεν ἐπ' αὐτούς. καὶ ἴσως ὁρῶντες ἡμῶν ἤδη τήν τε παρασκευὴν, καὶ τοὺς λόγους αὐτῇ ὁμοῖα ὑποσημαίνοντας, μᾶλλον ἂν εἴκοιεν, καὶ γῆν ἔτι ἄτμητον ἔχοντες, καὶ περὶ παρόντων ἀγαθῶν καὶ οὔπω ἐφθαρμένων βουλευόμενοι. μὴ γὰρ ἄλλο τι νομί-

» grande : car nous n'avons pas affaire » à nos voisins du Péloponnèse, dont » les forces pareilles aux nôtres font » que les différends se peuvent décider

σητε τὴν γῆν αὐτῶν ἢ ὅμηρον ἔχειν· καὶ οὐχ ἧσσον, ὅσῳ ἄμεινον ἐξείργασται. ἧς φείδεσθαι χρὴ ὡς ἐπὶ πλεῖστον, καὶ μὴ ἐς ἀπόνοιαν καταστήσαντας αὐτοὺς, ἀληπτοτέρους ἔχειν. εἰ γὰρ ἀπαράσκευοι τοῖς τῶν ξυμμάχων ἐγκλήμασιν ἐπειχθέντες τεμοῦμεν αὐτὴν, ὁρᾶτε ὅπως μὴ αἴσχιον καὶ ἀπορώτερον τῇ Πελοποννήσῳ πράξωμεν. ἐγκλήματα μὲν γὰρ καὶ πόλεων καὶ ἰδιωτῶν οἷόν τε καταλῦσαι. πόλεμον δὲ ξύμπαντας ἀραμένους ἕνεκα τῶν ἰδίων, ὃν οὐχ ὑπάρχει εἰδέναι καθότι χωρήσει· οὐ ῥᾴδιον εὐπρεπῶς θέσθαι.

Καὶ ἀνανδρία μηδενὶ, πολλοὺς μιᾷ πόλει μὴ ταχὺ ἐπελθεῖν, δοκείτω εἶναι. εἰσὶ γὰρ καὶ ἐκείνοις οὐκ ἐλάσσους χρήματα φέροντες ξύμμαχοι. καὶ ἔστιν ὁ πόλεμος οὐχ ὅπλων τὸ πλέον, ἀλλὰ δαπάνης, δι' ἣν τὰ ὅπλα ὠφελεῖ, ἄλλως τε καὶ ἠπειρώταις πρὸς θαλασσίους. πορισώμεθα οὖν πρῶτον αὐτὴν, καὶ μὴ τοῖς τῶν ξυμμάχων λόγοις πρότερον ἐπαιρώμεθα. οἵπερ δὲ καὶ τῶν ἀποβαινόντων τὸ πλέον ἐπ' ἀμφότερα τῆς αἰτίας ἕξομεν, οὗτοι καὶ καθ' ἡσυχίαν τι αὐτῶν προΐδωμεν.

Καὶ τὸ βραδὺ καὶ μέλλον ὃ μέμφονται μάλιστα ἡμῶν, μὴ αἰσχύνεσθε. σπεύδοντές τε γὰρ, σχολαίτερον ἂν παύσαισθε, διὰ τὸ ἀπαρασκεύως ἐγχειρεῖν· καὶ ἅμα ἐλευθέραν καὶ εὐδοξοτάτην. πόλιν

» par terre en fort peu de jours : il faut
» sortir ici de notre pays, & faire la
» guerre sur mer à des gens très-expé-
» rimentés, & pourvus de longue main

διὰ παντὸς νεμόμεθα, καὶ δύναται μάλιστα σωφροσύνη ἔμφρων τοῦτ' εἶναι. μόνοι γὰρ δι' αὐτὸ εὐπραγίαις τε οὐκ ἐξυβρίζομεν, καὶ ξυμφοραῖς ἧσσον ἑτέρων εἴκομεν. τῶν τε ξὺν ἐπαίνῳ ἐποτρυνόντων ἡμᾶς ἐπὶ τὰ δεινὰ, παρὰ τὸ δοκοῦν ἡμῖν, οὐκ ἐπαιρόμεθα ἡδονῇ. καὶ ἤν τις ἄρα ξὺν κατηγορίᾳ παροξύνῃ, οὐδὲν δὴ μᾶλλον ἀχθεσθέντες ἀνεπείσθημεν. πολεμικοί τε καὶ εὔβουλοι διὰ τὸ εὔκοσμον γιγνόμεθα, τὸ μὲν, αἰδὼς σωφροσύνης πλεῖστον μετέχει, αἰσχύνης δὲ εὐψυχία· εὔβουλοι δὲ, ἀμαθέστεροι τῶν νόμων τῆς ὑπεροψίας παιδευόμενοι, καὶ ξὺν χαλεπότητι σωφρονέστεροι ἢ ὥστε αὐτῶν ἀνηκουστεῖν. καὶ μὴ τὰ ἀχρεῖα ξυνετοὶ ἄγαν ὄντες, τὰς τῶν πολεμίων παρασκευὰς λόγῳ καλῶς μεμφόμενοι, ἀνομοίως ἔργῳ ἐπεξιέναι· νομίζειν δὲ τάς τε διανοίας τῶν πέλας παραπλησίους εἶναι, καὶ τὰς προσπιπτούσας τύχας οὐ λόγῳ διαιρετάς. ἀεὶ δὲ ὡς πρὸς εὖ βουλευομένους τοὺς ἐναντίους ἔργῳ παρασκευαζόμεθα. καὶ οὐκ ἐξ ἐκείνων ὡς ἁμαρτησομένων ἔχειν δεῖ τὰς ἐλπίδας, ἀλλ' ὡς ἡμῶν αὐτῶν ἀσφαλῶς προνοουμένων. πολύ τε διαφέρειν οὐ δεῖ νομίζειν ἄνθρωπον ἀνθρώπου, κράτιστον δὲ εἶναι ὅστις ἐν τοῖς ἀναγκαιοτάτοις παιδεύεται.

Ταύτας οὖν ἃς οἱ πατέρες τε ἡμῖν παρέδοσαν

» de tout ce qui leur est nécessaire ;
» tant en général, qu'en particulier ;
» puissans en cavalerie, en infanterie,
» en vaisseaux, en argent, en armes,

μελέτας καὶ αὐτοὶ διὰ παντὸς ὠφελούμενοι ἔχομεν, μὴ παρῶμεν, μηδ' ἐπειχθέντες ἐν βραχεῖ μορίῳ ἡμέρας, περὶ πολλῶν σωμάτων, καὶ χρημάτων, καὶ πόλεων, καὶ δόξης, βουλεύσωμεν, ἀλλὰ καθ' ἡσυχίαν. ἔξεστι δ' ἡμῖν μᾶλλον ἑτέρων, διὰ ἰσχύν. καὶ πρὸς τοὺς Ἀθηναίους πέμπετε μὲν περὶ τῆς Ποτιδαίας, πέμπετε δὲ περὶ ὧν οἱ ξύμμαχοι φασὶν ἀδικεῖσθαι, ἄλλως τε καὶ ἑτοίμων ὄντων αὐτῶν δίκας δοῦναι. ἐπὶ δὲ τὸν διδόντα, οὐ πρότερον νόμιμον ὡς ἐπ' ἀδικοῦντας ἰέναι. παρασκευάζεσθε δὲ τὸν πόλεμον ἅμα. ταῦτα γὰρ καὶ κράτιστα βουλεύσεσθε καὶ τοῖς ἐναντίοις φοβερώτατα. καὶ ὁ γὰρ Ἀρχίδαμος τοιαῦτα εἶπε· παρελθὼν δὲ Σθενελαΐδας τελευταῖος, εἷς τῶν Ἐφόρων τότε ὢν, ἔλεξε τοῖς Λακεδαιμονίοις ὧδε.

ΤΟΥΣ μὲν λόγους τοὺς πολλοὺς τῶν Ἀθηναίων οὐ γιγνώσκω· ἐπαινέσαντες γὰρ πολλὰ ἑαυτοὺς, οὐδαμοῦ ἀντεῖπον ὡς οὐκ ἀδικοῦσι τοὺς ἡμετέρους ξυμμάχους, καὶ τὴν Πελοπόννησον· καίτοι εἰ πρὸς τοὺς Μήδους ἐγένοντο ἀγαθοὶ τότε πρὸς δ' ἡμᾶς κακοὶ νῦν, διπλασίας ζημίας ἄξιοί εἰσι, ὅτι ἀντ' ἀγαθῶν κακοὶ γεγένηνται. ἡμεῖς δὲ ὅμοιοι καὶ τότε, καὶ νῦν ἐσμὲν, καὶ τοὺς ξυμμάχους ἢν σωφρονῶμεν, οὐ περιοψόμεθα ἀδικουμένους, οὐδὲ μελλήσομεν τιμωρεῖν· οἱ δ' οὐκέτι μέλλουσι κα-

» plus qu'aucun autre peuple de la
» Gréce ; &, ce qui est de plus consi-
» dérable, qui ne manquent point d'al-
» liés, dont ils tirent de grandes con-
» tributions. Sur quoi fondé donc leur
» faire ainsi la guerre, & sans avoir
» rien de prêt ? Sur nos vaisseaux ? Mais
» nous n'en avons pas tant qu'eux, &
» n'en pouvons construire sans beau-
» coup de tems & de dépense. Sur nos
» trésors ? Encore moins ; car nous n'a-
» vons point de fonds de réserve, &
» ne pouvons tirer beaucoup d'argent
» des particuliers, qui ne sont pas ri-
» ches. Mais nous avons de plus braves

κῶς πάσχειν· ἄλλοις μὲν γὰρ χρήματά ἐστι, πολλὰ καὶ νῆες καὶ ἵπποι. ἡμῖν δὲ, ξύμμαχοι ἀγαθοὶ, οὓς οὐ παραδοτέα τοῖς Ἀθηναίοις ἐστὶν, οὐδὲ δίκαις καὶ λόγοις διακριτέα, μὴ λόγῳ καὶ αὐτοὺς βλαπτομένους. ἀλλὰ τιμωρητέα ἐν τάχει· καὶ παντὶ σθένει, καὶ ὡς ἡμᾶς πρέπει βουλεύεσθαι ἀδικουμένους, μηδεὶς διδασκέτω. ἀλλὰ τοὺς μέλλοντας ἀδικεῖν, μᾶλλον πρέπει, πολὺν χρόνον βουλεύεσθαι. ψηφίζεσθε οὖν, ὦ Λακεδαιμόνιοι, ἀξίως τῆς Σπάρτης τὸν πόλεμον, καὶ μήτε τοὺς ξυμμάχους καταπροδιδῶμεν, ἀλλὰ ξὺν τοῖς θεοῖς ἐπίωμεν ἐπὶ τοὺς ἀδικοῦντας. Idem ibid. pag. 54. & seqq.

» gens, & en plus grand nombre, qui
» ravageront leur pays, sans qu'ils le
» puissent empêcher ? Considérez, mes-
» sieurs, qu'ils ont bien d'autres res-
» sources, puisqu'ils possedent d'autres
» grands états, & qu'ils peuvent faire
» venir par mer tout ce qui leur man-
» que. Que si nous pensons débaucher
» leurs alliés, il faut être, pour cela,
» les plus puissans en vaisseaux, parce
» qu'ils demeurent la plûpart dans des
» isles. Comment donc leur faire la
» guerre, si nous n'avons ni flote, ni
» argent, pour enlever leurs contribu-
» tions, ou faire des armées navales
» aussi puissantes que les leurs ? Nous
» recevrons plus de mal que nous ne
» leur en ferons ; & après avoir rompu
» les premiers, il ne sera pas honnête
» de s'en dédire ? Car ne vous allez pas
» persuader que ce soit une guerre de
» peu de durée ; je crains bien qu'elle
» ne soit immortelle. Croyez-vous les
» Athéniens si lâches, que de se rendre,
» pour voir ravager leur pays ? Avez-
» vous si mauvaise opinion de leur cou-
» rage, & de leurs forces ? Mais quoi !

» n'aurons-nous aucun reſſentiment du
» tort qu'ils nous font ? & n'eſſayerons-
» nous point de les ſurprendre dans les
» embuches qu'ils dreſſent à nos alliés ?
» Il n'eſt point néceſſaire, pour cela,
» d'en venir aux mains ; il ne faut que
» dépêcher des ambaſſadeurs, pour ſe
» plaindre ; & cependant faire ſes pré-
» paratifs, & chercher de tous côtés
» de l'argent & des vaiſſeaux, & tout
» ce qui eſt néceſſaire, ſans entrepren-
» dre la guerre témérairement. Car il
» ne faut pas craindre de ſe fortifier de
» l'alliance des Grecs & des Barbares,
» contre des gens qui attentent à notre
» liberté. S'ils écoutent nos raiſons, à
» la bonne heure ; ſinon, après avoir
» laiſſé couler deux ou trois ans en al-
» lées & en venues, nous ſerons plus
» en état de nous venger. Peut-être
» qu'ils ſe rendront à nos raiſons, les
» voyant appuyées de nos armes ; &
» qu'ils ſeront bien aiſes de conſerver
» leur pays, qui n'aura pas encore été
» ravagé. Car des terres bien cultivées,
» & embellies de maiſons & de jardi-
» nages, ſont comme un gage de la foi

» des habitans; c'est pourquoi il faut » épargner les leurs, pour ne les pas » porter, par desespoir, à une guerre » éternelle. Que si, nous laissant emporter à la passion de nos alliés, nous les » allons attaquer sans avoir rien de prêt, » en pensant ruiner leur pays, nous » nous ruinerons nous-mêmes. Les différends des villes & des particuliers » se peuvent terminer aisément; mais » depuis que la guerre est une fois allumée entre deux états, il n'est pas » aisé de l'éteindre, & encore moins » d'en deviner l'issue. Que personne ne » pense que ce soit faute de cœur, que » plusieurs villes n'en osent attaquer » une. Cette ville-là n'a pas moins d'alliés que nous, qui l'assisteront d'hommes, & même d'argent, sans quoi les » hommes ne servent de rien : car la » guerre se fait plus par les finances, » que par les armes; sur-tout, quand » on attaque une ville puissante sur mer, » & qu'on n'a point d'armée navale. » Faisons donc nos provisions de bonne » heure; car on ne manquera pas de » nous rendre responsables des événe-

» mens, & de nous en demander
» compte, comme aux chefs de notre
» parti : mais sur-tout ne nous enga-
» geons que bien à propos, sans crain-
» dre le reproche qu'on nous fait d'être
» trop lents à nous résoudre, & d'y
» apporter trop de considérations : en
» se hâtant trop, on n'avance point,
» parce qu'on n'a pas toutes les choses
» nécessaires. Du reste, comme nous
» sommes braves & généreux, il ne
» faut pas craindre que notre retenue
» soit imputée à lâcheté, mais à modé-
» ration, par où nous sommes plus il-
» lustres, que par les armes ; car nous
» sommes les seuls de toute la Gréce,
» que la prospérité n'enorgueillit point,
» & qu'on ne voit point succomber dans
» l'adversité. Ne nous laissons point
» aussi transporter aux louanges de ceux
» qui ne nous louent, que pour nous
» perdre, & pour faire une témérité
» de notre valeur ; & que leurs repro-
» ches ne nous précipitent point dans
» les dangers inconsidérément : gardons
» notre premiere modestie, qui est la
» source de notre bravoure, & qui nous

» rend ſouples & obéïſſans aux loix ;
» ce qui eſt une grande marque de pru-
» dence, auſſi-bien que de n'être pas
» ſçavans dans les choſes inutiles. Car
» nous ne connoiſſons point les artifices
» de la rhétorique, pour mépriſer de
» paroles l'appareil des ennemis, & ne
» produire point d'effets qui ſoient con-
» formes à ces paroles. Nous eſtimons
» que les ſentimens de nos voiſins ſont
» pareils aux nôtres ; mais que les évé-
» nemens de la fortune ne tombent
» point ſous la prévoyance des hom-
» mes. Nous nous préparons donc tou-
» jours, comme ayant affaire à d'habi-
» les gens ; & ne mettons pas notre
» eſpérance en leurs défauts, mais en
» nos avantages. Nous n'eſtimons pas
» qu'il y ait tant de différence d'homme
» à homme ; mais nous croyons que
» ceux-là ſont les plus ſages, qui s'em-
» ployent aux choſes les plus néceſſai-
» res. Ne quittons donc point des ma-
» ximes, dont nous nous ſommes tou-
» jours bien trouvés, pour aller mettre
» au hazard d'une bataille le bien, la
» fortune & les eſpérances de pluſieurs
» villes

» villes & de plusieurs peuples : pré-
» parons-nous tout à loisir, puisque
» nous le pouvons faire plus facilement
» à cause de notre puissance. Cepen-
» dant, députons vers les Athéniens,
» touchant Potidée, & les autres de-
» mandes des alliés, d'autant plus qu'ils
» s'offrent à agir, avec nous, par les
» voies de la justice. Il ne faut point
» traiter à la rigueur ceux qui se sou-
» mettent aux loix & à la raison. Ne
» laissons pas, pour cela, de nous pré-
» parer à la guerre à tout événement;
» car, en nous gouvernant de la sorte,
» nous réussirons, & épouvanterons
» plus nos ennemis par notre conduite,
» que par nos armes. « *Hist. de Thucydide, tom. I. liv. I. pag. 65. & suiv.*

Il vous est aisé de juger, monsieur, par la beauté de ces harangues, combien l'histoire est redevable à Thucydide; car, avant lui, elle n'étoit, pour ainsi dire, qu'un corps languissant & dénué de ce qui lui donne le plus de feu. Hérodote avoit seulement osé employer quelques harangues obliques; mais Thucydide s'est servi des directes,

& a égalé dans ſes diſcours la gloire des plus grands orateurs, & celle des plus illuſtres politiques. J'aimerois mieux avoir fait une des harangues que vous venez de lire, que tous les complimens dont l'académie françoiſe a regalé le public depuis ſon inſtitution. Les ſçavans qui la compoſent devroient bien être raſſaſiés de louanges.

Je ne ſçaurois mieux finir les articles d'Hérodote & de Thucydide, qu'en mettant ſous vos yeux la comparaiſon, qu'a faite Denis d'Halicarnaſſe (1), de

(1) ΠΡΩΤΗ τῶν ἀρετῶν γένοιτ' ἂν, ἧς χωρὶς οὐδὲν τῶν ἄλλων τῶν περὶ τοὺς λόγους ὄφελος. τίς; ἡ καθαρὰ τοῖς ὀνόμασι καὶ τὸν Ἑλληνικὸν χαρακτῆρα σώζουσα διάλεκτος. ταύτην ἀκριβοῦσιν ἀμφότεροι (Θουκυδίδης καὶ Ἡρόδοτος.) Ἡρόδοτος τε γὰρ, τῆς Ἰάδος ἄριστος κανών. Θουκυδίδης. τὸ τῆς Ἀτθίδος, τρίτην ἔχει χώραν ἡ καλουμένη συντομία ἐν ταύτῃ δοκεῖ προέχειν Ἡροδότου Θουκυδίδης. καίτοι λέγοι τις ἂν ὡς μετὰ τοῦ σαφοῦς ἐξεταζόμενον, ἡδὺ φαίνεται τὸ βραχύ· εἰ δὲ ἀπολείποιτο τούτου, πικρόν. ἀλλὰ μηδὲν ἔστω παρὰ τοῦτο. ἐνάργεια μετὰ ταῦτα τέτακται πρώτη μετὰ τῶν ἐπιθέτων ἀρετῶν. ἱκανῶς ἐν ταύτῃ κατορθοῦσιν ἀμφότεροι· μετὰ ταύτην συνίσταται τῶν ἀρετῶν, τῶν ἠθῶν τε καὶ παθῶν μίμησις. διῄρηνται τὴν ἀρετὴν ταύτην οἱ συγγραφεῖς. Θουκυ-

ces deux auteurs. Il établit que la pureté, dans le langage, est la premiere

δίδης μὲν γὰρ, τὰ πάθη δηλῶσαι κρείττων, Ηρόδοτος δὲ, τάγε ἤθη παραστῆσαι δεινότερος. μετὰ ταῦτα αἱ τὸ μέγα καὶ θαυμαστὸν ἐκφαίνουσαι τῆς κατασκευῆς ἀρεταὶ ἴσοι κἂν ταύταις οἱ συγγραφεῖς. ἕπονται ταύταις αἱ ἰσχὴν καὶ τὸν τόνον καὶ τὰς ὁμοιοτρόπους δυνάμεις τῆς φράσεως ἀρετὰς περιέχουσαι· κρείττων ἐν ταύταις Ηροδότου Θουκυδίδης. ἡδονὴν δὲ καὶ πειθὼ καὶ τέρψιν καὶ τὰς ὁμοιογενεῖς ἀρετὰς εἰσφέρεται μακρῷ Θουκυδίδου κρείττονας Ηρόδοτος· τῆς δὲ φράσεως τῶν ὀνομάτων τὸ μὲν κατὰ φύσιν Ηρόδοτος ἐζήλωκε, τὸ δὲ δεινὸν Θουκυδίδης, ὁμοειδὴς πᾶς ὢν ἐν λόγοις. ἀρετῶν ἡ κυριωτάτη τὸ πρέπον. ταύτην ὁ Ηρόδοτος ἀκριβοῖ μᾶλλον ἢ Θουκυδίδης. ὁμοειδὴς γὰρ οὗτος ἐν πᾶσι, κἂν ταῖς δημηγορίαις μᾶλλον ἢ ταῖς διηγήσεσιν. ἐμοὶ μέντοι καὶ τῷ φιλτάτῳ Καικιλίῳ δοκεῖ τὰ ἐνθυμήματα αὐτοῦ μάλιστά γε καὶ ζῆλωσαι Δημοσθένης. ἵνα δὲ συνελὼν εἴπω, καλαὶ μὲν αἱ ποίησεις ἀμφότεραι· οὐ γὰρ ἂν αἰσχυνθείην ποιήσεις αὐτὰς λέγων· διαφέρουσι δὲ μετὰ τοῦτο μάλιστα ἀλλήλων, ὅτι τὰ μὲν Ηροδότου κάλλος ἱλαρόν ἐστι, φοβερὸν δὲ τὸ Θουκυδίδου. Pag. 12.

Virtus omnium prima est, sine qua nulla alia est orationis utilitas. Quænam illa est ? Sermo purus, proprietatem linguæ græcæ retinens. Hanc ambo (Thucydides & Herodotus) studiose conservant. Herodotus enim, ionicæ linguæ optima regula est; Thucidides vero, atticæ. Tertium locum habet brevitas, in qua videtur Thucydides Hero-

& la plus essentielle des qualités nécessaires à un écrivain ; & c'est celle qu'Hérodote & Thucydide ont possédée dans

dotum antecelluisse. Quamquam dicere aliquis posset, brevitatem jucundam videri, si cum perspicuitate conjuncta & elaborata fuerit : sin ea caruerit, acerbam & austeram. Verum nihil esto prætereà. Post hæc perspicuitas collocata est, quæ cum virtutibus adjunctis primas tenet ; in qua satis diligenter ambo elaborarunt. Post hanc virtutem constituitur lenium & vehementum affectuum imitatio, quam inter se partiti sunt scriptores. Thucydides enim, in gravioribus affectibus exprimendis melior ; Herodotus, in lenioribus effingendis præstantior. Secundum hæc statuuntur illæ virtutes, quæ summum & admirandum studium & apparatum ostendunt : in quibus historici pares sunt. Succedunt iis aliæ, quæ orationis vim & vehementiam & similes facultates complectuntur, quibus Herodotum Thucydides superat. Suavitatem autem, persuasionem, dilectationem, & alias virtutes, cognatas, longe præstantiores Herodotus Thucydide inducit. In verborum elocutione, proprietatem naturæ Herodotus secutus est ; gravitatem Thucydides, qui & in verbis sui similis est totus. Virtutum omnium maxima & quasi princeps est decorum : quam diligentius Thucydide Herodotus servavit. Similis enim hic in omnibus ac in concionibus magis quam in narrationibus. Mihi quidem, & carissimo Cæcilio, Demosthenes ejus enthymemata, vel maxime expressisse & imitatus esse videtur. Ut autem uno verbo omnia complectar, elegantissimæ sunt utriusque poëses : (non enim verebor poëses eas appellare) sed hoc vel maxime à se invicem differunt, quod constructio Herodoti hilaris est, horribilis vero Thucydidis. *Dionysius Halicarnassæus, epistola ad Cn. Pompeium.*

un dégré éminent : le premier a excellé dans le dialecte ionien, le second dans l'attique. La briéveté est encore un talent très-avantageux ; Thucydide en a été plus doué qu'Hérodote. Quoiqu'on puisse objecter que le stile brief & concis n'est estimable, qu'autant qu'il est intelligible & gracieux, il faut toujours convenir que Thucydide, dans ce point, l'emporte sur Hérodote. La clarté n'est pas moins nécessaire aux historiens, que les autres qualités : Hérodote & Thucydide ont également réussi à éviter l'obscurité. Quant à l'art d'émouvoir les esprits, ces deux écrivains y ont excellé d'une différente maniere. Dans les situations qui exigent de la force, du pathétique, de la véhémence, Thucydide est inimitable ; dans celles qui ne demandent que du naturel, de la douceur, de la persuasion, Hérodote le surpasse. A l'égard du choix des mots, Hérodote s'est attaché à leur véritable signification ; Thucydide à leur force & à leur énergie. Leurs écrits sont cependant également éloquens, & contiennent toutes les graces & toutes les fleurs de la plus belle poësie.

Voilà, monsieur, à peu près le jugement que Denis d'Halicarnasse fait de ces deux écrivains : vous pourrez le voir plus au long au bas de la page. Je m'étonne que la Mothe-le-Vayer ait osé dire que *Denis d'Halicarnasse, qui a fait la comparaison de ces deux historiens, met presque toujours l'avantage du côté d'Hérodote* (1). Je ne pense pas qu'on puisse garder une plus grande neutralité que celle qu'observe Denis d'Halicarnasse ; si vous ne voulez pas en croire l'extrait que j'ai fait de sa comparaison, consultez l'original. Cependant plusieurs personnes, sur le témoignage d'un auteur comme la Mothe-le-Vayer, croiront que Denis d'Halicarnasse a préféré entierement Hérodote à Thucydide. Il seroit à souhaiter que les personnes, qui écrivent sur des matieres de littérature, citassent les passages sur lesquels ils appuyent leurs sentimens ; on verroit quelquefois qu'un auteur a dit tout le contraire de ce qu'ils lui font dire.

Je suis, monsieur, &c.

(1) La Mothe-le-Vayer, des hist. Grecs, tom. 2. pag. 298. édit. in-folio.

LETTRE QUATORZIEME.

§. I.

Sur Xénophon.

MONSIEUR,

XEnophon, fils de Gryllus, Athénien, nâquit dans un village de l'Attique (1). Il étoit d'une figure très-aimable : on voyoit même peu d'hom-

(1) Ξενοφῶν, Γρύλλου μὲν ἦν υἱὸς, Ἀθηναῖος, τῶν δήμων Ἐρχιεύς. αἰδήμων δὲ, καὶ εὐειδέστατος εἰς ὑπερβολήν. τοῦτον ἐν στενωπῷ φασὶν ἀπαντήσαντα Σωκράτη, διατεῖναι τὴν βακτηρίαν καὶ κωλύειν παριέναι, πυνθανόμενον ποῖ πιπράσκοιτο τῶν προσφερομένων ἕκαστον· ἀποκριναμένου δὲ, πάλιν πυθέσθαι, Ποῦ δὲ καλοὶ κ᾽ ἀγαθοὶ γίνονται ἄνθρωποι; ἀπορήσαντος δ᾽ Ἕπου τοίνυν, φάναι, καὶ μάνθανε. καὶ τοὐντεῦθεν ἀκροατὴς Σωκράτους ἦν.

Xenophon, Grylli filius, Atheniensis, pago Archieus fuit, verecundus admodùm, & ultrà quàm dici possit speciosus. Aiunt eum, cùm Socratem in angiporto quadam habuisset obvium, porrecto baculo transire prohibitum; percontanti verò, ubinam boni ac probi homines fierent, hærente illo.

mes auſſi bien faits que lui. Socrate le jugea digne de ſon amitié ; & l'ayant rencontré un jour dans un paſſage étroit, il le lui ferma avec ſon bâton ; & le forçant ainſi de s'arrêter, il lui demanda : d'où venoient les choſes néceſſaires aux uſages des hommes ? Xénophon ayant répondu à cette premiere queſtion, Socrate lui fit cette ſeconde : *Dans quel endroit eſt-ce que les hommes apprennent à devenir bons & vertueux ?* Xénophon ayant héſité, & ne ſçachant que répondre, Socrate lui ordonna de le ſuivre ; & depuis ce jour il le reçut au nombre de ſes diſciples.

Voilà une aſſez plaiſante maniere d'attirer les gens dans une ſecte ! On agiſſoit bien différemment, au bon vieux tems, qu'on ne fait aujourd'hui. Que diroit-on d'un révérend pere recteur des jéſuites, grand péripatéticien, qui, trouvant un beau jeune-homme dans les rues, après quelques queſtions, lui

dixiſſe Socratem : ſequere igitur, & diſce ; ex eo tempore Socratis auditor factus. *Diogenes Laert. de vitis & dogmatibus clariorum philoſophorum, in vita Xenophon. lib. 2. pag. 109. edit. Amſtelodam. apud Henricum Wetſtenium.*

ordonneroit

ordonneroit de le ſuivre ? Tous les janſéniſtes crieroient *haro* contre le charitable recteur : on le traiteroit peut-être de ſuborneur. Il faut convenir que les dévots ſont d'étranges perſonnages ; il n'eſt rien à quoi ils ne donnent un mauvais tour.

Les dévots anciens n'étoient guéres plus charitables que les modernes. Saint Cyrille (1) ne ſe contente pas de rejetter la ſageſſe de Socrate, comme une hypocriſie ; non-ſeulement il l'accuſe d'a-

(1) Vel enim uxoribus, vel ſolis communibus utebatur. Duas (Socrates) ſimul habebat uxores ; Xantippen quidem civis filiam, & minùs quodammodo honeſtam, Myrto quoque Ariſtidæ neptim Lyſimachi. Et cum Xantippe clam cougreſſus eſt, ex qua & Lamproclen genuit. Myrton autem cum nuptiis duxit, & ex ea nati ſunt Sophroniſcus & Mexenius. Jam quid ad hoc dixerit, qui Socratem admiratus eſt ? Quandoquidem, ut illi diſcunt, in Venerem pronior erat : deprehenditur autem reipſa, quod valdè mollis fuerit & intemperatus, ſatietatemque nullam in obſcœniſſimis voluptatibus ſciens, utpote qui cum duabus uxoribus, neque in ornatu fortaſsè convenientibus, rem habuit, & cum aliis fœdis, hoc eſt mercenariis mulierculis, corporis formam amatoribus venalem facientibus. Et quomodo hæc à converſatione non aliena ? Numquid increpabat adoleſcentiores, ſi præter dignitatem vivere vellent ? Qualem igitur cum illis ſermonem habebat, quando albens etiam

voir aimé les femmes avec excès, & de ne s'être pas contenté de deux qu'il avoit épousées, mais d'avoir encore eu recours aux courtisanes publiques : il lui reproche aussi, dans un autre endroit, son amitié criminelle pour Alcibiade. J'ai dit ailleurs (1), qu'on ne devoit point ajouter foi aux injures & aux calomnies de saint Cyrille : j'en conviens encore, monsieur ; mais il n'est pas moins constant que les dévots anciens n'ont guéres mieux pensé de la conduite de Socrate, que les modernes feroient de celle du recteur.

Il faut avouer cependant qu'on auroit quelque fondement à douter de la pureté de la vocation de Xénophon ; car étant devenu lui-même passionné pour Clinias, il disoit qu'il aimeroit mieux être privé de la vûe de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'univers,

tie in tam fœdis facinoribus non solùm deprehensus, sed & mentem affectionibus obnoxiam habere facilè convictus est. *Oper. div. Cyrilli, Alexandrini episcopi, tom. 3. p. 57. col. 2. Basileæ, apud Joan. Hervagium, anno* 1546.

(1) Dans la cinquiéme lettre de ces *mémoires secrets*.

que de celle de ce beau garçon : il étoit tourmenté la nuit & le jour, dès qu'il en étoit séparé ; & il rendoit graces au soleil de ce que sa clarté lui procuroit le plaisir de voir son cher Clinias. Diogène-Laërce (1) n'est pas le seul qui nous ait conservé les tendres expressions de Xénophon : cet historien a pris lui-même (2) le soin de les transmettre à la postérité.

(1) Καὶ αὐτόν φησιν Ἀρίστιππος, ἐν τῷ τετάρτῳ περὶ παλαιᾶς τρυφῆς, ἐρασθῆναι Κλεινίου. πρὸς ὃν καὶ ταῦτα εἰπεῖν, Νῦν γὰρ ἐγὼ Κλεινίαν ἥδιον μὲν θεῶμαι ἢ τἄλλα πάντα ἐν ἀνθρώποις καλά. Τυφλὸς δὲ τῶν ἄλλων πάντων δεξαίμην, ἂν ἢ Κλεινίου ἑνὸς ὄντος στερέσθαι, ἄχθομαι δὲ καὶ νυκτὶ καὶ ὕπνῳ, ὅτι ἐκεῖνον οὐχ ὁρῶ. ἡμέρᾳ δὲ καὶ ἡλίῳ τὴν μεγίστην χάριν οἶδα, ὅτι μοι Κλεινίαν ἀναφαίνουσι.

Hunc adamasse Cliniam Aristippus in quarto de antiq. delit. meminit, atque ad eum hæc dixisse : At nunc ego Cliniam libentiùs intueor, quàm cætera omnia quæ sunt ad homines speciosa, cæcusque mallem ad cætera fieri, dum unici Cliniæ conspectu fruerer : Angor noctu & in somnis, quòd illum non video ; diei ac soli gratias ago, quòd Cliniæ mihi faciem revelant. *Diogen. Laert. lib* 2. *pag.* 110. *in vitâ Xenophontis.*

(2) *Nunc enim libentiùs ego quidem Cliniam quàm cætera.* Hæc iisdem verbis sumpta sunt ex Symposio Xenophontis : ut mirum sit Laertium hoc loco

Xénophon fut attiré à la Cour du jeune Cyrus (1) par un Béotien, nommé Proxenus, dont il étoit ami, & qui lui écrivit à Athènes, pour lui persuader de passer auprès de ce prince. Il montra

Aristippum testem citavisse, non Xenophontem. Sed Laertius Aristippum ad hoc testem citavit, ut hæc verba, quæ apud Xenophontem sub Critobuli persona leguntur, doceret non Critobuli, sed Xenophontis amoris esse indicia : est igitur apud eum Critobulus ita loquens :

Νῦν γὰρ ἐγὼ Κλεινίαν ἥδιον μὲν θεῶμαι ἢ τ' ἄλλα πάντα τὰ ἐν ἀνθρώποις καλά. Τυφλὸς δὲ τῶν ἄλλων ἁπάντων μᾶλλον ἂν δεξαίμην εἶναι, ἢ ἐκείνου ἑνὸς ὄντος. Ἄχθομαί τε καὶ νυκτὶ καὶ ὕπνῳ, ὅτι ἐκεῖνον οὐχ ὁρῶ. ἡμέρᾳ δὲ καὶ ἡλίῳ τὴν μεγίστην χάριν οἶδα, ὅτι μοι Κλεινίαν ἀναφαίνουσιν. Ibid. in not. quintâ.

(1) Κύρῳ δὲ φίλος ἐγένετο τοῦτον τὸν τρόπον. ἦν αὐτῷ συνήθης Πρόξενος ὄνομα, γένος Βοιώτιος, μαθητὴς μὲν Γοργίου τοῦ Λεοντίνου, φίλος δὲ Κύρου. οὗτος ἐν Σάρδεσι διατρίβων παρὰ τῷ Κύρῳ, ἔπεμψεν εἰς Ἀθήνας ἐπιστολὴν Ξενοφῶντι, καλῶν αὐτὸν ἵνα γένηται Κύρῳ φίλος. Ο δὲ τὴν ἐπιστολὴν δεικνύει Σωκράτει, καὶ συμβουλὸν ἠρεῖτο. καὶ ὃς ἀπέστειλεν αὐτὸν εἰς Δελφοὺς χρησόμενον τῷ Θεῷ. πείθεται Ξενοφῶν. ἥκει παρὰ τὸν Θεόν. πυνθάνεται, οὐχὶ εἰ χρὴ ἀπιέναι πρὸς Κῦρον, ἀλλ' ὅπως. ἐφ' ᾧ καὶ Σωκράτης αὐτὸν ᾐτιᾶτο μὲν, συνεβούλευσε δὲ ἐξελθεῖν. καὶ ὃς γίνεται

la lettre à Socrate, qui lui conseilla de consulter l'oracle de Delphes. Il faut que Xénophon eût envie de faire ce voyage; car il ne demanda pas au dieu s'il devoit le faire, mais de quelle maniere il devoit le faire. Socrate blâma sa conduite; cependant il lui conseilla de partir. Lorsque Xénophon fut auprès de Cyrus, il gagna bientôt son amitié; & il n'en fut pas moins chéri que de Proxenus. Il a écrit les princi-

παρὰ Κύρῳ, καὶ τοῦ Προξένου φίλος οὐχ ἧττον ἦν αὐτῷ. τὰ μὲν οὖν ἄλλα τὰ κατὰ τὴν ἀνάβασιν γενόμενα, καὶ τὴν κάθοδον, ἱκανῶς αὐτὸς ἡμῖν διηγεῖται.

In Cyri amicitiam hoc modo venit. Erat illi familiaris quidam Proxenus nomine, Bœotius genere, discipulus Gorgiæ Leontini, Cyro notus & charus. Is apud Cyrum Sardis morabatur. Scripsit autem Xenophonti epistolam Athenas, accersens illum, & Cyro amicum fieri suadens. Hanc ille Socrati ostendit, consiliumque petebat: Eum ille Delphos misit, in ea re Dei consilio usurum. Paruit Xenophon, profectusque ad Deum, rogat num proficisci ad Cyrum debeat nec ne. Sed quamquam ea in re Socrates illum etsi modice simulabat, proficisci tamen monuit. Ubi autem ad Cyrum venerat, ita se illi insinuavit, ut non minùs illi amicus charusque fuerit, quàm Proxenus. Omnia igitur quæ in ascensu Cyri ac descensu contigêre, nobis ipse diligentissimè tradidit. *Diogen. Laert. lib.* 2. *pag.* 110.

pales actions de la vie de ce Prince ; & dans l'expédition qu'il fit en Perse contre Artaxerxe, son frere, il l'accompagna avec treize mille Grecs.

Cyrus ayant été vaincu & tué, Xénophon fut le chef de la fameuse retraite des dix mille Grecs, dont il a écrit l'histoire. Quand il les eut ramenés & remis entre les mains des Lacédémoniens (1), il s'attacha à Agésilas, leur

(1) Μετὰ δὲ τήν τε ἀνάβασιν καὶ τὰς ἐν Πόντῳ συμφορὰς, καὶ τὰς παρασπονδήσεις τὰς Σεύθου τοῦ τῶν Ὀδρυσῶν βασιλέως, ἧκεν εἰς Ἀσίαν πρὸς Ἀγησίλαον τὸν Λακεδαιμονίων βασιλέα, μισθοῦ τοὺς Κύρου στρατιώτας αὐτῷ παρασχών. φίλος τε ἦν εἰς ὑπερβολήν. παρ' ὃν καιρὸν ἐπὶ Λακωνισμῷ φυγὴν ὑπ' Ἀθηναίων κατεγνώσθη. γενόμενος δ' ἐν Ἐφέσῳ, καὶ χρυσίον ἔχων, τὸ μὲν ἥμισυ Μεγαβίζῳ δίδωσι τῷ τῆς Ἀρτέμιδος ἱερεῖ φυλάττειν, ἕως ἂν ἐπανέλθῃ. εἰ δὲ μὴ, ἄγαλμα ποιησάμενον, ἀναθεῖναι τῇ Θεῷ. τοῦ δὲ ἡμίσεος ἔπεμψεν εἰς Δελφοὺς ἀναθήματα. ἐντεῦθεν ἦλθεν μετὰ Ἀγησιλάου εἰς τὴν Ἑλλάδα, κεκλημένου εἰς τὸν πρὸς Θηβαίους πόλεμον. καὶ αὐτῷ προξενίαν ἔδοζαν οἱ Λακεδαιμόνιοι.

Post ascensum verò & Ponticas clades, fœderaque à Seuthо Odrysorum rege violata, se in Asiam contulit ad Agesilaum Lacedæmoniorum regem, Cyrique milites illi sub mercede præstitit,

roi, qui l'aima tendrement. Quelque tems après son arrivée, il fut exilé par les Athéniens. Il vint alors à Ephese; & il y partagea en deux portions l'or qu'il avoit apporté : il en donna une à Megabysus, prêtre du temple de Diane, le priant de la lui garder jusqu'à son retour; & d'en faire faire une statue d'or, s'il ne revenoit plus : quant à l'autre, il l'envoya à Delphes; & il en fit présent au dieu.

Les Lacédémoniens (1) ayant dé-

ac se illi totum devovit, amicissimusque fuit. Quo tempore, quòd Laconicas partes tueri videretur, exilio damnatus ab Atheniensibus est. Profectus deinde Ephesum, dimidium auri quod secum tulerat, Megabyzo Dianæ sacerdoti servandum tradit reverteretur : sin secùs, statuam ex eo confectam Deæ consecrare jubet. Ex dimidio reliquo donata in Delphos misit. Indè cum Agesilao in Græciam ad bellum contrà Thebanos profectus est, Lacedæmoniis commeatum illi suppeditantibus. *Id. ibid. pag.* 111.

(1) Εντεῦθεν ἐάσας τὸν Αγησίλαον, ἦλθεν εἰς Σκιλλοῦντα, χωρίον τῆς πόλεως ἀπέχον. εἵπετο δὲ αὐτῷ καὶ γύναιον, ὄνομα Φιλησία, καθά φησι Δημήτριος ὁ Μάγνης. καὶ δύο υἱεῖς, Γρύλλος καὶ Διόδωρος, ὥς φησι Δείναρχος ἐν τῷ πρὸς Ξενοφῶντα ἀποστασίου, οἳ καὶ Διόσκουροι ἐπεκαλοῦντο. Αφικομένου δὲ τοῦ Μεγαβύζου κατὰ πρό-

claré la guerre aux Thébains, Xénophon suivit Agésilas à l'armée. Il quitta ensuite ce prince, & se retira à Scillonte avec sa femme & deux fils. Megabysus étant arrivé dans cette ville, il en reçut l'or qu'il lui avoit confié. Il s'amusoit, dans sa retraite, à voir ses amis, à chasser, & à écrire des livres. Les Lacédémoniens lui firent plusieurs présens considérables : ils lui donnerent des terres & une maison. Il fallut cependant qu'il abandonnât Scillonte (1) ; car les Eliens

φασιν τῆς πανηγύρεως, κομισάμενος τὰ χρήματα, χωρίον ἐπρίατο, καὶ καθιέρωσε τῇ Θεῷ, δι' οὗ ποταμὸς ἔρρει Σεληνοῦς, ὁμώνυμος τῷ ἐν Ἐφέσῳ. τὐντεῦθεν διετέλει κυνηγετῶν, καὶ τοὺς φίλους ἑστιῶν, καὶ τὰς ἱστορίας συγγράφων. φησὶ δ' ὁ Δείναρχος ὅτι καὶ οἰκίαν καὶ ἀγρὸν αὐτῷ ἔδοσαν Λακεδαιμόνιοι.

Hinc jam omisso Agesilao, in agrum Heleæ, Cilluntem venit, ab urbe haud procul distantem. Sequebatur autem illum & muliercula, Philesia nomine, ut refert Demetrius Magnesius, & duo liberi, Gryllus ac Diodorus, ut ait Dinarchus in libro de repudio adversus Xenophontem, qui etiam gemini vocati sunt...... Hinc verò venationibus vacabat, amicis convivia faciens, historiasque conscribens. *Id. ibid. pag.* 112.

(1) *Ἠλείους τε στρατευσαμένους εἰς τὴν Σκιλλοῦντα, καὶ βραδυνόντων Λακεδαιμονίων, ἐξελθεῖν*

s'emparerent de cette ville ; & il se sauva, avec ses enfans & quelques-uns de ses domestiques, à Corinthe. Lorsqu'il y fut arrivé, les Athéniens ayant résolu de secourir les Lacédémoniens, il envoya ses enfans à Athènes. L'un d'eux fut tué en combattant vaillamment au combat de Mantinée, & ne mourut qu'après avoir eu l'honneur de tuer de sa main Epaminondas, général des Thébains. Lorsque Xénophon (1) apprit la

τὸ χωρίον. ὅτε καὶ τοὺς υἱοὺς αὐτοῦ εἰς Λέπρεον ὑπεξελθεῖν μετ' ὀλίγων οἰκετῶν, καὶ αὐτὸν Ξενοφῶντα εἰς τὴν Ἦλιν πρότερον, εἶτα καὶ εἰς Λέπρεον πρὸς παῖδας, κἀκεῖθεν σὺν αὐτοῖς εἰς Κόρινθον διασωθῆναι, καὶ αὐτόθι κατοικῆσαι.

Quo tempore Helienses in Scillunta cum exercitu profectos Lacedæmoniis remorantibus agrum cepisse. Tum verò Xenophontis filii cum paucis servis clàm se subducentes in Lepreum concessère ; Xenophon quoque ipse in Helim primò, posteà in Lepreum ad filios venit, atque indè cum illis Corinthum profectus, salvus evasit, ubi etiam posteà habitavit. *Id. ibid. pag.* 115.

(1) Ἐν τούτῳ δὲ ψηφισαμένων Ἀθηναίων βοηθεῖν Λακεδαιμονίοις, ἔπεμψε τοὺς παῖδας εἰς τὰς Ἀθήνας στρατευσομένους ὑπὲρ τῶν Λακεδαιμονίων. καὶ γὰρ ἐπεπαίδευντο αὐτόθι ἐν τῇ Σπάρτῃ, καθά φησι Διοκλῆς ἐν τοῖς βίοις τῶν φιλοσόφων. Ὁ μὲν οὖν Διόδωρος οὐδὲν ἐπιφανὲς πράξας,

mort d'un fils aussi estimable, il étoit occupé à faire un sacrifice. Il ôta d'abord sa couronne de fleurs ; mais, ayant

ἐκ τῆς μάχης ἀνασώζεται, καὶ αὐτῷ υἱὸς ὁμώνυμος γίνεται τἀδελφῷ. ὁ δὲ Γρύλλος τεταγμένος κατὰ τοὺς ἱππέας (ἦν δὲ ἡ μάχη περὶ Μαντίνειαν) ἰσχυρῶς ἀγωνισάμενος ἐτελεύτησεν, ὥς φησιν Ἔφορος ἐν τῇ πέμπτῃ καὶ εἰκοστῇ. Κηφισοδώρου μὲν ἱππαρχοῦντος· ἐν ταύτῃ τῇ μάχῃ καὶ Ἐπαμινώνδας ἔπεσε. τηνικαῦτα δὴ καὶ τὸν Ξενοφῶντά φασι θύειν ἐστεμμένον. ἀπαγγελθέντος δ' αὐτῷ τοῦ θανάτου ἀποστεφανώσασθαι ἔπειτα μαθόντα ὅτι γενναίως, πάλιν ἐπιθέσθαι τὸν στέφανον. ἔνιοι δὲ οὐδὲ δακρῦσαι φασὶν αὐτόν, ἀλλὰ γάρ, εἰπεῖν, ᾔδειν θνητὸν γεγεννηκώς.

Intereà cùm decrevissent Athenienses afflictis Lacedæmoniorum rebus opitulari, filios Athenas militatum Lacedæmoniis mittit. Apud Spartanos quippe instituti fuerant, ut refert Diocles in vitis philosophorum. Ex ea pugna Diodorus nullo præclaro facinore illustris servatus est, eique filius ex fratris nomine fuit. Porrò Gryllus inter equites fortissimè dimicans (erat autemea pugna ad Mantineam) honestâ Imorte defungitur, magistro equitum Cephisodoro, & imperatore exercitûs Agesilao, ut ait Ephorus 5. & 20. historiarum lib. In ea pugna & ipse Epaminondas Thebanorum dux cecidit. Fertur Xenophon tunc coronatus sacrificasse, & cùm filium corruisse didicisset, coronam deposuisse : ubi verò acriter pugnantem oppetisse comperit, eam rursus capiti imposuisse. Sunt qui illum ne lacrymatum quidem dicant, solumque dixisse : » Sciebam me genuisse mortalem. « *Idem, ibid. pag.* 113.

appris la maniere dont il avoit été tué, il la remit sur sa tête; & sans répandre aucune larme, il se contenta de dire: » Je n'ignorois pas que mon fils fût » mortel, & je sçavois que je n'avois » point engendré un dieu. « Il faut être bien philosophe pour se posséder à un tel point dans des momens aussi tristes & aussi douloureux!

Je trouve Xénophon encore plus grand par sa fermeté, que par l'étendue de son génie. Il devoit avoir bien profité des leçons de Socrate; & je ne sçais point ce qu'auroit pû dire de plus beau un héros chrétien, formé par les soins des plus illustres peres de l'église. En vérité, plus j'examine les actions de Socrate, & celles de ses disciples, plus je suis étonné que saint Cyrille ait osé maltraiter les hommes les plus respectables que l'univers ait produit. Le zèle de ce pere étoit aussi mal placé que celui des molinistes, qui croyent qu'il est de l'intérêt de la religion de décrier les plus honnêtes gens qu'il y a eu chez les jansénistes & chez les protestans. *Tantum religio potuit suadere malorum!*

Xénophon mourut (1) à Corinthe, dans un âge fort avancé. Il fut aussi bon soldat, que sage philosophe (2) & excellent historien. Il conserva toujours un grand respect pour tout ce qui avoit rapport à la religion. Il imita Socrate son maître (3), & en suivit exactement les préceptes. Il fit plusieurs ouvrages, dont les uns sont parvenus jusqu'à nous, & les autres nous ont été ravis par l'injure des tems : vous pouvez en voir la liste au bas de la page (4). Il auroit pû,

(1) Obiit Corinthi, ut ait Demetrius Magnesius, ad maturam jam provectus senectutem. *Diog. Laert. liv.* 2. *pag.* 111.

(2) Καὶ πρῶτος ὑποσημειωσάμενος τὰ λεγόμενα, εἰς ἀνθρώπους ἤγαγεν, ἀπομνημονεύματα ἐπιγράψας. ἀλλὰ καὶ ἱστορίαν φιλοσόφων πρῶτος ἔγραψε.

Primus omnium quæ dicebantur notis excerpta in publicum edidit, commentaria inscribens, primusque philosophorum scripsit historias. *Id. ibid. pag.* 109.

(3) Vir profectò cùm in ceteris præstans ac bonus, tum equorum, venationisque, ac disciplinæ militaris imprimis studiosus, ut ex libris ejus intelligi potest. Religiosus prætereà & sacrificiis intentus, qui res sacras non mediocriter teneret, & Socratem ad unguem imitatus. *Id. ibid. p.* 111.

(4) Scripsit autem quadraginta libros, aliis aliter eos dividentibus. Ascensum Cyri, cujus per

s'il eût voulu, tranſmettre à la poſtérité les œuvres de Thucydide (1), ſous ſon nom, & ſe les approprier; mais, quoiqu'il en fût le ſeul & unique poſſeſſeur, il les publia, & ne chercha que la gloire de leur véritable auteur.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'un exemple auſſi beau que celui de Xénophon pût faire beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des gens de lettres : on ne verroit pas ſi ſouvent des ouvrages paroître ſous le nom d'une perſonne qui n'y a eu aucune part. Un reſte d'attention m'empêche de nommer un écrivain vivant, qui s'eſt approprié, ſans ſcrupule, un livre dont il n'a jamais fait une ſeule ligne. Il ne tint pas à M. Peliſſon qu'on ne le crût l'auteur de l'*avis aux réfugiés*. Combien de perſonnes ſont dans le cas des deux écrivains que je viens de blâmer !

ſingulos libros, non autem totius operis, proœmium fecit. Cyri inſtitutionem, Græcorum res geſtas, ſympoſiumque, & œconomicum. De re Equeſtri, & de Venatione. Ἱππαρχικὸν præterea, & Socratis apologiam, & de ſeminibus. *Id. ibid.*

(1) Fertur & Thucydidis libros eatenus latentes, cùm ſubducere poſſet, ipſe primus ejus viri gloriam in lucem dediſſe. *Id. ibid.*

C'eſt aſſez parler, monſieur, des qualités perſonnelles de Xénophon : venons aux beautés de ſes ouvrages. Ils ſont écrits d'un ſtile peu élevé ; mais doux, poli, harmonieux. Ciceron en compare la douceur à du miel (1). Dans un autre endroit (2) il dit, qu'il ſemble que les muſes ayent parlé par la bouche de Xénophon. Quintilien place l'éloge (3) de cet auteur parmi ceux des philoſophes : il veut que toute l'étude (4) ne puiſſe parvenir à imiter le ſtile naturel de Xénophon, dont les graces ſemblent avoir dicté les ouvrages. Longin (5) en parle

(1) Xenophontis ſermo, eſt ille quidem melle dulcior, ſed à forenſi ſtrepitu remotiſſimus. *Cic. in orat.*

(2) Xenophontis voce muſas quaſi locutas ferunt. *Id. ibid.*

Librum conſcriptum molli & Xenophonteo genere ſermonis. *Id. in Brut.*

(3) Xenophon non excidit mihi, ſed inter philoſophos reddendus eſt. *Quintil. inſtit. orat. lib.* 10. *cap.* 1. *pag.* 440. *edit. Londini*, 1641.

(4) Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, ſed quam nulla poſſit affectatio conſequi ? ut ipſæ finxiſſe ſermonem gratiæ videantur. *Idem, ibid.*

(5) Il en eſt de même du changement de tems, lorſqu'on parle d'une choſe paſſée, comme ſi elle ſe faiſoit préſentement ; parce qu'alors ce n'eſt

aussi avec éloge. Les anciens appelloient cet historien la *muse Attique* (1); & c'est de l'harmonie & de la douceur de sa diction que nâquit la jalousie qui régna toujours entre lui & Platon.

Je vous ai parlé, monsieur, dans mes lettres sur les philosophes, des ouvrages moraux de Xénophon. Ceux qui nous restent encore de lui, & qui le font placer au nombre des historiens, sont la fin de l'histoire de Thucydide, qu'il a terminée, & à laquelle il a ajouté quelques livres. Il a aussi écrit la fameuse retraite des dix mille Grecs qu'il ramena

plus une narration que vous faites, c'est une action qui se passe à l'heure même : » Un soldat, dit Xé» nophon, étant tombé sous le cheval de Cyrus, » & étant foulé aux pieds de ce cheval, il lui donne » un coup d'épée dans le ventre. Le cheval blessé » se démene & secoue son maître. Cyrus tombe. « Cette figure est fort fréquente dans Thucydide. *Traité du sublime par Longin, traduit par Boileau.*

(1) Ἐκαλεῖτο δὲ καὶ Ἀττικὴ Μοῦσα, γλυκύτητι τῆς ἑρμηνείας· ὅθεν καὶ πρὸς ἀλλήλους ζηλοτύπως εἶχον αὐτός τε καὶ Πλάτων, ὡς ἐν τῷ περὶ Πλάτωνος λέξομεν.

Appellabatur autem *Musa Attica* præ dulcedine eloquentiæ, & incredibili facilitate. Undè illi cum Platone non omninò conveniebat, ut suo loco, cùm ad Platonem venerimus, dicemus. *Diogen. lib.* 2. *pag.* 111.

de la Perſe : cet ouvrage ſuffiroit ſeul pour former un grand capitaine. On y voit tout ce que la prudence, la valeur & l'expérience peuvent faire exécuter à un général.

§. II.

Polybe.

Polybe nâquit à Megalopolis, ville d'Arcadie. Son pere s'appelloit *Licortas* ; il étoit chef de la république des Achéens. Il fut envoyé, par ſes concitoyens, en qualité d'ambaſſadeur, avec ſon pere, auprès du roi Ptolomée. La maniere dont il s'acquitta de ſon miniſtere, obligea le même peuple, qui l'avoit chargé de cette premiere négociation, à le députer au conſul Romain qui avoit porté la guerre dans la Theſſalie. Polybe paſſa enſuite à Rome ; & par ſon génie & ſon application aux ſciences, il gagna l'amitié de Scipion & de Lélius. Ayant formé le deſſein d'écrire l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé de plus conſidérable depuis le commencement de la guerre punique juſqu'à la fin de celle de Macédoine, pour être

être mieux instruit des faits dont il devoit parler, & pour connoître parfaitement la situation des lieux où s'étoient passés les combats, les siéges & les attaques dont il devoit faire mention, il fit plusieurs voyages considérables.

Les historiens de ces derniers tems sont bien éloignés de prendre tant de peine : ils ne se donnent pas même le soin de s'instruire des choses qu'ils semblent être indispensablement obligés de sçavoir. Loin que les auteurs, qui écrivent les guerres arrivées depuis deux ou trois siécles, aillent reconnoître les endroits qui leur ont servi de théâtre, à peine connoissent-ils comment est fait un bastion, & il en est plusieurs qui ne le distingueroient point d'une demi-lune. Ils font la description d'une bataille, & n'ont peut-être jamais vû marcher un seul bataillon. Un révérend pere jésuite, enfermé dans sa chambre, lequel du collége est entré au noviciat, du noviciat à la maison professe, se met dans la cervelle de devenir un second Tite-Live : il prend la plume, ramasse tout ce qu'ont dit quelques historiens

auſſi peu inſtruits que lui, & donne, à la poſtérité, une hiſtoire auſſi bonne que le ſeroit une harangue académique compoſée par un capitaine de grenadiers.

Les talens pour bien écrire l'hiſtoire ſont en grand nombre, & ſe trouvent dans bien peu de gens. Il faut une parfaite connoiſſance de l'art militaire, une politique fine, un jugement délicat, une impartialité à l'épreuve de toutes les attaques, une grande connoiſſance du ſujet qu'on traite : ajoutez à cela un ſtile ſimple ; mais mâle, noble & concis. Jugez, monſieur, ſi l'on peut ſe flatter de voir ſouvent de bons hiſtoriens ; & ſi c'eſt dans des couvens de religieux qu'on doit les chercher. Lorſque je ſerai parvenu aux hiſtoriens modernes, nous examinerons, ſans paſſion, ceux qui paſſent pour les plus correćts & les plus fidéles. J'eſpere que vous reviendrez alors de la prévention que je vous ai connue pour quelques écrivains, dont les ouvrages ſont plutôt des romans que des hiſtoires.

Retournons préſentement à Polybe.

Il paroît, par bien des endroits de son histoire, qu'il avoit en horreur tout ce qui peut altérer la vérité de l'histoire. Il croyoit, avec raison, que quelque criminel qu'eût été un homme dont on parloit, la haine qu'inspiroient ses crimes ne devoit point engager un auteur à taire les vertus dont il pouvoit avoir été doué. Il reprend avec beaucoup d'aigreur, à ce sujet, l'historien Timée, qui, en parlant d'Agathocles, après en avoir dit tout le mal possible (1), ne faisoit aucune mention de ses bonnes qualités, quoiqu'il en eût plusieurs. Polybe convient qu'Agathocles étoit un des hommes les plus vicieux de l'univers; mais il ajoute, avec raison, qu'il falloit qu'il eût des talens estimables, puisque, né dans un rang vil, il s'éleva jusqu'à

(1) Ὁ δὲ παρεσκοτισμένος ὑπὸ τῆς ἰδίας πικρίας, τὰ μὲν ἐλαττώματα δυσμενικῶς καὶ μετ' αὐξήσεως ἡμῖν ἐξήγγελκε, τὰ δὲ κατορθώματα συλλήβδην παραλέλοιπε.

Egregius hic scriptor maledicendi studio occæcatus, minùs rectè facta cum quadam animi malignitate solitus narrare, & simul omnia in majus extollere, præclara facinora simul cuncta prætermisit. *Polyb. lib. 12. p. 660. edit. 1609. in-folio.*

la ſuprême puiſſance, ſubjugua la Sicile, mit Carthage en péril, & mourut ſur le trône dans une vieilleſſe fort avancée.

Il eſt bien rare de voir aujourd'hui des hiſtoriens qui profitent de l'avis & du ſage précepte de Polybe. On auroit raiſon de dire qu'on écrit actuellement des déclamations plutôt que des hiſtoires. Si c'eſt un auteur proteſtant, il employe toute ſon adreſſe à diminuer les défauts de ceux de ſa communion, & à groſſir les vices des perſonnes qui lui ſont oppoſées. Les écrivains catholiques ne le cédent pas, ſur ce point, aux proteſtans; & leurs ouvrages ſont des ſatires diffamantes, plutôt que des recueils fidéles des actions qui ſe ſont paſſées. La poſtérité verra, avec étonnement, la diverſité des ſentimens qui regne entre les auteurs qui ont écrit depuis François I. juſqu'à aujourd'hui. Il y a apparence que la fureur des ſectes ne ſera pas moindre à l'avenir. Les janſéniſtes & les moliniſtes travaillent à augmenter l'obſcurité de l'hiſtoire. Tous les honnêtes gens doivent ſouhaiter ar-

demment qu'il paroiſſe, dans ce tems pernicieux à la république des lettres, quelque ſage hiſtorien, tel que le grand de Thou, qui réuniſſe en lui tous les ſuffrages, & qui ſupplée au manque de talens des autres auteurs. Sans cet illuſtre écrivain, où en ſerions-nous pour démêler la vérité, dans l'immenſe amas de menſonges & de rapſodies des hiſtoriens ſes contemporains?

Il eſt bien fâcheux pour tous ceux qui aiment les lettres, & qui ſe plaiſent dans la connoiſſance de l'antiquité, qu'on ait perdu, par l'injure des tems, la plus grande partie des ouvrages de Polybe. De quarante livres que contenoit ſon hiſtoire, il ne nous reſte aujourd'hui que les cinq premiers qui ſoient entiers, & quelques lambeaux des autres. On prétend (1) que Brutus

(1) Nous reconnoîtrions bien mieux ce que je dis de Polybe, ſi tout le corps de ſon ouvrage nous étoit demeuré, dont il ne nous reſte que la moindre partie, puiſque, de quarante livres dont il étoit compoſé, nous n'en avons plus d'entiers que les cinq premiers, avec l'épitome des douze ſuivans, qui va juſques au commencement du dix-huitiéme. Pluſieurs perſonnes croyent que cet épitome eſt de la façon du grand ami de la liberté,

estimoit si fort l'histoire de Polybe, que les occupations qu'il avoit pendant la guerre qu'il fit contre Auguste & Antoine, ne l'empêcherent pas de la réduire en abrégé pour son usage.

Les ouvrages de Polybe sont écrits d'une maniere à former des généraux, & il en est peu dont la lecture convienne mieux à des militaires : ils sont aussi très-utiles pour l'instruction des ministres & des gens chargés des affaires. Les sçavans y trouvent encore, outre la narration des faits, plusieurs préceptes & beaucoup de réflexions qui sont dignes des plus grands philosophes ; car Polybe n'excelloit pas moins dans la philosophie que dans l'histoire. La Mothe-le-Vayer l'a défendu contre ceux qui lui reprochoient d'avoir paru trop philosophe dans ses ouvrages histo-

romaine, Marcus Brutus ; parce qu'on sçait que, n'ayant point de lecture si agréable que celle de Polybe, lui qui étoit si difficile jusques à ce point, que celle de Ciceron ne le satisfaisoit pas, il prit plaisir à réduire en abrégé l'histoire du premier, y trouvant, outre l'instruction qu'il y cherchoit, la consolation dont il avoit besoin dans les derniers tems de sa vie, qui furent si calamiteux. *Œuvres de la Mothe-le-Vayer, tom. 1. p. 307.*

riques ; & il dit, avec raison à ce sujet, qu'on a nommé l'histoire *une philosophie remplie d'exemples.*

Le stile de Polybe est dur plutôt qu'éloquent. Denis d'Halicarnasse l'accuse d'ignorer le choix des termes, & lui reproche d'avoir une diction très-vicieuse, & une façon de s'exprimer obscure & confuse. La Mothe-le-Vayer, grand partisan de Polybe, convient de la vérité de cette accusation ; mais il dit (1) que cet auteur *est si excellent dans tout le reste, qu'on doit penser qu'il a négligé les paroles, comme de peu d'importance, pour s'attacher entierement aux choses sérieuses.*

Il me paroît que le même la Mothe-le-Vayer (2) a tort de se récrier sur ce que Tite-Live s'étoit contenté, en parlant de Polybe, de *lui donner, pour tout éloge, la qualité d'écrivain qui n'est pas à mépriser.* Le jugement de Tite-Live est convenable au mérite de Polybe ; & dire qu'*un auteur n'est pas à mépriser*, c'est dire qu'il est estimable. Il n'eût pas

(1) Idem, ibid. pag. 309.
(2) Idem, ibid. pag. 308.

convenu que Tite-Live eût fait une digression inutile, pour faire un éloge pompeux de Polybe : c'étoit assez qu'il fît connoître qu'il l'estimoit.

La Mothe-le-Vayer eût bien mieux fait de se récrier contre la maniere dont Denis d'Halicarnasse parle de Polybe, qu'il met au rang des historiens qui *n'ont eu aucune exactitude, & qui ont ajouté foi aveuglément aux bruits populaires.* Cependant il ne dit pas un mot de cette accusation, & la passe sous silence. Je ne ferai pas de même, monsieur ; & je défendrai la mémoire de Polybe. Voyons d'abord le passage de Denis d'Halicarnasse. (1). » Jerôme de Cardie, dit-il, » est le premier que je sçache qui ait » écrit quelque chose de l'histoire Ro-
» maine,

(1) Πρῶτον μὲν ὅσα κἀμὲ εἰδέναι, τὴν Ῥωμαϊκὴν ἀρχαιολογίαν ἐπιδραμόντος Ἱερωνύμου τοῦ Καρδιανοῦ συγγραφέως, ἐν τῇ περὶ τῶν ἐπιγόνων πραγματείᾳ. ἔπειτα Τεμαίου τοῦ Σικελιώτου, τὰ μὲν ἀρχαῖα τῶν ἱστοριῶν, ἐν ταῖς κοιναῖς ἱστορίαις ἀφηγησαμένου, τοὺς δὲ πρὸς Πύρρον τὸν Ἠπειρώτην πολέμους, εἰς ἰδίαν καταχωρίσαντος πραγματείαν. ἅμα δὲ τούτοις Ἀντιγόνου τε, καὶ Πολυβίου, καὶ Σιληνοῦ, καὶ μυρίων ἄλλων, τοῖς αὐτοῖς πραγ-

» maine, dans ſon livre des ſucceſſeurs » d'Alexandre. Timée en a fait auſſi » mention dans ſon hiſtoire univerſelle, » & dans celle qu'il a écrite ſur les guer- » res que fit Pyrrhus. Ajoutez, à ces » deux premiers auteurs, Antigone, » Polybe, Silene & pluſieurs autres, » qui ont traité diverſement les mêmes » ſujets. *Or chacun de ces hiſtoriens n'a » dit que fort peu de choſe des Romains ; » encore ce peu eſt-il ſans exactitude, & » n'eſt fondé que ſur des bruits populaires. » Les hiſtoires que les Romains ont écrit » grec, ſur les premiers tems de Rome,*

μασιν οὐχ ὁμοίως ἐπιβαλόντων ὧν ἕκαστος ὀλίγα, καὶ οὐδὲ αὐτὰ διεσπουδασμένως οὐδὲ ἀκριβῶς, ἀλλ' ἐκ τῶν ἐπιτυχόντων ἀκουσμάτων συνθεὶς ἀνέγραψεν. ὁμοίας δὲ τούτοις καὶ οὐδὲν διαφόρους ἐξέδωκαν ἱστορίας, καὶ Ῥωμαίων ὅσοι τὰ παλαιὰ ἔργα τῆς πόλεως Ελληνικῇ διαλέκτῳ συνέγραψαν. ὧν εἰσι πρεσβύτατοι Κοΐντος Φάβιος, Λεύκιος Κίνκιος, ἀμφότεροι κατὰ τοὺς Φοινικικοὺς ἀκμάσαντες πολέμους. τούτων δὲ τῶν ἀνδρῶν ἑκάτερος, οἷς μὲν αὐτὸς ἔργοις παρεγένετο, διὰ τὴν ἐμπειρίαν ἀκριβῶς ἀνέγραψε. τὰ δὲ ἀρχαῖα τὰ μετὰ τὴν κτίσιν τῆς πόλεως γενόμενα κεφαλαιωδῶς ἐπέδραμε. Dionyſ. Halicarn. antiq. Roman. lib. 1. pag. 5.

» *ne sont pas plus correctes que celles*
» *de ces auteurs.* Quintus Fabius, &
» Lucius Cincius, qui ont vécu du
» tems des guerres puniques, ont par-
» lé assez exactement de ce dont ils
» avoient été les témoins, & dont ils
» avoient pû être instruits par eux-
» mêmes; mais ils ont passé très-lége-
» rement sur ce qui étoit arrivé depuis
» la fondation de Rome jusqu'à leur
» tems. «

Voilà Polybe mis au nombre de plusieurs historiens très-peu estimables. Je le répete encore; la maniere dont parle de lui Denis d'Halicarnasse eût bien mieux mérité la critique de la Mothe-le-Vayer, que l'éloge modeste & raisonnable de Tite-Live : cependant cet ingénieux moderne n'a pas dit un seul mot au sujet d'une censure aussi fausse & aussi injurieuse. Je ferai ce qu'il eût dû faire.

Denis d'Halicarnasse place Polybe parmi les auteurs qui *n'ont dit que fort peu de chose des Romains, & qui en ont parlé sans exactitude.* Pour détruire entierement cette fausse imputation, il ne

faut que jetter les yeux sur les décades de Tite-Live, où l'on trouve des morceaux, & presque des livres entiers de Polybe, que cet historien s'est appropriés, & dont il a fait un grand usage. Il ne s'en fût pas servi, s'il eût pensé que Polybe *n'avoit aucune exactitude dans ce qui regardoit les Romains*. Quant au reproche de *n'avoir dit que fort peu de chose des Romains*; les ouvrages de Polybe suffisent pour en montrer le peu de fondement. D'ailleurs, quoique Polybe ait eu le dessein de parler amplement de ce qui regardoit la république, il n'a pas prétendu se borner à ce point seul: il a voulu écrire un ouvrage qui intéressât toutes les monarchies de l'Europe & de l'Asie. Les affaires de la Syrie, de l'Egypte, de la Macédoine, du Pont, de la Cappadoce & de la Perse sont du ressort de son histoire, ainsi que celles des Romains: aussi bien lui a-t-il *donné*, pour me servir des termes de la Mothe-le-Vayer (1), *le nom de catholique ou d'universelle, comme à celle qui nous apprenoit les destinées de tous les*

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 309.

peuples de la terre ; n'y en ayant presque point, dans ce tems-là, qui n'eussent quelque chose à démêler avec les Romains.

Je viens maintenant, monsieur, au second reproche de Denis d'Halicarnasse. Il est aisé de s'appercevoir qu'il est peu d'auteurs qui paroissent avoir moins été portés que Polybe à adopter *ce qui n'étoit fondé que sur des bruits publics*. Loin d'avoir été crédule ou superstitieux, peut-être a-t-il poussé un peu trop loin le pyrrhonisme. Il déclare nettement, à la fin de son sixiéme livre, » que les Romains étoient les seuls » peuples chez qui la superstition fût » une vertu. S'il étoit possible, dit-il, » qu'une république ne fût composée » que de citoyens qui aimassent la ver- » tu & en suivissent les regles, tous les » contes que l'on débite sur les dieux, » sur les enfers, seroient inutiles : mais » la malice des hommes oblige les gens » sages & les politiques à se servir ha- » bilement des craintes imaginaires » qu'inspire la religion ; ainsi l'on ne » sçauroit assez louer les anciens d'a- » voir inventé des fables utiles à la

» société. Il n'y a que des personnes » qui cherchent à la troubler, qui veuil- » lent aujourd'hui tenter de les détruire » & d'en montrer le ridicule. «

Je vous demande, monsieur, si c'est là le ton dont parle un homme qui ajoute une aveugle croyance aux bruits populaires ? En vérité, s'il falloit opter entre la crédulité de Polybe & celle de Denis d'Halicarnasse, je ne balancerois pas un instant à recevoir les opinions du premier. Le second nous régale de tems en tems, dans son histoire, du récit de quelque prodige ; & les légendes des saints ne renferment point d'événemens aussi surprenans que plusieurs de ceux que rapporte Denis d'Halicarnasse. Je parlerai amplement de ces fables monstrueuses, lorsque je serai parvenu à cet historien : quant à présent, je me contenterai d'en placer ici une seule, pour que vous puissiez en faire un parallele avec le passage que je viens de rapporter de Polybe, & juger ensuite de la crédulité de ces deux historiens pour les bruits populaires.

Denis d'Halicarnasse dit, avec un

grand air de confiance (1), que Tarquin, voulant montrer aux Romains la vanité & la fausseté de la science des augures, envoya chercher Nevius, & lui ordon-

(1) Ταῦτα διανοηθεὶς, ἐκάλει τὸν Νέβιον ἐπὶ τὸ βῆμα, πολλοῦ παρόντος ὄχλου κατὰ τὴν ἀγοράν. προδιαλεχθεὶς δὲ τοῖς περὶ αὐτὸν δι' οὗ τρόπου ψευδόμαντιν ἀποδείξειν τὸν οἰωνοσκόπον ὑπελάμβανεν, ἐπεὶ δὲ παρεγένετο, φιλανθρώποις αὐτὸν ἀσπασμοῖς ἀνελαβὼν, Νῦν, ἔφη, καιρὸς ἐπιδείξασθαί σε τὴν ἀκρίβειαν τῆς μαντικῆς ἐπιστήμης, ὦ Νέβιε. πρᾶξιν γὰρ ἐπιχειρεῖν μεγάλην διανοούμενος, εἰ τὸ δυνατὸν αὐτῇ πρόσεστι μαθεῖν βούλομαι. ἀλλ' ἄπιθι καὶ διαμαντευσάμενος ἧκε ταχέως. ἐγὼ δ' ἐνθάδε καθήμενος ἀναμενῶ. ἐποίει τὰ κελευόμενα ὁ μάντις, καὶ μετ' οὐ πολὺ παρῆν αἰσίους εἰληφέναι λέγων οἰωνοὺς, καὶ δυνατὸν εἶναι τὴν πρᾶξιν ἀποφαίνων. γελάσας δ' ὁ Ταρκύνιος ἐπὶ τῷ λόγῳ, καὶ προενέγκας ἐκ τοῦ κόλπου ξυρὸν καὶ ἀκόνην, λέγει πρὸς αὐτὸν, Ἑάλωκας, ὦ Νέβιε, φενακίζων ἡμᾶς, καὶ κατὰ ψευδόμενος τοῦ δαιμονίου καταφανῶς, ὁπότε καὶ τὰς ἀδυνάτους πράξεις τετόλμηκας λέγειν δυνατάς. ἐγὼ γ' οὖν διεμαντευόμην εἰ τῷ ξυρῷ τῷδε τὴν ἀκόνην πλήξας, μέσην δυνήσομαι διελεῖν. γέλωτος δ' ἐξ ἁπάντων γενομένου περὶ τὸ βῆμα, οὐδὲν ἐπιταραχθεὶς ὁ Νέβιος ὑπὸ τοῦ τωθασμοῦ τε καὶ θορύβου, Παῖε θαρρῶν, ἔφη, Ταρκύνιε, τὴν ἀκόνην ὡς προαι-

na, en présence des principaux, de donner une preuve convaincante de la

ῥῆ. διαιρεθήσεται γὰρ, ἢ πάσχειν ὁτιοῦν ἕτοιμος ἐγώ. θαυμάσας δὲ ὁ βασιλεὺς τὸ θράσος τοῦ μάντεως, φέρει τὸ ξυρὸν κατὰ τῆς ἀκόνης. ἡ δὲ ἀκμὴ τοῦ σιδήρου δι' ὅλου κατελθοῦσα τοῦ λίθου, τήν τε ἀκόνην διαιρεῖ, καὶ τῆς κατεχούσης αὐτὴν χειρὸς ἐπιτέμνει τὸ μέρος. οἱ μὲν οὖν ἄλλοι πάντες ὡς τὸ θαυμαστὸν τοῦτο καὶ ἄπιστον ἔργον ἐθεάσαντο, καταπλαγέντες διεβόησαν. ὁ δὲ Ταρκύνιος, αἰδεσθεὶς ἐπὶ τῇ διαπείρᾳ τῆς τέχνης, καὶ τὸ ἀπρεπὲς τῶν ὀνειδισμῶν ἐπανορθώσασθαι βουλόμενος, πρῶτον μὲν τῶν περὶ τὰς φυλὰς ἐγχειρημάτων ἀπέστη, ἔπειτα δ' αὐτὸν τὸν Νέβιον ἀποθεραπεῦσαι διαγνοὺς, ὡς ἁπάντων ἀνθρώπων θεοφιλέστατον, ἄλλαις τε φιλανθρωπίαις ὑπηγάγετο, καὶ ἵνα μνήμης αἰωνίου τυγχάνοι παρὰ τῶν ἐπιγινομένων, εἰκόνα κατασκευάσας αὐτοῦ χαλκῆν, διέστησεν ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς. ἣ καὶ εἰς ἐμὲ ἦν ἔτι πρὸ τοῦ βουλευτηρίου κειμένη, πλησίον τῆς ἱερᾶς συκῆς, ἐλάττων ἀνδρὸς μετρίου, τὴν περιβολὴν ἔχουσα κατὰ τῆς κεφαλῆς. ὀλίγον δὲ ἄποθεν αὐτῆς ἥτε ἀκόνη γεγράφθαι, λέγεται καὶ ὁ ξυρὸς κατὰ γῆς ὑπὸ βωμῷ τινι. καλεῖται δὲ Φρέαρ ὁ τόπος ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων. καὶ τὰ μὲν περὶ τοῦ μάντεως τούτου μνημονευόμενα ταῦτά ἐστι.

His animo agitatis, frequenti foro Nevium ad tribunal accersit. Ibi præmonitis circumstantibus quâ ratione augurem vanitatis convincere cogitaret, postquàm is advenit, comiter hominem

connoissance qu'il avoit des choses cachées. J'ai dessein, lui dit-il, d'entre-

salutans, nunc, inquit, tempus est, Nevi, quàm artis tuæ peritus sis ostendere. Concepi mente negotium arduum; id fierine possit, scire cupio. I, consultisque *avibus* responsum refer celeriter: ego in hac sede præstolabor *interim*. Fecit vates quod jussus erat, ac mox reversus, ait faustum sibi oblatum auspicium esse, remque fieri posse. Risit ad hæc Tarquinius; simulque promens è sinu cotem & novaculam, deprehensus es, inquit, Nevi, falsissimo prætextu numinis nobis imponere, quandò polliceri audes impossibilia. Ego certè rescire ex augurio volui, possemne hanc cotem inflictâ novaculâ mediam discindere. Tum risu exorto circumstantium, Nevius, nil turbatus ludibrio & strepitu, exclamat: confidenter cotem feri, Tarquini, ut animum induxisti: dividetur enim, aut ego quidvis pati paratus sum. Miratus rex vatis confidentiam, novaculam in cotem adigit; ferrique acies cotem totam pervadens dividit, & tenentis eam manus partem incidit. Ibi ceteri omnes, ut admirandum istum & incredibilem eventum conspexerunt, miraculo attoniti exclamârunt: at rex artis experimento confusus, & indecoram opprobrationem corrigere volens, primùm ab augendis tribubus abstitit: deindè ut Nevio debitum honorem referret, velut diis præ cunctis mortalibus carissimo, tum aliis cum humanitatis officiis demulsit, tum æreâ statuâ hominem dignatus est, quæ memoriam ejus sempiternam prorogaret ad posteros; eaque in foro à rege posita, usque ad mea tempora etiamnum ante curiam propè sacram ficum spectatur, mediocris staturæ viro minor, & veste amictum caput habens. Cotem quoque ac novaculam non longè ab ista statua sub ara qua-

prendre une affaire difficile : je voudrois sçavoir si j'en viendrai heureusement à bout. Nevius, ayant consulté les augures, déclara que le dessein que méditoit Tarquin pouvoit être exécuté. Le Prince rit de la réponse du devin, & lui dit : je pensois si, avec un rasoir, je pourrois couper cette pierre à aiguiser. Juge par-là, Nevius, de l'étendue de tes connoissances & de la sûreté de tes prédictions. Ceux qui se trouvoient à cette conversation, & qui avoient été prévenus, par Tarquin, de la demande qu'il devoit faire, se moquerent beaucoup du devin : mais Nevius, sans s'étonner des ris & des plaisanteries, assura hardiment que ce qu'il avoit prédit arriveroit ; & ayant dit au roi, qu'il étoit prêt à se soumettre à toutes les peines qu'on voudroit lui faire souffrir, s'il ne disoit pas la vérité, Tarquin prit

dam in terram defossa fuisse perhibent : qui locus Romanis *Puteal* dicitur. Atque hæc sunt quæ de augure isto memorantur. *Dionysii Halicarnassei Scripta quæ extant omnia, & historica & rethorica, &c. Antiquit. Roman. lib.* 3. *pag.* 202. *Francofurdi, apud hæredes Andreæ Wecheli*, 1586. *cum S. Cæs. Maj. privilegio ad sexennium, in folio.*

le couteau & coupa la pierre très-aisément (1), dont une partie resta dans sa main, & l'autre tomba à terre. Tous les assistans crierent au miracle, & furent très-confus de leur incrédulité. Le roi ayant éprouvé si visiblement la sû-

(1) Tite-Live raconte différemment cette histoire. Il dit que ce fut Nevius qui coupa la pierre que Denis d'Halicarnasse fait couper à Tarquin. C'est ainsi que les fables sont toujours rapportées avec des circonstances directement opposées : *il n'appartient qu'à la vérité de réunir toutes les opinions.* Voici comment Tite Live rapporte ce conte ridicule.

Id quia inaugurato Romulus fecerat, negare Accius Nævius, inclytus eâ tempestate augur, neque mutari, neque novum constitui, nisi aves addixissent, posse : ex eo ira regi mota, eludensque artem (ut ferunt) agedum, inquit, divine, tu, inaugura, fierine possit quod nunc ego mente concipio. Cùm ille in augurio rem expertus, profectò futuram dixisset : atqui hoc animo agitavi, inquit, te novaculâ cotem discissurum ; cape hæc, & perage quod aves tuæ fieri posse portendunt. Tum illum haud cunctanter discidisse cotem ferunt. Statua Accii posita, capite velato, quo in loco res acta est, in comitio, in gradibus ipsis ad lævam curiæ fuit, cotem quoque eodem loco sitam fuisse memorant, ut esset ad posteros miraculi ejus monumentum. Auguriis certè, sacerdotioque augurum tantus honos accessit, ut nihil belli, domique posteà, nisi auspicato gereretur : concilia populi, exercitus vocati, summa rerum, ubi aves non admisissent, dirimerentur. *Tit. Liv. Rom. hist. decad.* 1. *p.* 36. *edit. Francofurt.* 1588.

reté de la ſcience des augures, voulut d'abord commencer à réparer ſa faute en augmentant leur nombre : enſuite, pour honorer un homme auſſi cher aux dieux que l'étoit Nevius, il lui fit élever une ſtatue dans la place publique.

On croiroit peut-être, monſieur, qu'après avoir rapporté un conte auſſi abſurde, Denis d'Halicarnaſſe dit au moins quelque choſe pour montrer qu'il en regarde la vérité comme douteuſe : point du tout ; il nous apprend, au contraire, que de ſon tems on voyoit encore la ſtatue de Nevius, & il nous trace le portrait de ce faiſeur de miracles. Qu'auroit pu dire & faire de plus un bon capucin, voulant conſtater l'authenticité des prodiges opérés par quelque image de ſon ſéraphique pere ſaint François ? En vérité, je le répete encore, il convient bien peu à Denis d'Halicarnaſſe d'accuſer Polybe d'adopter aveuglement *tous les bruits populaires*.

La Mothe-le-Vayer a pris vivement la défenſe de Polybe contre un mauvais auteur, qui en avoit parlé avec bien

plus de mépris encore que Denis d'Halicarnasse. » Un écrivain moderne, dit-» il (1), qui a l'effronterie de dire mille » injures à Polybe. C'est un certain Sé-» bastien Maccius, lequel, dans une » déclamation qu'il fait, en traitant de » l'histoire, contre les digressions, » prend sujet de condamner celles de » Saluste & de Polybe, n'ayant point » de honte de nommer l'un & l'autre » des faquins, & des gens venus de la » lie du peuple. Il ajoute, pour diffa-» mer particuliérement le dernier, que » c'étoit un franc pedant, qui avoit été » donné à Scipion pour le servir en » qualité de pédagogue. Certes, il y » a trop d'impudence en tout cela, » jointe à une très-profonde ignoran-» ce, pour demeurer ici sans repartie » à l'égard de Polybe, nous réservant » à parler tantôt de Saluste, quand » nous traiterons des historiens Latins. » Tout le monde sçait que Polybe étoit » de Mégalopolis, ville d'Arcadie, & » qu'il eut pour pere ce Lycortas qui » fut chef des Achaïens, c'est-à-dire

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 310.

» de la plus puissante république qui
» fût pour lors dans toute la Grece.
» Ce grand état les envoya tous deux,
» avec la qualité d'ambassadeurs, vers
» le roi Ptolomée, surnommé Epipha-
» ne; & le fils reçut encore depuis le
» même honneur, quand il fut député
» pour aller trouver le consul Romain
» qui faisoit la guerre au roi Persée
» dans la Thessalie. Sa naissance étoit
» donc très-illustre, contre ce qu'a dit
» Maccius; & il n'y a gueres d'appa-
» rence qu'un homme exercé dans les
» affaires d'état, & accoûtumé, com-
» me Polybe, aux grands emplois, ne
» se fût approché de Scipion que pour
» lui faire répeter quelques leçons de
» grammaire. Aussi n'y a-t-il eu que ce
» calomniateur qui se soit imaginé de
» la sorte. Tous les anciens qui ont
» parlé de Polybe, l'ont toujours fait
» avec de grands éloges; & presque
» tous n'estiment de rien tant Scipion,
» que d'avoir sçu faire élection d'un
» fidéle conseiller, & de l'avoir mené
» avec soi dans toutes ses expéditions
» militaires; si est-ce que Caton repro-

» cha autrefois à un consul Romain
» d'avoir eu un poete parmi ceux de
» sa suite, lorsqu'il alloit visiter une
» province hors d'Italie. Je ne veux
» pas dire qu'il n'y eût, en cela, un
» peu trop de la sévérité philosophique
» dont le vieil Caton faisoit profession,
» encore qu'on ait dit, de lui, qu'il s'en
» relâchoit assez souvent dans les passe-
» tems de la bonne chere; mais tant y
» a qu'on ne trouva jamais à redire au
» choix que fit Scipion, de Polybe,
» pour l'accompagner; parce qu'il ne
» fut aussi jamais considéré, ni comme
» poëte, ni comme simple grammai-
» rien. Le même fragment, que nous
» avons cité dans la section précéden-
» te, est fort exprès pour nous assurer
» de ce que nous maintenons. Ensuite
» des termes dont Polybe se servit, à
» dessein de contenter Scipion, il lui
» ajouta, que son frere Fabius ni lui
» n'auroient jamais faute de précep-
» teurs en ce qui regardoit les belles-
» lettres, & ce qu'on nommoit propre-
» ment discipline, vû le grand nombre
» d'hommes sçavans qui venoient tous

» les jours dans Rome de toutes les » parties de la Grece ; mais qu'il s'osoit » promettre que personne n'égaleroit » ni son zèle ni son industrie à lui don- » ner les sentimens dignes de sa naiss- » sance, & de ce qu'on attendoit d'un » successeur des Scipions & des Emi- » liens. Depuis cette conférence, dit » le même texte, Polybe demeura » presque toujours inséparablement at- » taché aux côtés de Scipion, qui lui » communiquoit les plus importantes » affaires, & se prévaloit de ses con- » seils dans toutes les occurrences des » grands emplois qu'il avoit. Cepen- » dant il se trouve des personnes assez » insolentes pour traiter cet illustre » historien en homme de néant, lui » qui fut honoré d'inscriptions & de » statues par ceux de son pays, com- » me on peut voir dans Pausanias, pour » reconnoître, avec ces bienfaits, l'es- » time qu'ils faisoient de son rare mé- » rite. «

C'est au pape Nicolas V. (1) qu'on est

(1) Primos quinque libros annis abhinc circiter CLX. Niculaus Perrottus, Saxoferratensis, postq à

redevable de la premiere édition des œuvres de Polybe, qu'on a augmentées dans les dernieres éditions. La meilleure que nous ayons est celle qu'a donnée Isaac Casaubon. Dans la préface, il maltraite beaucoup Nicolas Perrot (1), qui traduisit les cinq premiers livres de Polybe, en latin, par les ordres du pape Nicolas. Il n'hésite pas à

archiepiscopus Sipuntinus, jussu Nicolai quinti, pontificis litterarum amantissimi, latinos fecit. *Casaub. præf. in Polybium, commentario præmissa.*

(1) Quod si par fides responderet inter excellentissimos interpretes, poterat sine dubio Perrottus recenseri. Est operæ pretium scire, quo favore hominum fuerit ipsius versio excepta, eo, quo edita est, sæculo. Paulus Jovius, in ejus elogio, postquàm dixisset, translatum ab illo Polybium, hæc verba subjicit. Non defuêre tamen ex æmulis, qui ejus auctoris traductionem antiquissimam fuisse, furtoque surreptam existimârint; quòd Thucydidem, Diodorum, Plutarchum, & Appium clarissimo ingeniorum certamine conversos, unus Polybius egregiâ fide latinus, æquabiliter & prædulci Romani sermonis puritate prorsùs antecedat. Vides adeò consentiens fuisse omnium de præstantia hujus versionis judicium, ut etiàm Perrotti æmuli atque inimici fidem illius & elegantiam admirarentur: ratio autem est, quia nemo illis temporibus italorum erat; qui ampliùs græcè sciret, quàm hic interpres; pauci qui tantùm quantùm ille. Nos verò è contrario affirmamus, Perrottum à fidelis interpretis laude tantùm abesse, quantùm

dire

dire que ce traducteur ne mérite point les louanges qu'on lui a données, & que l'éloge que Paul Jove en a fait, ne doit être imputé qu'à l'ignorance d'un siécle où il n'y avoit personne qui sçût mieux le grec que Perrot, & où peu de gens le sçavoient aussi-bien que lui.

Le même Casaubon regarde les ouvrages de Polybe comme un de ces livres d'histoire qui peuvent perfectionner toutes les qualités d'un prince. S'il veut sçavoir (1) comment les sociétés se maintiennent, comment elles se détruisent, par quels moyens les petits états

qui longissimè. Quod enim hodiè plurimis usuvenire videmus, ut postquàm primis græcæ linguæ præceptis fuerunt imbuti, & communissima quæque vocabula græca incipiunt intelligere, perfectam ejus linguæ videantur esse adepti cognitionem, qui reverà vix in cortice adhuc assistunt; planè videtur etiam Perrotto accidisse. *Id. ibid.*

(1) Vult scire causas aliquis, quæ homines in commune consulere compellant, aut rursus, quæ contractas societates distrahant, quibus institutis parva respublica fieri magna queat? quibus moribus, quâ peste imperia labefactentur, decrescant, intereant? Historia est quæ melius ista, quàm usus, aut ullus philosophus, demonstret. Vult scire, quomodò cum regibus sit agendum, quomodò cum civibus, cum exteris, cum subditis? quâ arte populorum motus aut præcaveri, aut sedari queant?

deviennent puiſſans, par quels malheurs les grands empires ſont détruits ; l'hiſtoire le lui apprendra beaucoup mieux qu'un grand philoſophe. S'il veut ſçavoir comment il doit ſe comporter avec ſes ſujets, avec les étrangers ; s'il veut connoître l'art de calmer les ſéditions & les émeutes du peuple ; l'hiſtoire lui donnera un grand nombre d'utiles le-

Hiſtoria eſt, quæ ſexcentis hæc doceat exemplis. Vult ſcire quanto judicio bella ſint ſuſcipienda, quo pacto gerenda, quomodò finienda, quæ ſint in eo jura ſervanda ? Hiſtoria eſt, quam tutò licet conſulat. Vult ſcire quâ ratione rectè legationem poterit obire, in colloquium cum hoſte impunè deſcendere, fœderum & pacis negotium ſine fraude ſua tractare ? Hiſtoria eſt, quæ omnes ritus, omnia conventionum ſolemnia, omnes paciſcentium callidas & veteratorias artes non ſinit ignorari. Vult ſcire quæ hanc aut illam rempublicam fata maneant ? Hiſtoria eſt, quæ ad divinationem exercendam, & quidem innocentiſſimam, arte inſtruit non vanâ. Vult ſcire, qua ratione oppugnatio urbis alicujus ſit tentanda, quâ item defenſio ſit inſtituenda : quâ formâ aciei, qua genere pugnæ, terrâne an mari, pedes an eques, planis & apertis, an editis & ſalebroſis locis meliùs hoſtem poſſit aggredi ? Hiſtoria eſt, quam nocturnâ manu, verſare diurnâ debet : neque enim exempli documentum deerit, quod imitetur. *Ad Henricum IV, Franciæ & Navarræ regem chriſtianiſſimum, Iſaaci Caſauboni epiſtola, præfixa commentariis in Polybium editis anno 1609.*

çons. S'il veut être instruit des occasions où il doit faire la guerre, de celles où il doit faire la paix, l'histoire est encore un excellent conseiller : elle lui enseignera enfin tout ce qui forme les grands princes & les sages politiques.

Polybe mourut âgé de quatre-vingt-deux ans. Il fut honoré, estimé pendant tout le tems de sa vie, & deux mille ans n'ont point diminué sa gloire. Il a reçu plusieurs marques d'honneur pendant sa vie ; il a été loué par tous les gens d'esprit ; & sa mort n'a point diminué la considération qu'on eût pour lui dès sa plus tendre jeunesse. Plutarque nous apprend, dans le récit de la mort de Philopemen, un fait qui montre les distinctions que lui accordoient ses concitoyens. Je finirai cette lettre par ce passage de Plutarque (1). » Après qu'on » eut brûlé le corps de Philopémen, » qu'on eut ramassé ses cendres, & » qu'on les eut mises dans une urne, » on se mit en marche pour les porter

(1) Plutarque, vies des grands hommes, dans la vie de Philopémen. *Je me sers de la traduction de M. Dacier.*

» à Mégalopolis. Cette marche ne se » fit point turbulemment, ni pêle-mêle ; » mais avec une belle ordonnance, & » en mêlant à ce convoi funèbre une » sorte de pompe triomphale. On » voyoit d'abord les gens de pied, la » tête ceinte de couronnes, & tous » fondant en larmes. Après cette in- » fanterie suivoient les ennemis char- » gés de chaînes. Le fils du général, le » jeune Polybe, marchoit ensuite, por- » tant dans ses mains l'urne qui renfer- » moit les cendres ; mais qui étoit si » couverte de bandelettes & de cou- » ronnes, qu'elle ne paroissoit presque » point. Autour de Polybe marchoient » les plus nobles & les plus considéra- » bles des Achéens, &c. «

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant, &c.

LETTRE QUINZIEME.

§. I.

Diodore de Sicile.

MONSIEUR,

DIODORE de Sicile nâquit dans une petite ville anciennement appellée *Agyrium*, qui, selon Cluvier, s'appelle aujourd'hui *San Filipo d'Agirone*. L'opinion la plus commune est que cet auteur vint au monde pendant que la république n'avoit point encore perdu sa liberté, & qu'il étoit encore en vie sous le regne d'Auguste. On ignore le tems de sa mort, & l'on ne sçait point dans quelle année elle arriva. Quant aux soins qu'il se donna pour perfectionner ses ouvrages, & pour écrire une histoire digne de l'estime de ses contemporains & de celle de la postérité, on peut en juger par ce qu'il en dit lui-même. Il nous apprend les peines qu'il a prises, les voyages qu'il a faits, les mémoires qu'il a consultés, les

monumens qu'il a examinés. Voici comment il parle sur ce sujet :

» Une histoire (1) universelle contient & éclairçit en même-tems tous » les faits. Elle est, par son étendue, » autant au-dessus des histoires parti- » culieres, que le tout est au-dessus de » sa partie ; & par la détermination des » tems & des dates, elle surpasse au- » tant les narrations détachées, qu'un » édifice parfait & achevé surpasse ses » matériaux encore épars. Mais com- » me ce projet demande un grand fond » d'étude & de fort vastes recherches, » nous y avons employé trente années ; » & ayant parcouru, avec bien des fa- » tigues & bien des risques, la plus » grande partie de l'Europe & de l'A- » sie, nous avons vû, de nos propres » yeux, la plûpart des lieux ou des » monumens dont nous parlons dans » cet ouvrage. Faute de cette précau- » tion, les meilleurs écrivains se sont » mépris plus d'une fois.

(1) Histoire universelle de Diodore de Sicile, tom. 1. liv. 1. pag. 7. *Je me sers de la traduction de l'abbé Terrasson.*

» Quoique nous ayons eu besoin, » pour nous soutenir dans un si long » travail, de cette ardeur & de cette » persévérance avec lesquelles on vient » à bout des entreprises dont on espé- » roit à peine de voir la fin, il faut » avouer que nous avons trouvé de » grandes facilités dans le séjour de » Rome, dont nous sommes déja an- » ciens habitans. En effet, cette ville » ayant des relations jusques aux ex- » trêmités de la terre, où elle étend » son empire, elle nous a fourni abon- » damment les secours nécessaires à » notre dessein. Ayant même connu » dès mon enfance, & dans Agyre où » je suis né, la langue latine, par le » grand commerce que les Romains » ont eu avec toutes les villes de la Si- » cile; j'ai lu, avec un soin particulier, » tous les livres & tous les mémoires » qui pouvoient m'instruire de l'histoire » romaine. Mais nous avons commencé » par les tems fabuleux; & nous avons » rapporté, avec le plus d'ordre qu'il » nous a été possible, ce que les tradi- » tions des Grecs & des Barbares ont » conservé de plus ancien. «

Après que Diodore a appris, à ses lecteurs, les soins qu'il avoit apportés pour composer son histoire universelle, il en donne un plan abrégé, où l'on voit parfaitement l'ordre qu'il avoit gardé dans cet ouvrage, dont nous avons perdu une grande partie. Voyons d'abord comment Diodore avoit distribué les matieres qu'il traitoit : nous dirons ensuite quels sont les livres & les morceaux qui nous restent aujourd'hui de cette précieuse histoire.

» Puisque notre ouvrage, dit cet » historien (1), est entierement achevé, » sans qu'il en ait encore paru aucun » livre, nous allons donner l'idée & le » plan de toute cette histoire. Les six » premiers livres comprennent les tems » fabuleux qui ont précédé la guerre » de Troye : mais de ces six, les trois » premiers contiennent les antiquités » des Barbares, & les trois autres cel- » les des Grecs. Dans les onze suivans, » nous rapportons ce qui s'est passé » chez les uns & chez les autres, depuis

(1) Idem, ibid. pag. 8. *Je me sers toujours de la même traduction.*

» la guerre de Troye jusques à la mort » d'Alexandre le Grand. Les vingt-» trois livres qui restent sont remplis » de tout ce qui s'est fait depuis Ale-» xandre jusques à la guerre qui s'éleva » entre les Gaulois & les Romains, » dans laquelle Jules-César, mis par » ses exploits au nombre des dieux, » a dompté la nombreuse & formida-» ble nation des Celtes, & porté l'em-» pire Romain au-delà des isles Britan-» niques. Le commencement de cette » guerre tombe en la premiere année » de la 180e olympiade, Hérode étant » archonte d'Athenes. «

» Nous n'employons aucune chro-» nologie à l'égard des tems qui ont » précédé la guerre de Troye, parce » qu'il ne nous reste aucun monument » assez certain pour les porter par an-» nées; mais, sur l'autorité d'Apollo-» dore Athénien, nous comptons 80 » ans de la prise de Troye au retour » des Héraclides; & 328 ans du re-» tour des Héraclides à la premiere » olympiade, en calculant cet espace » de tems sur la suite des rois de Lacé-

» démone. Enfin, il s'est écoulé 730
» ans depuis la premiere olympiade
» jusques à la guerre des Gaules, à la-
» quelle nous finissons. Ainsi nous avons
» renfermé, dans quarante livres, l'his-
» toire de 1138 années, outre ce qui
» a précédé la guerre de Troye. J'ex-
» pose ainsi le contenu de mon ouvra-
» ge, afin que les lecteurs en ayent
» d'abord une notion générale, & que
» les copistes ne puissent pas si aisé-
» ment l'altérer. Je souhaite que ce
» qu'il y aura de bon n'excite l'envie
» de personne, & que les sçavans m'a-
» vertissent des fautes qu'ils y recon-
» noîtront. »

Il est malheureux pour nous que les souhaits de Diodore n'ayent pas été accomplis, & que ses précautions ayent été inutiles. Si les copistes n'ont pû altérer ses ouvrages, & empêcher qu'on n'en connût point l'ordre & la distribution, le tems a fait bien pis : il nous en a ravi près des deux tiers ; & de quarante livres qui composoient cette curieuse & instructive histoire universelle, il ne nous en reste plus que quinze ;

sçavoir, les cinq premiers, le onziéme, & les neufs qui le suivent. Les vingt derniers sont perdus, ainsi que le sixiéme, septiéme, huitiéme, neuviéme & dixiéme : de tous ces livres, il ne nous reste plus que quelques fragmens, qui se trouvent cités & conservés dans les ouvrages de plusieurs auteurs anciens.

Quelques personnes ont cru que les quarante livres de l'histoire de Diodore se trouvoient en Sicile, & qu'il en étoit échappé un exemplaire complet à la fureur des tems. Voici ce que la Mothe-le-Vayer dit à ce sujet (1). » Seroit-il » bien possible que cet excellent au-» teur se trouvât entier dans quelque » coin de la Sicile, comme Henri » Etienne assure qu'on l'avoit mandé à » Lazare Baïf, qui lui fit voir les let-» tres qu'il en avoit reçues ? J'avoue » que j'irois volontiers jusques au bout » du monde, pour parler de la sorte, » si j'y pensois trouver un si grand tré-» sor ; & que j'envie à ceux qui vien-» dront après nous, cette importante

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 316. édit. in-folio.

» découverte, si tant est qu'elle se fasse
» un jour lorsque nous ne serons plus ;
» & qu'au lieu de quinze livres seule-
» ment, dont nous jouissons, ils possé-
» dent les quarante tout entiers! «

Il falloit que les lettres qu'avoit reçu Baïf, & qu'il montra à Henri Etienne, vinssent d'une personne sur les avis de laquelle on ne devoit pas faire beaucoup de fondement : car, sans vouloir aller, ainsi que la Mothe-le-Vayer, jusqu'au bout du monde, je vous demande s'il n'est pas naturel de penser que Baïf & Henri Etienne n'eussent pas fait tous leurs efforts pour découvrir si ce qu'on leur disoit étoit vrai ? Si d'ailleurs ils avoient compté sur ce qu'on leur écrivoit, les frais d'un voyage en Sicile auroient été payés au centuple par le profit qu'auroit produit la vente d'un manuscrit aussi précieux. Quelle étoit donc la raison qui empêchoit Baïf ou Henri Etienne d'aller chercher le trésor qu'on leur indiquoit en Sicile ? Il faut convenir, de bonne foi, qu'ils jugerent que ce qu'on leur en disoit n'avoit aucune réalité. Le tems a montré le cas qu'on

devoit faire de cette prétendue découverte ; car, quoique bien des gens ayent fouillé dans toutes les bibliotheques de la Sicile, ils n'ont pas trouvé deux seules lignes du manuscrit qu'on assuroit y être dans son entier.

Le Pogge, auteur de sa premiere traduction latine des ouvrages qui nous restent de Diodore, divisa en deux livres le premier de cet historien Grec. Il crut devoir agir de cette maniere, à cause que le premier livre est partagé, dans le grec, en deux sections différentes. Cette multiplication vicieuse, des livres originaux, a donné lieu à plusieurs fausses citations : Volteran & quelques autres auteurs citent le sixiéme livre, qui ne se trouve plus.

L'abbé Terrasson a fait un détail fort juste & très-précis du sort de l'histoire universelle de Diodore, dans ces derniers tems (1). Il a traduit parfaitement

(1) Il s'agit de raconter la fortune de ses ouvrages depuis l'invention de l'imprimerie, ou la renaissance des lettres ; & comment les quinze livres que nous avons aujourd'hui, ont été sauvés du naufrage qui a emporté les vingt-cinq autres. Le docte Fabricius nous apprend que Vincent Obsopœus

bien les cinq premiers livres de cet auteur. Il eût été à souhaiter que cet

publia le premier, en grec, les cinq livres, qui sont les seiziéme, dix-septiéme, dix-huitiéme, dix-neuviéme & vingtiéme; à Bâle, 1539. in-4°. Ils avoient été trouvés par Janus Pannonius, évêque de Cinq-Eglises. Cependant on avoit déja vû une version latine des cinq premiers de tout l'ouvrage, imprimée à Venise en 1493, sous le nom du fameux Pogge, Florentin. Obsopœus, qui ne l'aimoit pas, soutint que le Pogge, ne sçachant pas le grec, & sçachant même peu de latin, quoiqu'il s'en piquât extrêmement, étoit incapable d'un ouvrage qui demandoit qu'on sçût beaucoup de l'un & de l'autre. Il est vrai du moins qu'ayant fait six livres des cinq premiers, sous prétexte que Diodore a divisé le premier en deux sections, le Pogge a donné lieu à de fausses citations du sixiéme livre, qui est réellement perdu. Il n'est pas moins vrai que quelques-uns attribuent cette même version du Pogge à Jean Phréas, sçavant Anglois, qui enseignoit les belles-lettres à Rome, & qui mourut en 1465, venant d'être nommé à l'évêché de Bath en Angleterre.

J'ai vû, en plus d'une bibliothèque, une édition purement latine, mais complette, des quinze livres de Diodore; à Bâle, 1559. Les cinq premiers livres portent le nom du Pogge. Ils sont suivis des ouvrages supposés de Dictys de Créte & Darès de Phrygie sur la guerre de Troye. Les livres onziéme, douziéme, treiziéme, quatorziéme sont traduits par un auteur qu'on ne connoît pas; le quinziéme par Marcus Hopperus; le seiziéme & le dix-septiéme par Angelus Cospus; & les trois derniers par Sébastien Castellion, (en latin *Castellio*) quoiqu'il se nomme aussi Castalion. Mais, pour abréger un détail superflu, je viens tout d'un coup à l'excellente

Abbé, qui a de la science, de l'esprit, qui écrit poliment & élégamment, &

édition grecque de Henri Etienne en 1559. Outre quinze livres complets de Diodore, tirés d'un manuscrit du célebre Huldric Engger, dont il se fait gloire de se dire l'imprimeur en cette occasion comme en quelques autres, on y trouve une dissertation latine sur Diodore, un assez grand nombre de fragmens qu'il avoit découverts à Rome, & enfin quelques remarques sur le texte de son auteur.

Ce n'est pas-là le seul présent dont nous soyons redevables à H. Etienne à l'égard de Diodore; car ce fut lui-même qui invita Rhodoman, nommé dans la suite professeur d'histoire à Wittemberg, de traduire en latin tout ce qui nous reste de cet historien. Il n'y a peut-être aucune traduction latine, d'auteur Grec, qui soit aussi élégante que celle-ci. Outre les fragmens déja recueillis par Henri Etienne, il en a tiré deux autres du moine George Syncelle de Constantinople; il a fait usage de tous ceux que lui avoit fourni Hœschelius pour l'intervalle du vingtiéme au trentiéme livre, & il y a joint tous ceux de Photius, qui ne sont pas en petit nombre. Le texte grec de Diodore est par-tout à côté de sa version. Mais comme Rhodoman n'avoit point de manuscrit à consulter, ce texte grec n'est que celui de Henri Etienne, à cela près qu'il n'est pas tout-à-fait aussi correct: ce qu'il ne faut attendre d'aucune édition grecque comparée à celles de ce sçavant imprimeur. Rhodoman a ajouté ses notes particulieres à celles de Henri Etienne, & y a joint un lexicon très-complet des expressions grecques propres à Diodore; trois tables alphabétiques, l'une pour les cinq premiers livres, la seconde pour les deux autres, & la troisiéme pour

qui connoît les beautés raviſſantes des anciens, ne ſe fût point laiſſé ſéduire par l'eſprit de parti. La paſſion de venger ſon ami M. de la Mothe, des critiques de madame Dacier, le porta à écrire un ouvrage très-long & très-mauvais contre Homere : il y répeta tout ce que les Perrault & quelques auteurs de cette force avoient dit contre cet illuſtre poëte. Non content de raiſonner ordinairement d'une maniere vague & ſans principe, il remplit ſon livre des injures les plus piquantes ; il alla enfin juſqu'au point de prétendre qu'Homere étoit un auteur qu'on avoit eſtimé pendant plus de deux mille ans, parce que ſes admirateurs n'avoient eu aucun goût & aucun diſcernement. J'appliquerai ici, à cet abbé, ce que l'éloquent M. de Toureil (1) a dit au ſujet du livre des paralleles de Perrault : » Qu'un

les fragmens ; & enfin deux tables de chronologie qui ſervent à juſtifier les dates de Diodore. Cette édition eſt de l'imprimerie de Wechel, à Hanaw, 1664. in-folio. *Hiſtoire de Diodore, préface de l'abbé Terraſſon, pag.* 18.

(1) Œuvres de Toureil, diſcours à l'académie, tom. 1. pag. 76. édit. in-12. d'Amſterdam.

» homme fort ſenſé d'ailleurs, affirme, » d'un ton dogmatique & déciſif, que » les maîtres de l'art en ont violé toutes » les regles ; qu'un vieux reſpect d'âge » en âge nous faſcine l'eſprit ; & que » les modèles domeſtiques nous diſpen» ſent de conſulter les modèles étran» gers : il me permettra de croire qu'il » veut ſe jouer de la raiſon, & voir » jusqu'où peut aller la licence du pa» radoxe. «

Je n'ajouterai rien, monſieur, aux ſages réflexions de M. de Toureil ; & ſi vous voulez ſentir le faux & le ridicule de preſque toutes les critiques qu'on a faites, dans ces derniers tems, contre les ouvrages d'Homere, liſez ce que Deſpréaux a répondu à Perrault, & conſultez attentivement la préface que M. Pope a miſe à la tête de ſa ſublime traduction de l'iliade.

Revenons actuellement à Diodore de Sicile. Son nouveau traducteur l'a défendu contre les critiques de Vivès ; & ce qu'il penſe paroît très-ſenſé. Jugez-en par vous-même ; voici ce qu'il dit : » Peu de gens ſouſcriront à la criti-

» que de Louis Vivès (1), sçavant Espagnol du seiziéme siécle, qui, sur ce » que Pline avoit dit, qu'entre les » Grecs, Diodore étoit le premier qui » eût renoncé à la bagatelle, *apud Græcos desiit nugari Diodorus*, soutient, au » contraire, que rien n'est plus frivole » que Diodore dans les antiquités fabuleuses qu'il nous rapporte, *quum* » *nihil sit eo nugacius*.

» Premierement, la pensée de Pline » n'est point du tout de caractériser » l'histoire de Diodore. Mais, après » avoir rapporté divers titres recherchés, que des auteurs Grecs ou Latins » avoient mis à la tête de leurs ouvrages, il loue Diodore de ce qu'il ne » donne à son histoire universelle que » le titre simple de *bibliothèque historique*; & c'est là-dessus qu'il dit que » Diodore, entre les Grecs, a mis fin » au badinage. Vivès lui-même fait » connoître qu'il appercevoit ce sens » naturel de Pline. D'où prend t-il donc » sujet de lui donner un démenti, &

(1) Histoire de Diodore de Sicile, préf. de l'abbé Terrasson, pag. 13.

» d'avancer qu'il n'y a rien de si frivole » que Diodore? Mais, en second lieu, » le fond du jugement n'est pas plus » raisonnable que l'occasion qui l'amene. En effet, si l'histoire ancienne est » mêlée de fables, c'est la condition ou » le malheur de cette histoire, & non » la faute d'un historien, dans le projet » duquel cette premiere partie entre » aussi nécessairement que toutes les » autres. «

La Mothe-le-Vayer avoit pensé la même chose qne l'abbé Terrasson. Cet illustre écrivain étoit même entré dans un détail plus circonstancié des critiques de Vivès & de quelques autres auteurs : vous pourrez voir ce qu'il dit à ce sujet au bas de la page (1). Le

(1) Il ne faut pas faire plus d'état de l'invective dont usa Louis Vivès, Espagnol, contre Diodore, que de celle de Bodin, François. Celui-ci s'est pris jusques à l'expression & aux paroles; l'autre attaque le corps de son histoire, & les choses dont est composée sa narration. Si nous en croyons Vivès, il n'y a rien de plus vain que la bibliothèque historique de notre Sicilien; & Pline a eu grand tort de dire, dans sa préface, que Diodore est le premier des Grecs qui a parlé sérieusement, & qui s'est abstenu d'écrire des bagatelles. Je sçais bien que l'autorité de cet accusateur n'est pas petite, ayant

TAYLOR... OXFORD

même la Mothe-le Vayer a donné une verte réprimande à Jean Bodin, qui

été très-sçavant, eu égard à son siécle, & l'un des ornemens de son pays. Je n'ignore pas non plus que d'autres que lui, comme Pighius & Sigonius, se sont plaint des fautes que Diodore a commises dans la chronologie, pour avoir suivi de mauvais fastes : & je considere assez que Vivès, ayant commenté les livres de saint Augustin de la cité de Dieu, il y avoit remarqué de quelle sorte ce grand docteur de l'église s'est moqué des Egyptiens, qui disoient avoir dans leurs livres des mémoires de cent mille ans, à quoi le texte de Diodore ne répugne pas. Il passe même ce terme, lorsqu'il rapporte la grande connoissance des choses du ciel qu'avoient acquise les Chaldéens, qui se vantoient d'en avoir des observations de quatre cens soixante & douze mille ans devant les tems des conquêtes que fit Alexandre le Grand dans l'Asie. Il avoit déja dit que les Egyptiens comptoient, les uns dix, les autres vingt-trois mille années depuis Isis & Osiris jusques au même Alexandre ; & que leurs rois, qui étoient dieux, n'en reguerent pas moins douze cens.

C'est, sans doute, ce que n'a pû souffrir Vivès, & ce qui l'a porté à déclamer si hautement contre Diodore, qu'il veut n'avoir été loué de Pline qu'à cause du titre de son histoire, qui n'est pas empoulé ni ridicule, comme celui que mettoient ordinairement les autres Grecs au-devant de leurs ouvrages.

Or, quoique ce soit-là le sujet sur lequel Pline a prononcé ce bel éloge de Diodore, *primus apud Græcos desiit nugari Diodorus*, si est-ce qu'on l'a toujours favorablement étendu sur toute sa bibliothèque ; & c'est une pure injustice de vouloir,

s'étoit voulu mêler de condamner la diction de Diodore.

» Le siécle (1) de ces deux empe» reurs, César & Auguste, dit-il, est » bien celui de la belle latinité, comme » tous ceux qui s'y connoissent en de» meurent d'accord : mais il n'en est » pas de même pour ce qui touche le » bel emploi de langue grecque ; parce » que, de leur tems, l'éloquence d'A» thènes étoit déja passée à Rome ; & » cette faculté, qui se plaît au com» mandement, avoit quitté les vain» cus, pour suivre la fortune en pre» nant l'habit & le langage des victo» rieux. Ce n'est donc pas merveille

comme Vivès, qu'il n'y ait rien de plus vain ni de moins solide que son histoire. Déja, quant aux éphémerides des Egyptiens, & aux supputations astronomiques de ceux de Chaldée, elles n'y sont rapportées que pour faire voir ce qui étoit de la créance commune de ces peuples, sans témoigner qu'il y défere en façon quelconque. Tant s'en faut : il dit expressément, dans son second livre, qu'il lui est impossible d'acquiescer à ce que le collége des Chaldéens avoit déterminé du long espace de tems qui avoit précédé les victoires d'Alexandre, selon que nous venons de le faire voir. *Œuvres de la Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 316. édit. in-fol.*

(1) Idem, ibid. pag. 315.

» que Diodore n'aille pas de pair, pour
» ce regard, avec Hérodote, Thucy-
» dide, ni Xénophon, lui qui n'étoit
» que Sicilien, & qui d'ailleurs avoit
» le désavantage d'écrire en une saison
» telle que nous venons de dire. Pho-
» tius néanmoins ne laisse pas de louer
» son stile comme fort clair, non af-
» fecté, & très-approprié à son sujet,
» qui est l'histoire. Il n'est, ajoute-
» t-il, ni trop attique, ni trop dans *la*
» recherche des mots anciens. Son
» genre d'écrire est celui qu'on nomme
» médiocre, entre le plus élevé, &
» l'autre que l'école appelle humble
» & rampant, à cause de sa bassesse,
» que fuit toujours Diodore. Certes,
» il y a bien plus d'apparence d'en
» croire ce sçavant patriarche de Cons-
» tantinople, qui étoit très-exact cri-
» tique en sa langue, que Jean Bodin,
» qui, dans une beaucoup moindre
» connoissance de la même langue,
» ose faire un jugement tout contraire,
» & reprendre la diction, avec la fa-
» çon d'écrire de Diodore ; comme si
» un étranger pouvoit prononcer au-

» jourd'hui quelque chose de considé-
» rable là-dessus, après ce qu'en ont
» dit les anciens, & contre le senti-
» ment de ceux qui ont eu la langue
» grecque pour maternelle. «

Pour que vous puissiez juger si la Mothe-le-Vayer a eu raison de condamner le jugement de Bodin, & pour vous épargner la peine d'aller chercher un Diodore grec, si vous n'en avez point dans votre bibliothèque, je rapporterai ici un passage assez long de cet auteur, m'étant jusques ici servi de la nouvelle traduction françoise. Ce passage sera utile à deux choses : la premiere, à vous rappeller le stile de cet historien Grec, si l'avez lû autrefois dans sa langue, ou à vous en donner une idée, s'il vous est inconnu : la seconde, à vous montrer ce que Diodore pensoit de l'indulgence qu'on devoit avoir pour les historiens qui commettoient quelques erreurs. » J'ai parlé, » dit-il (1), fort au long, parce que Ti-

(1) Περὶ δὲ τούτου φιλοτιμότερον εἰπεῖν προήχθην, διότι Τίμαιος, ὁ τῶν περὶ ἱστορ

» mée critique avec beaucoup de hau-
» teur, & d'une façon injurieuse, tous
» les écrivains qui l'ont précédé, &
» qu'aucun d'eux ne trouve la moindre

συγγραφέων πικρότατα κατηγορήσας, καὶ συγγνώμην οὐδεμίαν τοῖς ἱστοριογράφοις ἀπολιπὼν, αὐτὸς εὑρίσκεται σχεδιάζων, ἐν οἷς μάλιστα ἑαυτὸν ἀποπέφαγκεν ἀκριβολογούμενον. δεῖ γὰρ, οἶμαι, τοὺς συγγραφεῖς ἐν μὲν τοῖς ἀγνοήμασι τυγχάνειν συγγνώμης, ὡς ἂν ἀνθρώπους ὄντας, καὶ τῆς ἐν τοῖς παρῳχημένοις χρόνοις ἀληθείας οὔσης δυσευρέτου· τοὺς μέντοιγε κατὰ προαίρεσιν οὐ τυγχάνοντας τοῦ ἀκριβοῦς προσηκόντως κατηγορίας τυγχάνειν, ὅταν κολακεύοντες τινὰς ἢ δι' ἔχθραν πικρότερον προσβάλλοντες, ἀποσφάλλωνται τῆς ἀληθείας.

Qua de re studiosiùs differere mihi libuit : quia Timæus, cùm magnâ acerbitate scriptores ætatem suam antecedentes reprehendat, nullumque historicis veniæ locum relinquat ; ipse tamen, ubi diligentissimum veritatis studium profitetur, nuginari & hallucinari deprehenditur. Scriptoribus enim, in iis, quæ non assequuntur, veniam (meo quidem judicio) tribui æquum est, quippe, cùm homines sint, & temporum præterlapsorum veritas difficulter à caligine eruatur. Contrà verò, qui datâ operâ exactam inquisitionem negligunt, hos meritò accusandos arbitror, & quandò nimirùm nonnullis adulando, vel per odium virulentiùs alios impugnando, à regiâ veritatis viâ exorbitant & aberrant. *Diodorus Siculus, lib. 5. pag. 38. edit. græcæ H. Stephani, 1559. in-folio.*

grace,

» grace auprès de lui ; & cependant,
» lorsqu'il veut paroître si zélé pour la
» vérité, il ment & raconte des baga-
» telles. Je pense qu'il est juste d'avoir
» quelques égards pour les historiens
» qui se trompent & qui s'abusent de
» bonne foi : car enfin ils sont hommes,
» & la vérité est bien souvent obscur-
» cie par le laps des tems. Quant aux
» historiens qui péchent par leur négli-
» gence, & qui donnent dans des er-
» reurs qu'ils auroient pû éviter, ils
» sont inexcusables, & l'on ne sçauroit
» trop les condamner, ainsi que ceux
» qui déguisent la vérité, à dessein de
» flatter quelqu'un, ou de médire d'une
» personne qu'ils n'aiment point. «

Voilà, monsieur, une des plus sages décisions qu'on ait porté sur le jugement qu'on doit faire des erreurs qu'on trouve même quelquefois dans les historiens les plus célebres. Avant que de les condamner, il faut examiner quelle a été la raison qui les leur a fait commettre. Si la négligence, la flatterie, la haine, l'esprit de parti n'y ont aucune part, il faut penser, ainsi que Diodôre, que les

historiens sont des hommes ; & que, dans de certains cas, il faudroit, pour ne point se tromper, avoir des lumieres surnaturelles. Si un auteur écrit aujourd'hui l'histoire de Louis XIV, ou celle de la minorité de Louis XV, & qu'en parlant de quelque négociation secrette, dont il n'aura pû être parfaitement instruit, quelque peine qu'il se soit donnée, il tombe dans plusieurs erreurs ; on ne sera point en droit, si d'ailleurs son histoire est bonne, de lui reprocher son inexactitude, parce qu'on aura appris dans les suites, par la publication de quelques piéces secrettes, des choses qu'on ignoroit auparavant : un historien n'est point devin.

Quelques critiques reprochent à Diodore de Sicile d'avoir rapporté beaucoup de fables, & de n'avoir pas assez fait sentir qu'il n'y ajoutoit aucune foi : ils voudroient que Diodore distinguât toujours, nettement & d'une maniere évidente, le vrai du faux, & le naturel du merveilleux. Ceux qui parlent ainsi, ne font pas attention qu'il suffit qu'un historien fasse connoître une fois quelle

est son opinion sur les prodiges & les choses fabuleuses : on doit rapporter aux endroits qui paroissent en avoir besoin, ce qu'il a écrit une fois pour toutes. Or, dès le commencement de son ouvrage, Diodore fait connoître le degré de croyance qu'il ajoutoit à ce qu'on publioit des dieux & des héros de l'antiquité. » Nous avons dessein, » dit-il (1), d'exposer à part les idées » que les premiers instituteurs du culte » des dieux se sont formées sur leur » sujet, & ce que *la fable* a raconté de » chacun d'eux ...... A l'égard des » hommes, nous avons déja averti, » qu'en prenant les choses dès les pre- » miers tems, & parcourant tous les » lieux de la terre habitée, nous rap- » porterons tout ce qui s'est passé avec » autant d'exactitude qu'on en peut at- » tendre *d'un historien qui parle des tems* » *& des lieux les plus reculés.* «

Dans le quatriéme livre de son histoire, Diodore renouvelle à ses lecteurs le souvenir de ce qu'il leur a dit dans le

(1) Diodore, liv. 1, pag. 1. *Je me sers de la traduction de l'Abbé Terrasson.*

premier ; & il leur répéte » qu'il n'a » fait que rapporter, dans les trois pre» miers livres, ce que les étrangers *ra» content* de leurs dieux, de leurs pays, » des bêtes ſauvages & des autres ani» maux qui y naiſſent ; en un mot, tou» tes les choſes remarquables qui y » ſubſiſtent. «

On ne doit rien exiger de plus d'un hiſtorien ; & il n'eſt point le maître, en écrivant, de ſupprimer, dans certaines circonſtances, ce qui lui paroît fabuleux.

Quand Tacite, dit Montaigne dans ſes eſſais, *rapporte quelque miracle, il le fait par l'exemple & devoir de tous bons hiſtoriens. Ils tiennent regiſtre des évènemens d'importance. Parmi les accidens publics ſont auſſi les bruits & opinions populaires : c'eſt leur rôle de réciter les communes créances, non pas de les régler. Cette part touche les théologiens & les philoſophes, directeurs des conſciences.*

Les anciens ont beaucoup eſtimé les ouvrages de Diodore de Sicile ; & ce n'a pas été ſeulement les payens qui les ont admirés, les premiers peres de

l'église leur ont donné de grandes louanges S. Justin, parlant du voyage d'Homere en Egypte, dont cet écrivain fait mention, lui donne le titre du *plus grand des historiens* (1) : dans un autre endroit il répéte la même chose ; mais il s'étend davantage sur le mérite de l'histoire de Diodore. Il rappelle les trente années qu'il avoit resté à la composer, & les longs voyages qu'il avoit faits pour s'instruire. C'est au sujet de Moïse, que S. Justin fait mention de Diodore de Sicile ; cet historien Grec l'ayant placé à la tête des anciens législateurs, & en ayant parlé avec éloge. Je rapporterai ici le passage de S. Justin & celui de Diodore, lequel se trouve dans les écrits de ce pere, parce que l'abbé Terrasson a fait, à cette occasion, une remarque

(1) *Ὅτι δὲ Ὅμηρος ἐν Αἰγύπτῳ γέγονε, καὶ πολλὰ ἅπερ ἐκεῖ μεμαθήκει, εἰς τὴν ἑαυτοῦ μετήνεγκε ποίησιν, ἱκανῶς διδάσκει ἡμᾶς Διόδωρος, ὁ τῶν ἱστοριογράφων ἐνδοξότατος.*

Quod autem Homerus in Ægypto fuerit, & multa, quæ ibi didicerat, in poesin suam transtulerit, abundé nos docet Diodorus, historicorum præclarissimus. *Justini, philos. & mart. opera, &c. ad Græcos cohortatio, pag.* 26.

qui me paroît ou fausse ou obscure; fausse, s'il a prétendu que Diodore de Sicile n'avoit eu aucune véritable connoissance de la religion judaïque; obscure & presque inintelligible, s'il a voulu dire autre chose. Voyons d'abord les deux passages anciens, nous viendrons ensuite à la note de l'abbé.

Voici comment s'explique S. Justin: » Diodore de Sicile (1), qui est le plus » illustre de vos historiens, qui a réduit » plusieurs bibliothèques entieres dans

(1) Καὶ ὁ ἐνδοξότατος δὲ παρ' ὑμῖν τῶν ἱστοριογράφων Διόδωρος, ὁ τὰς βιβλιοθήκας ἐπιτεμὼν, ἐν τριάκοντα ὅλοις ἔτεσιν Ἀσίαν τε καὶ Εὐρώπην, ὡς αὐτὸς γέγραφε, διὰ πολλὴν ἀκρίβειαν περιελθὼν, καὶ αὐτόπτης τῶν πλείστων γεγονὼς, τεσσαράκοντα ὅλα τῆς ἑαυτοῦ ἱστορίας βιβλία γέγραφεν. ὃς ἐν τῇ πρώτῃ βίβλῳ φησὶ παρὰ τῶν ἐν Αἰγύπτῳ ἱερέων μεμαθηκέναι, ὅτι ἀρχαῖος καὶ πρῶτος νομοθέτης Μωσῆς γέγονεν, αὐταῖς ταῖς λέξεσιν οὕτω περὶ αὐτοῦ γέγραφε; μετὰ γὰρ τὴν παλαιὰν τοῦ κατ' Αἴγυπτον βίου κατάστασιν τὴν μυθολογουμένην γενέσθαι ἐπὶ θεῶν καὶ ἡρώων, πεῖσαί φασιν ἐγγράφοις νόμοις πρῶτον χρῆσθαι τὰ πλήθη καὶ βιοῦν Μωσῆν, ἄνδρα καὶ τῇ ψυχῇ μέγαν, καὶ τῷ βίῳ ἱκανώτατον μνημονευόμενον, εἶτα βραχέα τινὰ περιελθὼν, καὶ τῶν ...

» son ouvrage, qui a voyagé pendant
» trente ans, ainsi qu'il nous l'apprend

λαχὼν νομοθετῶν μνησθῆναι βουλόμενος, πρώτου Μωσέως μέμνηται· ἔφη γὰρ αὐταῖς λέξεσιν οὕτως, παρὰ μὲν τοῖς Ἰουδαίοις Μωσῆν τὸν καλούμενον Θεὸν, εἴτε θαυμαστὴν καὶ θείαν ὅλως ἔννοιαν εἶναι κρίναντος τὴν μέλλουσαν ὠφελήσειν ἀνθρώπων πλῆθος εἴτε (καὶ) πρὸς τὴν ὑπεροχὴν καὶ δύναμιν τῶν εὑρεῖν λεγομένων τοὺς νόμους ἀποβλέψαντα τὸν ὄχλον, μᾶλλον ὑπακούσεσθαι διαλαβόντος. δεύτερον δὲ νομοθέτην Αἰγύπτιον γεγονέναι φασὶ Σάσυχιν, ἄνδρα συνέσει διαφέροντα. τρίτον δὲ λέγουσι Σεσόγχωσιν τὸν βασιλέα, μὴ μόνον πολεμικὰς πράξεις ἐπιφανεστάτας κατεργάσασθαι τῶν κατ᾽ Αἴγυπτον, ἀλλὰ καὶ τὸ μάχιμον ἔθνος νομοθεσίαις συστήσασθαι. τέταρτον δέ φασι νομοθέτην γεγενῆσθαι Βόκχοριν τὸν βασιλέα, σοφόν τινα καὶ πανουργίᾳ διαφέροντα. μετὰ δὲ τοῦτον προσελθεῖν λέγεται τοῖς νόμοις Ἄμασιν τὸν βασιλέα, ὃν ἱστοροῦσι τὰ περὶ τοὺς νομάρχας διατάξαι, καὶ τὰ περὶ τὴν σύμπασαν οἰκονομίαν τῆς Αἰγύπτου. ἕκτον δὲ λέγεται τὸν Ξέρξου πατέρα Δαρεῖον τοῖς νόμοις ἐπιστῆναι τοῖς τῶν Αἰγυπτίων.

Et qui apud vos historicorum omnium illustrissimus est Diodorus, qui bibliothecas in compendium redegit, & triginta totis annis, quemadmodum ipse scriptum reliquit, Asiam & Europam propter exquisitam diligentiam peragravit, spectatorque rerum plurimarum fuit, quadraginta integris historiæ suæ editis libris, postquàm in primo testatus est, in Ægypto se ex sacerdotibus didicisse, prist-

» lui-même, en Asie & en Europe ;
» pour s'éclaircir des choses dont il de-
» voit parler, nous apprend dans son
» histoire, qui contient quarante livres,

cum admodùm atque adeò primum legiſlatorem fuiſſe Moſen, ita de eo verbis ſcripſit : » Secun-» dùm veterem, quæ in Ægypto fuit, vitæ inſti-» tutionem, quæ fabulis ſub diis & heroibus fuiſſe » perhibetur, multitudini primum, ut ſcriptis le-» gibus uteretur & viveret, perſuaſiſſe ferunt Mo-» ſen, virum & animi magnitudine, & vitæ com-» moditate commendatiſſimum. « Paululùm dein-ceps progreſſus, ac veterum legiſlatorum mentio-nem inferre volens, primi Moſæ meminit. Sic namque ad verbum inquit : » Apud Judæos qui-» dem Moſen, Dei nomine cohoneſtatum, ſive » quòd admirandam & planè divinam mentem » eſſe homines judicaverint, magno multitudini » futuram uſui, ſeu quòd ad excellentem digni-ta-» tem & virtutem eorum, qui leges inveniſſe di-» cerentur, plebem reſpicientem magis in officio » parendi fore ſint arbitrati. Secundum verò Ægyp-» tium legiſlatorem fuiſſe aiunt Sanuchnim (ſive » Saſochim) prudentiâ anteſtantem hominem. » Tertium portò memorant Seſonchoſim (ſive Se-» ſoſtrim) regem : qui cùm res omnium eorum, qui » Ægypto fuère, præclariſſimas bello geſſit, tum » etiam gentem bellicoſam legibus latis ſtabilivit. » Quartus dehinc legiſlator fuiſſe dicitur Bochoris » (ſeu Vecchoris) rex ſapiens, & apprimè callidus. » Poſt hunc memoriæ proditum eſt, Amaſim re-» gem ad leges ferendas animum adjeciſſe ; quem » ſcribunt nomarchas ſeu præfectos locorum & » omnem publicitùs adminiſtrationem Ægypti or-» dinaſſe. Sextum tandem ferunt Xerxis patrem » Darium leges dediſſe Ægyptiis. « *Id. ibid. p.* 11.

» qu'il

» qu'il avoit appris en Egypte, des » prêtres, que Moïse avoit été un des » plus anciens législateurs. Il ajoute, » *que le même Moïse, homme doué d'un* » *grand esprit, & riche des biens de la* » *fortune, avoit persuadé à une grande* » *multitude de peuple de vivre selòn les* » *loix qu'il leur prescriroit.* Peu après, » le même historien étant parvenu à ce » qui regardoit les anciens législateurs, » se souvient d'abord de Moïse, & le » place à leur tête. Voici ce qu'il en » dit: *Moïse, alléguant l'autorité de Dieu* » *& se servant de son nom, donna des* » *loix aux Juifs. Il en usa ainsi, soit qu'il* » *regardât comme un don surnaturel le* » *talent qu'il avoit d'instituer des loix sa-* » *ges & utiles, soit qu'il crût qu'en em-* » *pruntant le nom de Dieu il trouveroit* » *une plus grande croyance dans l'esprit* » *du peuple. Le second législateur Egyp-* » *tien fut Sanuchnim ou Sasochim, per-* » *sonnage illustre. Le troisiéme fut Seson-* » *chim ou Sesostris, roi, qui se rendit fa-* » *meux, non-seulement par les victoires* » *qu'il remporta, mais encore par les loix* » *qu'il établit & qui regardoient les mili-*

» *taires. Le quatriéme législateur fut Bo-*
» *choris ou Vecchoris, prince sage &*
» *spirituel. Après lui, Amasis s'appliqua*
» *à donner de nouvelles loix, & régla la*
» *forme du gouvernement général de l'E-*
» *gypte, & celui de ses provinces. Enfin,*
» *Xerxès, pere de Darius, donna encore*
» *des loix aux Egyptiens.* «

Voilà le passage de Diodore de Sicile, tel que le rapporte saint Justin. Il est bon de vous avertir qu'il est plus concis, dans certains endroits, que celui de l'original ; ce pere de l'église ayant omis, à dessein apparemment, quelques lignes qui contenoient les éloges de ces législateurs, & qui n'avoient rien de commun au sujet qu'il traitoit, son unique but étant de prouver que Moïse avoit été connu & respecté des plus célebres écrivains payens.

Voyons actuellement la note de l'abbé Terrasson (1). » M. Huet, dans sa
» *démonstration évangélique*, chap. 2,
» art. 32, à l'occasion de cette allégation de Moïse & du Dieu *Jao* ou *Je-*

(1) Page 154. du premier tome de sa traduction de Diodore de Sicile.

» *hova*, par Diodore, cite ſaint Juſtin
» Martyr, dans ſon *exhortation aux*
» *Grecs*, & ſaint Cyrille d'Alexandrie,
» *contre Julien*, liv. 1, comme deux
» peres de l'égliſe qui ſe ſont autoriſés
» de ce paſſage, pour faire voir que
» le Dieu de Moïſe avoit été connu
» des payens mêmes. Cela leur ſuffi-
» ſoit dans cette vûe particuliere; &
» ils ne s'attendoient pas, ſans doute,
» qu'un auteur profane donnât à ſon
» allégation le tour convenable, & tel
» que la vraye religion l'auroit dicté.
» L'aveuglement du paganiſme en a
» écarté Diodore encore davantage en
» deux fragmens conſervés par Pho-
» tius, l'un du livre 34, & l'autre
» du 40^{e}. «

Que veut dire le traducteur d'Hérodote par ces mots: *ils ne s'attendoient pas, ſans doute, qu'un auteur profane donnât à ſon allégation le tour convenable, & tel que la vraye religion l'auroit dicté. L'aveuglement du paganiſme en a écarté Diodore encore davantage en deux fragmens conſervés par Photius?* Eſt-ce de monſieur Huet qu'on veut parler?

Eſt-ce lui qu'on déſigne par les termes *d'auteur profane* qui a donné une plus grande étendue au ſentiment de ſaint Juſtin, que ce pere ne l'avoit prétendu? En ce cas, il y a là deux fautes : la premiere, c'eſt d'appeller M. Huet un auteur profane; car, quoiqu'il ait fait des ouvrages profanes, dans le cas dont il s'agit, on ne doit conſidérer que ſa *démonſtration évangélique*. M. de Meaux a fait un *diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle*; M. de Cambrai a compoſé *les aventures de Télémaque*; appellera-t-on, à cauſe de cela, ces évêques des auteurs profanes, lorſqu'on parlera de l'*expoſition de foi*, &c. du premier; & des *maximes des ſaints* du ſecond?

La ſeconde faute, c'eſt de croire que M. Huet a amplifié ce qu'avoit dit ſaint Juſtin; car il n'a fait que répéter purement ce qu'avoit dit ce pere. Peut-être que le traducteur françois a voulu dire, que les peres de l'égliſe, contens d'appercevoir que Diodore avoit eu une légere idée de Moïſe, n'avoient pas cru devoir exiger, dans un auteur payen, une plus grande connoiſſance. Si c'eſt

la pensée de l'abbé Terrasson, comme ce pourroit bien l'être, j'avoue que je la trouve enveloppée d'obscures ténébres ; elle se ressent du stile académique & de la diction des Marivaux. Elle contient d'ailleurs une erreur ; car S. Justin a prétendu que Diodore avoit fort bien connu les loix & les préceptes de Moïse ; ainsi il est inutile de dire, *qu'il ne s'attendoit pas qu'un auteur profane donnât à son allégation le tour convenable, & tel que la vraye religion l'auroit dicté.*

Nous avons vû une preuve, monsieur, dans le passage que j'ai cité de saint Justin, de l'idée que ce saint avoit des connoissances de Diodore de Sicile sur ce qui regardoit Moïse : voyez encore, au bas de la page, un autre endroit du même pere à ce sujet, qui mettra encore la question dont il s'agit dans un plus grand jour. Il prétend (1) » que

(1) Περιττοῦ μέμνηται χρόνου, ὃν δὲ οὐδέποτε, λέγων, τὸ γὰρ οὐδέποτε οὐκ ἐπὶ τοῦ παρεληλυθότος, ὡς οἴονταί τινες, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ μέλλοντας εἴρηται χρόνου, τοῦτο γὰρ καὶ παρὰ τοῖς ἔξωθεν ἠκρίβωται. Διὰ τοῦτο τοίνυν ὥσπερ ἑρμηνεῦσαι τοῖς ἀγνοοῦσι τὸ μυστικῶς περὶ τοῦ ἀϊδίο-

» Platon a connu parfaitement les sain-
» tes écritures ; & que, dans ce qu'il a

τῆλος τ Θεοῦ διὰ τ μετοχῆς εἰρημένον βουλόμενος ὁ Πλάτων, αὐταῖς λέξεσιν οὕτω γέγραφεν, ὁ μὲν δὴ Θεὸς, ὥσπερ καὶ ὁ παλαιὸς λόγος, ἀρχὴν, καὶ τελευτὴν, καὶ μεταξὺ τῶν πάντων ἔχων. ἐνταῦθα ὁ Πλάτων σαφῶς καὶ φανερῶς τ παλαιὸν λόγον, Μωσέως ὀνομάζει νόμον, τῦ μὲν ὀνόματος Μωσέως, φόβῳ τῦ κωνείου μεμνῆσθαι δεδιὼς ἠπίςατο γὰρ τὴν τ ἀνδρὸς διδασκαλίαν, ἐχθρὰν Ελλήνων οὖσαν διὰ ἢ τ τ λόγ υ παλαιότητος, τὸν Μωσέα σημαίνει σαφῶς. ὅτι δὲ παλαιὸς ἢ πρῶτος ὁ Μωσέως νόμος, καὶ ἐκ τ Διοδώρου ἢ τ λοιπῶν ἱςορικῶν ἱκανῶς ἡμῖν ἐν τοῖς προάγουσιν ἀποδέδεικται. πρῶτον γὰρ ἁπάντων νομοθέτην αὐτὸν Διόδωρος γεγενῆσθαι λέγει, μηδέπω μηδὲ τῶν τοῖς Ελλησι διαφερόντων εὑρεθέντων γραμμάτων, οἷς χρώμενοι τὰς ἑαυτῶν γεγράφασιν ἱςορίας. θαυμαζέτω δὲ μηδεὶς, εἰ Μωσεῖ πεισθεὶς ὁ Πλάτων περὶ τ ἀϊδιότητος Θεοῦ οὕτω γέγραφεν. εὑρήσεις γὰρ αὐτὸν μουσικῶς μετὰ τὸν ὄντως ὄντα Θεὸν ἢ τοῖς προφήταις τὴν ἀληθῆν περὶ τῶν ὄντων ἀναφέροντα γνῶσιν.

Sic enim & Plato, *quod existit* de prolixo usurpat tempore : ait, nunquam existit, de futuro : *Nunquam* enim non de præterito, sicut nonnulli putant, sed de futuro dictum est tempore. Nam & ab externis atque profanis hoc accuratè est expensum. Proindè, velut interpretari & exponere ignorantibus, quod arcanis verbis de æternitate Dei participium prolatum est, volens Plato, ita

» emprunté des écrits de ce prophete, » il n'a osé faire mention de lui, crainte » d'être traité comme Socrate, & dé» claré ennemi des dieux. Ce pere » ajoute, que Diodore sçachant que la » loi des Juifs étoit la plus ancienne » de toutes, & connoissant que Moïse » avoit été le premier des législateurs, » c'étoit une marque évidente que la re» ligion juive n'étoit point inconnue à » certains Grecs; & que, par consé» quent, il étoit naturel de penser que » Platon n'avoit dit, sur l'éternité de

verbum scripsit: *Ipse sanè Deus, sicuti & vetus verbum est, principium, finem & medium rerum omnium obtinet.* Hic Plato clarè & apertè *vetus verbum* Mosæ vocat legem: Mosæ quidem ille nominis, aconiti metu, mentionem non faciens, cujus doctrinam Græcis sciebat planè esse adversam; vetustate autem verbi Mosen manifestò designans. Porrò Mosæ legem antiquissimam, primamque adeò fuisse, ex Diodori quoque & reliquorum historiis satis superque demonstratum est. Primum enim eum omnium legislatorem Diodorus fuisse testatur, cùm nondum Græcorum inventæ essent litteræ, quibus illi suas præscripserunt historias. Minimè verò mirum esse cuiquam videri debet, à Mose persuasum Platonem, ad hunc modum ista de æternitate Dei scripsisse. Inventis namque eum rectè, secundùm ipsum verè existentem Deum, prophetis veram rerum, quæ extant deferre cognitionem. *S. Justini Martyris, opera, &c. ad Græcos cohort. pag. 24.*

» Dieu, que ce qu'il en avoit appris
» dans les écrits de Moïse. «

Je vous demande, monsieur, si saint Justin parle de ces deux auteurs comme de gens peu instruits ? Au reste, monsieur, ne jugez pas des autres notes du nouveau traducteur, par une qui me paroît très-obscure ; car, en général, elles ont deux grandes qualités : elles sont claires & courtes. Bel exemple pour les commentateurs, s'ils pouvoient le suivre.

En voilà assez sur Diodore ; venons à Denis d'Halicarnasse.

§. II.

Denis d'Halicarnasse.

Cet historien nous apprend lui-même les principales choses qu'on pourroit souhaiter de sçavoir sur le tems & le lieu où il composa son histoire, & sur les mesures qu'il prit pour l'écrire correctement & avec vérité. » Ceux, dit-» il (1), qui auront lû Jerôme, ou Ti-

(1) Ἀποδεδωκὼς δὲ τὸν (ὑπὲρ) τῆς προαιρέ-

» mée, ou Polybe, ou quelques-uns
» de ces écrivains dont je viens de
» faire mention, trouvant plusieurs cho-
» ses dans mon histoire qu'ils n'auront

σεως λόγον, ἔτι βούλομαι καὶ περὶ τῶν ἀφορμῶν εἰπεῖν, αἷς ἐχρησάμην ὅτ᾽ ἔμελλον ἐπιχειρεῖν τῇ γραφῇ. ἴσως γὰρ οἱ προανεγνωκότες Ἱερώνυμον, ἢ Τίμαιον ἢ Πολύβιον, ἢ τῶν ἄλλων τινὰ συγγραφέων, ὑπὲρ ὧν ἐποιησάμην λόγον ὀλίγῳ πρότερον, ὡς ὑποσεσυρκότων τὴν γραφήν, πολλὰ τῶν ὑπ᾽ ἐμοῦ γραφομένων οὐχ εὑρηκότες παρ᾽ ἐκείνοις κείμενα, σχεδιάζειν ὑπολήψονταί με, καὶ πόθεν εἰς ἐμὲ ἡ τούτων γνῶσις παραγέγονεν ἀξιώσουσι μαθεῖν. ἵνα δὴ μὴ τοιαύτη δόξα παραστῇ τισὶ περὶ ἐμοῦ, βέλτιον ἀφ᾽ ὧν ὡρμήθην λόγων τε καὶ ὑπομνηματισμῶν διελθεῖν. ἐγὼ καταπλεύσας (εἰς) Ἰταλίαν, ἅμα τῷ καταλυθῆναι τὸν ἐμφύλιον πόλεμον ὑπὸ τοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος, ἑβδόμης καὶ ὀγδοηκοστῆς καὶ ἑκατοστῆς ὀλυμπιάδος μεσούσης, καὶ τὸν ἐξ ἐκείνου χρόνον ἐτῶν δύο καὶ εἴκοσι μέχρι τοῦ παρόντος γενόμενος ἐν Ῥώμῃ διατρίψας, διάλεκτόν τε τὴν Ῥωμαϊκὴν ἐκμαθὼν, καὶ γραμμάτων ἐπιχωρίων λαβὼν ἐπιστήμην, ἐν παντὶ τούτῳ χρόνῳ τὰ συντείνοντα πρὸς τὴν ὑπόθεσιν ταύτην διετέλουν πραγματευόμενος· καὶ τὰ μὲν παρὰ τῶν λογιωτάτων ἀνδρῶν, οἷς εἰς ὁμιλίαν ἦλθον, διδαχῇ παραλαβών· τὰ δὲ ἐκ τῶν ἱστοριῶν ἀναλεξάμενος, ἃς οἱ πρὸς αὐτῶν ἐπαινούμενοι Ῥωμαῖοι συνέγραψαν, Πόρκιός τε

» point vûes dans ces historiens, croi-
» ront peut-être que je les ai inventées,
» ou desireront de sçavoir comment j'ai
» pû en avoir connoissance. Pour qu'on

Κάτων, καὶ Φάβιος Μάξιμος, καὶ Οὐαλέριος Ἀντίας, καὶ Λικίννιος Μάκερ, Αἴλιοί τε καὶ Γέλλιοι, καὶ Καλπούρνιοι, καὶ ἕτεροι πρὸς τούτοις συχνοὶ ἄνδρες οὐκ ἀφανεῖς· ἀπ' ἐκείνων ὁρμώμενος τῶν πραγματειῶν· εἰσὶ δὲ ταῖς Ἑλληνικαῖς χρονογραφίαις ἐοικυῖαι τότε ἐπεχείρησα τῇ γραφῇ. ταῦτα μὲν ὑπὲρ ἐμαυτοῦ διείλεγμαι. λοιπὸν ἐστὶ δέ μοι καὶ περὶ τῆς ἱστορίας αὐτῆς προειπεῖν, τίσι (τε αὐτὴν περιλαμβάνω) χρόνοις, καὶ περὶ τίνων πραγμάτων ποιοῦμαι τὴν διήγησιν, καὶ ποῖον ἀποδίδωμι τὸ σχῆμα τῇ πραγματείᾳ. ἄρχομαι οὖν τῆς ἱστορίας ἀπὸ τῶν παλαιοτάτων μύθων, οἷς παρέλιπον οἱ πρὸ ἐμοῦ γενόμενοι συγγραφεῖς, χαλεποῖς ὄντας ἄνευ πραγματείας μεγάλης ἐξευρεθῆναι· καταβιβάζω δὲ τὴν διήγησιν ἐπὶ τὴν ἀρχὴν τοῦ πρώτου Φοινικοῦ πολέμου, τὴν γενομένην ἐνιαυτῷ τρίτῳ τῆς ὀγδόης καὶ εἰκοστῆς ἐπὶ ταῖς ἑκατὸν ὀλυμπιάσιν. ἀφηγοῦμαι δὲ τοῖς τε ὀθνείοις πολέμοις τῆς πόλεως ἅπαντας οἷς ἐν ἐκείνοις τοῖς χρόνοις ἐπολέμησε, καὶ τὰς ἐμφυλίοις στάσεις ὁπόσας ἐστασίασεν, ἐξ οἵων αἰτιῶν ἐγένοντο, καὶ δι' οἵων τρόπων τε καὶ λόγων κατελύθηντο πολιτειῶν τε ἰδέας διέξειμι πάσας ὅσαις ἐχρήσατο βασιλευομένη τε, καὶ μετὰ τὴν κατάλυσιν τῶν μονάρχων, καὶ τίς ἦν αὐτῶν ἑκάστης

» ne me regarde point comme capable
» d'inventer des faits qui n'ont eu au-
» cune réalité, j'indiquerai les sources
» où j'ai puisé.

ὀκόσμος. ἔθη τε τὰ κράτιστα, καὶ νόμοις τοῖς ἐπιφανεστάτοις διηγοῦμαι, καὶ συλλήβδην ὅλον ἐπιδείκνυμι τὸν ἀρχαῖον βίον τῆς πόλεως. σχῆμα δὲ ἀποδίδωμι τῇ πραγματείᾳ, οὔθ' ὁποῖον οἱ τοὺς πολέμους ἀναγράψαντες ἀποδεδώκασι ταῖς ἱστορίαις, οὔθ' ὁποῖον οἱ τὰς πολιτείας αὐτὰς ἐφ' ἑαυτῶν διηγησάμενοι, οὔτε ταῖς χρονικαῖς παραπλήσιον, ἃς ἐξέδωκαν οἱ τὰς Ἀτθίδας πραγματευόμενοι· μονοειδεῖς γὰρ ἐκεῖναί τε καὶ ταχὺ προσιστάμεναι τοῖς ἀκροώμενοις· ἀλλ' ἐξ ἁπάσης ἰδέας μικτὸν, ἐναγωνίου τε καὶ θεωρητικῆς, ἵνα καὶ τοῖς περὶ πολιτικοὺς διατρίβουσι λόγοις, καὶ τοῖς περὶ τὴν φιλόσοφον ἐσπουδακόσι θεωρίαν, καὶ εἴ τισιν ἀοχλήτου δεήσει διαγωγῆς ἐν ἱστορικοῖς εὐαγνώσμασιν, ἀποχρώντως ἔχουσα φαίνεται, ἡ μὲν οὖν ἱστορία περὶ τοιούτων τε γενήσεται πραγμάτων, καὶ τοιοῦτον τεύξεται σχήματος. ὁ δὲ συντάξας αὐτὴν, εἰμὶ Διονύσιος Ἀλεξάνδρου Ἀλικαρνασσεύς. ἄρχομαι δὲ ἐνθάδε.

Nunc redditâ ratione, cur hoc opus sim aggressus, dicendum quo fretus id fecerim. Fortasse enim qui prius legerunt Hieronymum, aut Timæum, aut Polybium, aut unum aliquem ex paulò suprà memoratis scriptoribus, multa ab illis prætermissa invenientes in meis scriptis, suspicabuntur me fingere, & cupient cognoscere undè rerum earum cognitionem nactus sim. Ne igitur talem opinio-

» J'arrivai en Italie après qu'Auguste
» eut mis fin aux guerres civiles, vers

nem de me quisquam habeat, satiùs est indicare quibus libris & commentariis sim adjutus. Ego appulsus in Italiam post finem bellis civilibus jamjam impositum ab Augusto Cæsare, circà mediam olympiadem centesimam octuagesimam septimam; ex illo tempore in hanc diem exactis Romæ annis viginti duobus, essecutus Romanum sermonem, ejusque regionis litteras. Toto eo tempore paravi mihi quæ putarem ad hoc opus accommoda: partim ex doctissimorum hominum colloquiis, partim ex laudatorum ab his virorum commentariis, quos superiora tulerunt sæcula; quod genus sunt, Porcius Cato, Fabius Maximus, Valerius Antias, Licinius Macer, Æliique, & Gellii, ac Calpurnii, aliique multi scriptores non ignobiles; quorum annorum annales Græcanicis chronographiis persimiles, materiam mihi præbuerunt uberrimam. Et de me ipso quidem hactenùs reliquum est ut & de argumento præmoneam, quæ tempora & quas res narraturus sim, & quæ forma sit futura hujus operis. Ab antiquissimis fabulis ordior historiam, quas ante me nemo attigit, propter difficultatem ejus negotii: deducam autem narrationem usque ad initia primi belli punici, quod incidit in annum tertium vigesimæ octavæ suprà centesimam olympiadem. Dicam verò tum externa bella, quibus se populus Romanus per illa tempora exercuit, tum exortas aliquoties seditiones domesticas, quibus de caussis ortæ sint, & quonam pacto compositæ. Reipublicæ quoque species omnes edisseram, quibus usa est ea civitas, primò sub regibus, deinde post reges exactos; quænam rerum utrobique administratio fuerit: mores etiam ejus optimos, & leges præcipuas narrabo, & in summa te-

» le milieu de la 187^{e} olympiade. Je » restai vingt années de suite à Rome, » & j'employai ce tems à apprendre la » langue latine, & à m'instruire de tout » ce qui pouvoit avoir quelque rapport » avec l'ouvrage que je méditois. Je » retirai beaucoup de profit du com- » merce & de la conversation de plu- » sieurs sçavans : je profitai aussi de la » lecture des livres des écrivains les » plus illustres des siécles passés, tels » que Porcius Cato, Fabius Maximus, » Valerius Antias, Licinius Macer, » Gellius, Calpurnius, dont les anna-

tam vivendi rationem veterem. Formam autem addam operi, nec talem, qualis placuit bellorum scriptoribus, nec qualem secuti sunt qui descripserunt ipsas tantum respublicas, aut qui Atthidas inscripserunt sua opera; simplices enim hæ sunt, & citò auditorem satiant: sed erit quiddam ex rebus gestis, earumque contemplatione mixtum, ut satisfiat & civiles res tractantibus, & oblectantibus se speculatione philosophicâ, & his quibus extrà rerum turbas vacare libet cognitioni historicæ. Atque hoc quidem historiæ erit argumentum, & talis species operis : auctor verò ejus sum Dionysius Alexandri fil. Halicarnassensis : & hinc jam ordiar. *Dionysii Halicarnassei scripta quæ extant omnia, & historica, & rhetorica. Francofurti, apud hæredes Andreæ Wecheli*, 1586. *cum S. Cæs. Maj. privilegio ad sexennium, in-fol. pag.* 7.

» les, conformes à celles des auteurs » Grecs, m'ont servi considérablement.

» Après avoir parlé des secours que » j'ai eus dans la composition de mon » histoire, il me reste à dire quels sont » les événemens dont j'ai fait mention, » & l'ordre dans lequel je les ai distri- » bués. Je commence mon histoire par » les faits les plus éloignés, que per- » sonne, avant moi, n'a osé approfon- » dir, à cause de leur obscurité; & je » la conduis jusqu'au commencement » de la premiere guerre punique, c'est- » à-dire, jusqu'à la troisiéme année de » la 128e olympiade. Je rapporte les » guerres étrangeres qu'a fait, pendant » ce tems, le peuple Romain; les trou- » bles intestins qui l'ont agité; les cau- » ses qui les ont produits, & celles qui » les ont fait finir. Je montre les diffé- » rentes formes de gouvernement qu'il » y a eu dans Rome. Elle a d'abord été » gouvernée par des rois. Je parle de » l'administration de la république, » lorsque les rois eurent été chassés. Je » rapporte les loix, les coutumes, les » usages qui y ont été établis.

» Au reste, j'ai donné à mon ou-
» vrage une autre forme que celle dont
» se sont servis les auteurs qui ont écrit
» les guerres, ou qu'ont employée ceux
» qui ont fait l'histoire des affaires po-
» litiques; car on ne trouve, dans leurs
» livres, que la seule & unique chose
» à laquelle ils se sont attachés; aussi
» lassent-ils bientôt les lecteurs. Mais,
» pour ce qui me regarde, j'ai traité,
» dans mon ouvrage, des matieres po-
» litiques, des guerres, des sciences,
» de la philosophie; enfin, de tout ce
» dont l'histoire a droit de faire men-
» tion. Voilà quel est le plan de mon
» livre, & quel est l'ordre que j'ai ob-
» servé. Quant à ma personne, je m'ap-
» pelle Denis, natif d'Halicarnasse. »

Vous voyez, monsieur, que, dans le seul morceau que je viens de traduire, & dont vous pouvez voir l'original au bas de la page, Denis d'Halicarnasse ne laisse rien à désirer au lecteur. Il seroit à souhaiter que tous les anciens historiens eussent pris la même précaution, qu'ils nous eussent instruits eux-mêmes de mille particularités que nous

sommes obligés d'aller chercher ailleurs que dans leurs ouvrages, & que nous ne trouvons qu'avec peine. Dans quelle incertitude ne sommes-nous pas sur le tems, le lieu, &c. où bien d'anciens historiens ont écrit ? Tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous arrêter à certaines conjectures apparentes, peut-être trompeuses. Les auteurs modernes mettent des préfaces à la tête de leurs livres ; mais la plûpart ne sont que des amas inutiles d'excuses frivoles des défauts de leurs ouvrages, ou des tissus de fades louanges qu'ils se donnent à eux-mêmes : quelquefois aussi ils blâment, avec aigreur, les écrivains qui les ont précédés ; & ce qu'il y a de pis, ils les blâment après s'être enrichis de leurs dépouilles, & les avoir souvent pillés sans ménagement.

Denis d'Halicarnasse nous apprend qu'il avoit évité de tomber dans ces défauts, qui n'étoient gueres moins communs de son tems qu'ils le sont aujourd'hui. » Puisqu'on a la coutume, dit- » il (1), de rapporter, à la tête des

» histoires

(1) Τοὺς εἰωθότας ἀποδίδοσθαι τοῖς προοι-

» histoires qu'on publie, les raisons » qu'on a eu de les écrire; je ne ferai » point ici mon éloge, qui ne pourroit » être qu'ennuyeux à mes lecteurs, ni

μίοις τῶν ἱστοριῶν λόγοις, ἥκιστα βουλόμενος, ἀναγκάζομαι περὶ ἐμαυτοῦ προειπεῖν οὔτε ἐν τοῖς ἰδίοις μέλλων πλεονάζειν ἐπαίνοις οἷς ἐπαχθεῖς οἶδα φαινομένοις τοῖς ἀκούουσιν οὔτε διαβολὰς καθ᾽ ἑτέρων ἐγνωκὼς ποιεῖσθαι συγγραφέων, ὥσπερ Ἀναξίλαος καὶ Θεόπομπος ἐν τοῖς προοιμίοις τῶν ἱστοριῶν ἐποίησαν· ἀλλὰ τοὺς ἐμαυτοῦ λογισμοὺς ἀποδεικνύμενος, οἷς ἐχρησάμην ὅτε πρὸς αὐτὴν ὥρμησα τὴν πραγματείαν, καὶ περὶ τῶν ἀφορμῶν ἀποδιδοὺς λόγους, ἐξ ὧν τὴν ἐμπειρίαν ἔλαβον τῶν γραφησομένων· ἐπείσθην γὰρ ὅτι δεῖ τοῖς προαιρουμένοις μνημεῖα τῆς ἑαυτῶν ψυχῆς τοῖς ἐπιγινομένοις καταλιπεῖν, ἃ μὴ συναφανισθήσεται τοῖς σώμασιν αὐτῶν ὑπὸ τοῦ χρόνου, καὶ πάντων μάλιστα τοὺς ἀναγράφοντας ἱστορίας, ἐν αἷς καθιδρῦσθαι τὴν ἀλήθειαν πάντες ὑπολαμβάνομεν ἀρχὴν φρονήσεώς τε καὶ σοφίας οὖσαν πρῶτον μὲν ὑποθέσεις αἱρεῖσθαι καλὰς καὶ μεγαλοπρεπεῖς, καὶ πολλὴν ὠφέλειαν τοῖς ἀναγνωσομένοις φερούσας· ἔπειτα παρασκευάζεσθαι τὰς ἐπιτηδείας εἰς τὴν ἀναγραφὴν τῆς ὑποθέσεως ἀφορμὰς μετὰ πολλῆς ἐπιμελείας τε καὶ φιλοπονίας· οἱ μὲν γὰρ ὑπὲρ ἀδόξων πραγμάτων ἢ πονηρῶν, ἢ μηδεμιᾶς σπουδῆς ἀξίων ἱστορικὰς καταβαλλόμενοι πραγματείας, εἴτε τοῦ

» je ne déchirerai point les autres histo-
» riens, comme ont fait Anaxilaus &
» Théopompus dans la préface de leurs

προελθεῖν εἰς γνῶσιν ὀρεγόμενοι, καὶ τυχεῖν ὁποιουδήποτε ὀνόματος, εἴτε περιουσίαν ἀποδείξασθαι τῆς περὶ λόγους δυνάμεως βουλόμενοι, οὔτε τῆς γνώσεως ζηλοῦνται παρὰ τοῖς ἐπιγινομένοις, οὔτε τῆς δυνάμεως ἐπαινοῦνται· δόξαν ἐγκαταλείποντες τοῖς ἀναλαμβάνοισιν αὐτῶν τὰς ἱστορίας, ὅτι τοιούτοις ἐζήλωσαν αὐτοὶ βίοις, οἵας ἐξέδωκαν τὰς γραφάς. ἐπιεικῶς γὰρ ἅπαντες νομίζουσιν εἰκόνας εἶναι τῆς ἑκάστου ψυχῆς τοὺς λόγους· οἱ δὲ προαιρούμενοι μὲν τὰς κρατίστας ὑποθέσεις, εἰκῆ δὲ καὶ ῥαθύμως αὐτὰς συντιθέντες ἐκ τῶν ἐπιτυχόντων ἀκουσμάτων οὐδένα ὑπὲρ τῆς προαιρέσεως ἔπαινον κομίζονται· οὐ γὰρ ἀξιοῦμεν αὐτοσχεδίοις οὐδὲ ῥαθύμοις εἶναι τὰς περί τε πόλεων εὐδόξων καὶ ἀνδρῶν ἐν δυναστείᾳ γεγονότων ἀναγραφομένας ἱστορίας.

Rationes quas in procemiis historiarum moris est reddere, de me afferre in hac præfatione necesse habeo: quod alioque minime vellem. Sed neque multus in propriis laudibus sum futurus, quas audientibus graves molestasque videri scio; neque alios scriptores traducere statui, sicut Anaxilaus & Theopompus fecerunt in historiarum suarum procemiis: sed indicabo quo consilio ad hæc tractanda accesserim, & quâ occasione assecutus sim cognitionem eorum quæ decrevi hoc scripto prodere. Equidem persuasum habeo, eos, quibus propositum est ingenii sui monumenta post obitum superstitura posteritati relinquere, præsertim histo-

» ouvrages : mais je dirai par quel mo-
» tif j'ai été porté à écrire cette histoi-
» re, & par quels moyens j'ai été ins-
» truit de ce que je desirois sçavoir. «

Après ces sages réflexions, qui devroient servir de préceptes à tous les auteurs, Denis d'Halicarnasse apprend aux historiens ce qu'ils doivent espérer de la postérité, & de quelle maniere il faut qu'ils se conduisent, s'ils veulent en être estimés. » Je crois, dit-il, que

rias, in quibus veritatem, ac prudentiæ sapientiæque principia recondita omnes credimus; debere primò argumentum eligere pulchrum, ac magnificum, quodque multas lectoribus utilitates afferat : deinde curare ut ad in quàm diligentissime tractandum sint instructi. Qui enim de obscuris rebus, malisve, aut indignis, in quibus opera collocetur, texunt historiam, sive innotescendi cupidine, & qualiscumque nominis, sive ostentandæ eloquentiæ gratiâ, nec posteris noscuntur feliciter, nec laudem assequuntur eloquentiæ; dùm quisque qualia eorum esse scripta videt, tales eos vitam sectatos fuisse existimat : meritò enim omnes putant orationem suam cujusque animi esse imaginem. At illi, qui eximia quidem argumenta sibi deligunt, sed temerè ac negligenter ea tractant, quibusvis rumoribus creduli, nullam indè laudem referunt; indignum enim fuerit de claris civitatibus & viris amplâ potentiâ prædictis ex tempore ac negligenter commentarios scribere. *Dion. Halicarn. lib. 1. pag. 2.*

» les écrivains qui veulent laiſſer d'eux
» une longue & belle mémoire, doi-
» vent choiſir d'abord un ſujet grand,
» noble, intéreſſant, & qui puiſſe être
» utile aux lecteurs. Il faut enſuite qu'ils
» s'appliquent à s'inſtruire de tout ce
» qui peut y avoir quelque rapport ;
» car les auteurs qui écrivent des hiſ-
» toires remplies de faits obſcurs,
» mauvais, incertains, ou indignes
» d'être conſervés, quelque deſſein
» qu'ils ayent d'illuſtrer leur nom, ne
» font au contraire que le rendre mé-
» priſable ; & l'on traite leurs perſon-
» nes auſſi mal que leurs écrits, parce
» que l'on ſe figure, avec raiſon, que
» les ouvrages d'un écrivain ſont le
» portrait de ſon ame. Quelques au-
» teurs font choix d'un grand & beau
» ſujet ; mais ils le traitent très-mal,
» ſoit à cauſe de leur négligence, ſoit
» parce qu'ils ajoutent foi aveuglément
» aux bruits publics : ainſi ils perdent
» tout l'avantage que leur fourniſſoit
» leur ſujet, étant ridicule & indigne
» d'écrire d'une maniere baſſe & po-
» pulaire les actions des grands hom-

» mes, & les révolutions des peuples
» fameux. «

Je ne crois pas, monsieur, qu'on puisse donner des leçons plus utiles, pour écrire l'histoire, que celles de Denis d'Halicarnasse. On peut les réduire à deux points fondamentaux : le premier, c'est le choix d'un sujet intéressant : le second, c'est la noble simplicité & la vérité, qu'on ne doit jamais perdre de vûe. Combien peu d'historiens avons-nous aujourd'hui qui mettent en pratique ces maximes si nécessaires ? Quelle foule d'auteurs n'avons-nous pas, dont le sujet des ouvrages est la vie de quelque moine fainéant, ou les annales de quelque communauté religieuse ? Les Jouvenci, les Ribadeneire, les Bouhours, &c. & plusieurs autres jésuites ont ennuyé le public : mais leurs livres étoient du moins écrits d'un stile bien différent de celui de quantité d'autres auteurs, dont la diction égaloit la bassesse du sujet. Il semble, à la vérité, que ce soit une chose établie, par un usage de près de deux cens ans, que de mentir hardiment, &

d'écrire des romans satiriques ou fanatiques, auxquels on donne le nom d'histoire. Pour un de Thou & un Rapin Thoiras on trouve dix mille Varillas & dix mille Maimbourg. C'est ce que nous examinerons lorsque nous serons parvenus aux historiens modernes : retournons actuellement à Denis d'Halicarnasse. Il a raison de dire (1) qu'il avoit choisi un sujet grand & magnifique : en effet, il n'en étoit point de

(1) Ταῦτα δὲ νομίσας ἀναγκαῖα καὶ πρῶτα διανοηθῆναι τοῖς ἱστορικοῖς εἶναι; καὶ πολλὴν ποιησάμενος ἐπιμέλειαν, οὔτε παρελθεῖν τὸν ὑπὲρ αὐτῶν λόγον ἐβουλήθην, οὔτε ἐν ἄλλῳ τινὶ τόπῳ καταχωρίσαι μᾶλλον, ἢ τῷ προοιμίῳ τῆς πραγματείας. τὴν μὲν οὖν ὑπόθεσιν ὅτι καλὴν εἴληφα καὶ μεγαλοπρεπῆ, καὶ πολλοῖς ὠφέλιμον, οὐ μακρῶν οἶμαι δεήσειν λόγων, τοῖς γε δὴ μὴ παντάπασιν ἀπείρως ἔχουσι τῆς κοινῆς ἱστορίας· εἰ γάρ τις ἐπιστήσας τὴν διάνοιαν ἐπὶ τὰς παραδεδομένας ἐκ τοῦ παρεληλυθότος χρόνου πόλεών τε καὶ ἐθνῶν ἡγεμονίας, ἔπειτα χωρὶς ἑκάστην κατασκοπῶν, καὶ παρ' ἀλλήλας ἐξετάζων, διαγνῶναι βουληθείη τίς αὐτῶν ἀρχήν τε μεγίστην ἐκτήσατο, καὶ πράξεις ἐπεδείξατο λαμπροτάτας ἐν εἰρήνῃ τε καὶ κατὰ πολέμους, μακρῷ δή τινι τὴν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν ἁπάσας ὑπερβεβλημένην ἄρχῃ

plus grand que l'histoire de la fondation & de l'aggrandissement d'une république qui s'étoit rendue la maîtresse de tant de peuples.

Quant à la maniere dont Denis d'Halicarnasse a traité son sujet, elle répond en partie aux maximes qu'il établit lui-

ται τὰς πρὸ αὐτῆς μνημονευομένας, οὐ μόνον κατὰ τὸ μέγεθος τῆς ἀρχῆς, καὶ κατὰ τὸ κάλλος τῶν πράξεων, ἃς οὔπω κεκόσμηκε λόγος οὐδεὶς ἀξίως, ἀλλὰ καὶ κατὰ τὸ μῆκος τοῦ περιειληφότος αὐτὴν χρόνου μέχρι τῆς καθ' ἡμᾶς ἡλικίας·

Hæc ego ratus maximè consideranda scriptoribus, quippe quos hæc cura non tangat leviter, nec præterire silentio volui, nec alio loco aptiùs quadrare duxi quàm procemio. Cæterùm, argumentum me delegisse elegans & magnificum, multisque utile, facilè opinor, persuadebitur, his potissimum qui non omninò imperiti sunt communis historiæ. Si quis enim mentem adhibeat ad prisca, tam civitatum, quam gentium imperia, malorum monumentis prodita, ac singulatim quodque consideret, & inter se collata diligenter examinet, quodnam eorum sibi dominium amplissimum paraverit, & res bello ac pace clarissimas gesserit, videbit Romanum imperium longo intervallo post se reliquisse cætera quorum hactenùs extat memoria, non solùm si spectes amplitudinem dominii, pulchritudinemque rerum gestarum, quas nemo hactenùs pro dignitate suis scriptis exornavit, verùm etiam quod ad diuturnitatem ejus attinet, extensam usque ad nostrum hoc sæculum. *Dionys. Halicarnass. lib. 1. pag. 2.*

même. Son ſtile a été loué, dans tous les tems, par pluſieurs grands hommes. Voici ce qu'en dit la Mothe-le-Vayer, qui rapporte le ſentiment d'un auteur Grec bon connoiſſeur (1) : » Pour ſon » ſtile, Photius le conſidere comme » extraordinaire & nouveau, mais ac- » compagné d'une ſimplicité qui le rend » agréable ; & il ajoute, que l'élégance » de ſon diſcours, ou oraiſon, corrige » & adoucit quelque rudeſſe qui ſe » trouve par fois dans ſa diction. Il le » loue fort auſſi d'avoir ſçu uſer de beau- » coup de digreſſions, qui retiennent » & récréent l'eſprit des lecteurs, lorſ- » que l'égalité d'une narration hiſtori- » que commence à leur être ennuyeuſe, » & à les laſſer.

» Et certes, il n'eſt pas imaginable » qu'un homme de la réputation qu'a- » voit acquiſe Denis d'Halicarnaſſe, » dans les belles lettres, pût rien pro- » duire qui ne fût très-poli & digne » de ſon nom. Nous avons ſes compo- » ſitions de rhétorique & de la plus » fine critique, qui le mettent au pre-

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 319.

mier

» mier rang de ceux qui se sont plû à
» cette sorte d'étude : & quand il n'y
» auroit que la priere qui lui fut faite,
» par le grand Pompée, de lui donner
» son jugement des premiers historiens
» Grecs, d'Hérodote sur-tout, & de
» quelle autorité il étoit dans Rome,
» parmi les sçavans, puisque Pompée
» le choisit, entre tant d'autres, pour
» être instruit là-dessus. «

Passons à la croyance, aux bruits publics, que Denis d'Halicarnasse regarde comme un vice considérable. Il me paroît que lui-même n'en a point été tout-à-fait exempt. Lorsqu'il parle des prodiges les plus incroyables & les plus fabuleux, il ne cherche point à faire connoître qu'il n'y ajoute aucune foi; au contraire, il les rapporte assez souvent comme des faits certains & avérés. Vous avez vû, dans la lettre précédente, la longue fable qu'il rapporte au sujet de la pierre qu'Accius Nevius coupa avec un rasoir : il y en a plusieurs de cette sorte dans son histoire. Il fait battre (1) Castor & Pollux, en faveur

(1) Dionys. Halicarn. lib. 6.

des Romains, contre les Latins. Le jésuite Maimbourg s'est approprié ce conte ridicule dans l'histoire des croisades : il a métamorphosé *Castor* en saint Jacques, & *Pollux* en saint Philippe. Dans un autre endroit, Denis d'Halicarnasse assure que les fleuves Vulturne & Glanis remonterent (1) vers leur source, pour favoriser les habitans de Cumes. Sandoval, archevêque de Pampelune & historiographe de Charles-Quint, a surpassé cette fable : il n'a pas jugé à propos de faire remonter des fleuves vers leur source ; mais il a arrêté le soleil dans sa course, pour donner le loisir aux catholiques de massacrer les luthériens. C'est ainsi qu'il n'est aucune impertinence, dans les anciens historiens, qui n'ait été fidélement copiée ou imitée par quelques modernes. En voici encore une de Denis d'Halicarnasse, qui a été adoptée par un auteur dominicain, qui l'a habillée à la monachale, dans l'histoire de saint Thomas. L'historien Grec rapporte qu'une sta-

(1) Idem, lib. 7.

tue de la Fortune (1) prononça deux fois de suite ces mots : *ritè me, matronæ, dedicastis* ; & l'auteur moine dit, qu'un crucifix, qu'on voit encore dans une église d'Italie, dit à saint Thomas : *Thomas, benè scripsisti de me.*

Quoique je condamne, monsieur, la trop grande crédulité de Denis d'Halicarnasse, ou du moins celle qu'il fait paroître (car je suis certain qu'au fond du cœur, il ne croyoit aucun de ces contes, & qu'il ne les rapportoit que pour se conformer à la croyance du peuple), j'estime infiniment son histoire, & je la regarde comme un trésor qui contient les usages, les coutumes & les principales loix romaines. Un des plus vastes génies de ces derniers tems en a porté le même jugement, & sa décision est autorisée par celle de plusieurs grands hommes qui l'ont précédé. » Je » ne veux pas oublier, dit-il (2), pour » corollaire à tout ce que dessus, com» me du consentement d'autant qu'il y » a d'hommes sçavans, Denis d'Hali-

(1) Idem, lib. 8.
(2) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 323.

» carnasse explique beaucoup mieux
» les antiquités romaines, non-seule-
» ment pour le tems dont nous avons
» déja parlé, mais encore pour les ma-
» tieres, qu'aucun des historiens Latins
» n'a fait. Car tant s'en faut que sa con-
» dition d'étranger lui ait été préjudi-
» ciable, qu'il s'est efforcé là-dessus
» d'observer, pour son instruction, une
» infinité de choses très-curieuses de
» l'état des Romains, qu'on lit dans ses
» livres, & que nous n'apprenons point
» dans leurs propres auteurs; soit à
» cause qu'ils ont négligé d'écrire ce
» qu'ils croyoient que tout le monde
» sçavoit aussi-bien qu'eux, soit parce
» que ce Grec s'est rendu plus curieux
» & plus diligent, qu'ils n'ont été, à re-
» chercher tout ce qui pouvoit servir à
» la connoissance de leurs affaires. Ce-
» pendant ce lui est une grande gloire
» de les avoir tous passés, en des choses
» où il sembloit qu'ils dûssent avoir de
» si grands avantages sur lui. «

L'article de *Denis d'Halicarnasse*, dans le dictionnaire de Moreri, même dans les dernieres éditions, telle que celle

de Bâle, en six volumes, est pitoyable. Outre son extrême brièveté, qui le rend tout-à-fait inutile, il y a des négligences inconcevables : par exemple, après avoir dit un mot de l'*histoire des antiquités romaines*, on ajoute simplement, *il composa aussi quelques autres ouvrages* ; & l'on finit l'article. Un lecteur ne sçait si ces *autres ouvrages* sont perdus, ou s'ils sont parvenus jusqu'à nous ; s'ils concernent l'histoire, la philosophie, ou la rhétorique : enfin, autant auroit-il valu ne rien dire, que de parler d'une façon aussi vague & aussi indéterminée. Il eût fallu, pour corriger cette faute, que ceux qui ont corrigé le dictionnaire de Moreri eussent fait mention des ouvrages de rhétorique & de critique que nous avons encore aujourd'hui de Denis d'Halicarnasse, & qui ne sont pas d'un moindre prix que ses *antiquités romaines*. Je vous en ai rapporté un fort long morceau, dans la lettre que je vous ai écrite sur Thucydide & sur Hérodote. Vous aurez dû vous appercevoir de la justesse d'esprit, de la netteté, de la précision qui régnent

dans la comparaison que Denis d'Halicarnasse fait de ces deux auteurs. Aussi Quintilien (1) le place-t-il au nombre des plus excellens rhéteurs. Je suis, avec une considération infinie,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant, &c.

(1) Theophrastus quoque, Aristotelis discipulus, de rhetoricâ diligenter scripsit : atque hinc vel studiosus philosophiæ quàm rhetorices, præcipuèque stoïcorum ac peripateticorum principis, fecit deinde velut propriam Hermagoras viam, quam plurimi sunt secuti : cui maximè par atque æmulus videtur Athenæus fuisse, multa post Apollonius Malon, multa Areus, multa Cæcilius, & Halicarnasseus Dionysius. *Quintil. institut. orator. lib. 3. cap. 1.*

LETTRE SEIZIEME.

§. I.

Joſephe.

MONSIEUR,

JOSEPHE, hiſtorien Juif, étoit d'une famille très-diſtinguée (1). La Mothe-le-Vayer a fort bien développé, & en peu de mots, les principaux évé-

(1) Voici ce que Joſephe dit de ſa famille, dans le commencement de ſa vie, écrite par lui-même.

Ἐμοὶ δὲ γένος ἐστὶν οὐκ ἄσημον, ἀλλ' ἐξ ἱερέων ἄνωθεν καταβεβηκός. ὥσπερ δ' ἡ παρ' ἑκάστοις ἄλλη τίς ἐστιν εὐγενείας ὑπόθεσις, οὕτως παρ' ἡμῖν ἡ τῆς ἱερωσύνης μετουσία τεκμήριόν ἐστι γένους λαμπρότητος. ἐμοὶ δ' οὐ μόνον ἐξ ἱερέων ἐστὶ τὸ γένος, ἀλλὰ καὶ ἐκ τῆς πρώτης ἐφημερίδος τῶν εἰκοσιτεσσάρων, (πολλὴ δὲ κἀν τούτῳ διαφορὰ) καὶ τῶν ἐν ταύτῃ φυλῶν ἐκ τῆς ἀρίστης. ὑπάρχω δὲ καὶ τοῦ βασιλικοῦ γένους ἀπὸ τῆς μητρός. οἱ γὰρ Ἀσαμωναίου παῖδες, ὧν ἔκγονος ἐκείνη, τοῦ ἔθνους ἡμῶν ἐπὶ μήκιστον χρόνον ἠρχιεράτευσαν καὶ ἐβασίλευσαν. ἐρῶ δὲ τὴν διαδοχήν. ὁ πρόπαππος ἦν ἐμοὶ Σίμων ὁ Ψελλὸς ἐπικαλούμενος·

nemens de la vie de cet historien. » Sa

οὗτος ἐγένετο καθ' ὃν καιρὸν ἠρχιεράτευσε Σίμωνος ἀρχιερέως ὁ παῖς, ὃς πρῶτος ἀρχιερέων Ὑρκανὸς ὠνομάσθη. γίνονται δὲ τῷ Ψελλῷ Σίμωνι παῖδες ἐννέα τούτων εἷς ἐστι Ματθίας ὁ Ἡφλίου λεγόμενος. οὗτος ἠγάγετο πρὸς γάμον θυγατέρα Ἰωνάθου ἀρχιερέως, τοῦ πρώτου ἐκ τῶν Ἀσαμωναίου παίδων γένους ἀρχιερατεύσαντος, τοῦ ἀδελφοῦ Σίμωνος τοῦ ἀρχιερέως, καὶ γίνεται παῖς αὐτῷ Ματθίας ὁ κυρτὸς ἐπικληθεὶς, ἄρχοντος Ὑρκανοῦ τὸν πρῶτον ἐνιαυτόν. τούτου γίνεται Ἰώσηπος ἐνάτῳ ἔτει τῆς Ἀλεξάνδρας ἀρχῆς, καὶ Ἰωσήπου Ματθίας βασιλεύοντος Ἀρχελάου τὸ δέκατον, Ματθίᾳ δὲ ἐγὼ τῷ πρώτῳ τῆς Γαΐου Καίσαρος ἡγεμονίας. ἐμοὶ δὲ παῖδές εἰσι τρεῖς. Ὑρκανὸς μὲν ὁ πρεσβύτατος ἔτει τετάρτῳ τῆς Οὐεσπασιανοῦ Καίσαρος ἡγεμονίας, ἑβδόμῳ δὲ Ἰοῦστος, ἐνάτῳ δὲ Ἀγρίππας. τὴν μὲν οὖν τοῦ γένους ἡμῶν διαδοχὴν, ὡς ἐν ταῖς δημοσίαις δέλτοις ἀναγεγραμμένην εὗρον, οὕτως παρατίθεμαι, τοῖς διαβάλλειν ἡμᾶς πειρωμένοις χαίρειν φράσας.

Mihi autem genus est non ignobile, sed ex sacerdotibus longâ serie deductum. Quemadmodum scilicet apud unamquamque gentem diversa sunt nobilitatis argumenta, ita apud nos honoris sacerdotalis participatio splendidi generis indicium est. Ego autem non solùm ex sacerdotum oriundus sum genere, verùm etiam ex classe prima inter illas XXIV. (& magna sanè in hoc est excellentia) & nobilissima populorum ad eandem pertinentium familia. Quin & maternum mihi genus à regibus est : nam Asamonæi liberi, e quibus illa prognata

» naissance, dit-il (1), fut très-illustre,
» tant du côté de son pere, qui venoit
» des premiers sacrificateurs de Hieru-
» salem, que de celui de sa mere, qui
» étoit du sang royal des Asmonéens
» ou Machabées. Il vint au monde du
» tems de Caligula, & il y étoit encore
» sous Domitien; de façon qu'il a vécu

est, summum in gente nostra pontificatum regnumque diù obtinuerunt. Seriem autem successionis recensebo. Atavus meus erat Simon cognomine Psellus. Hic vixit eo tempore, quo Simonis pontificis filius, qui primus inter pontifices Hyrcanus appellatus est, pontificatum gessit. Simoni autem Psello filii erant novem, & in his unus Matthias, Ephliæ *filius* dictus. Hic in uxorem duxit Jonathæ pontificis filiam, qui quidem primus ex Asamonæorum genere pontificatum in domum suam intulit, frater verò existit Simonis, pariter pontificis. Et ex ea filium Matthiam, Gibbosum nominatum, suscepit, primo anno quo *genti* imperavit Hyrcanus. Huic nascitur Josephus nono anno regni Alexandræ; Josepho verò Matthias, anno Archelai regis decimo, Matthiæ autem ego, primo anno principatûs Caji Cæsaris. Mihi porrò tres sunt liberi: Hyrcanus quidem maximus, anno quarto natus imperii Vespasiani Cæsaris, Justus verò septimo, nono autem Agrippa. Atque ita quidem generis nostri successionem, prout in tabulas publicas relatam inveni, in medium affero: illis *interim* valere jussis, qui nos calumniis aggrediuntur. *Flavii Josephi vita*, *pag.* 1.

(1) Œuvres de la Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 325. édit. in-folio.

» durant le régne de neuf empereurs
» pour le moins. A l'âge de vingt-six
» ans, il fit le voyage d'Italie, en faveur
» de quelques ecclésiastiques de sa na-
» tion, que le gouverneur de Judée,
» nommé Félix, avoit envoyés prison-
» niers à Rome. Un comédien Juif,
» que Néron aimoit, lui donna du sup-
» port en cour, & lui fit même con-
» noître l'impératrice Poppée, de qui
» il reçut quelques bienfaits; de sorte
» qu'ayant eu une très-heureuse issue
» de son affaire, il s'en retourna con-
» tent en Palestine. Les factions, qui
» étoient alors dans la terre sainte, le
» firent élire capitaine des Galiléens;
» charge qu'il exerça très-dignement
» jusqu'à la prise de Jotapata, où il se
» vit réduit à se jetter dans ce puits qui
» avoit déja servi de retraite à quarante
» des siens, pour y souffrir des extrê-
» mités merveilleuses, demeurant en-
» fin prisonnier des Romains. Ce fut
» en ce tems-là, qu'étant captif, il pré-
» dit à Vespasien son exaltation à l'em-
» pire, & qu'il le délivreroit bientôt
» de ses liens, comme Suetone le rap-

» porte dans la vie de cet empereur, » & comme Josephe l'écrit lui-même » dans le troisiéme livre de la guerre » judaïque, chapitre quatorziéme. «

Vous serez peut-être bien-aise, monsieur, de trouver ici cette prophétie de Josephe, dont parle la Mothe-le-Vayer. Voici ce qu'en dit l'historien Romain qu'il cite : » Lorsque Vespasien (1) » étoit en Judée, il consulta l'oracle du » dieu Carmel (2), & la réponse qu'il

(1) Apud Judæum Carmeli Dei oraculum consulentem, ita confirmavere sortes, ut quidquid cogitaret, volveretque animo, quantumlibet magnum, id esse proventurum, pollicerentur. Et unus ex nobilibus captivis, Josephus, cum conjiceretur in vincula, constantissimè asseveravit, fore ut ab eodem brevi solveretur, verùm jam imperatore. *Sueton. in vit. Vespas. cap.* 5.

(2) Ce dieu étoit adoré sur le mont qu'on nomme encore à présent *Carmel*, entre la Judée & la Syrie, & duquel il est parlé dans le troisiéme livre des rois. Il n'y avoit cependant, sur ce mont, aucun simulacre, ni aucun temple, mais seulement un autel, devant lequel on se prosternoit. On y tiroit le sort, ainsi qu'à Prénesle en Italie. Cette espece de divination se faisoit par le moyen de certaines sentences écrites sur des feuilles d'arbre. Elles étoient dans une boîte d'olivier, mêlées ensemble : de jeunes gens les en retiroient; & selon ce qu'on trouvoit écrit dessus, on jugeoit de son bonheur ou de son malheur. Ciceron dit que ce fut un certain Numerius Suffusius qui, le premier,

» en reçut, fut si heureuse, qu'elle lui » promettoit l'accomplissement de tous » ses projets, quelque grands qu'ils » pussent être. Approchant dans le » même tems un des plus illustres cap» tifs, nommé Josephe, dans le tems » qu'on l'enchaînoit, celui-ci assura » qu'il seroit bientôt délivré par Ves» pasien, qui seroit alors empereur. «

Quoiqu'il ait plû à Suetone de faire passer Josephe, chez la postérité, pour un prophete, & que Josephe lui-même ait voulu se donner pour un personnage fort expert dans la connoissance de l'avenir ; bien des gens l'ont regardé, dans ces derniers tems, comme un homme qui avoit peu de respect pour les livres saints, & qui croyoit fort peu aux miracles. Les auteurs Anglois d'une histoire universelle, le blâment vivement d'avoir fait disparoître, dans sa narration, ce qu'il y a de miraculeux dans le passage de la mer rouge.

» Josephe, disent-ils (1), diminue

inventa, à Preneste, cette espece de divination. J'ai cru que cette remarque pourroit être instructive pour plusieurs de mes lecteurs.

(1) Histoire universelle depuis le commence-

» le miracle, peut-être dans le dessein
» de le rendre plus croyable, en disant
» que *la mer de Pamphylie ouvrit un pas-*
» *sage à Alexandre, quand Dieu voulut*
» *se servir de ce conquerant pour ruiner*
» *l'empire des Perses;* mais ce lâche
» historien se trompe certainement, en
» ne mettant aucune différence entre
» ces deux événemens. A la vérité,
» Quinte-Curce dit, qu'Alexandre s'é-
» toit *ouvert un nouveau chemin par la*
» *mer;* mais ces paroles, qui avoient
» besoin de commentaire, nous sont
» expliquées par Strabon, en ces mots:
» *Il y a une colline dans la mer de Pam-*
» *phylie, nommée Clymax, le long de*
» *laquelle il y a un passage: quand l'eau*
» *de la mer est basse, cette colline est en-*
» *tierement découverte, mais ne paroît*
» *plus dès que la mer recommence à mon-*
» *ter. Alexandre,* continue-t-il, *étant*
» *venu en cet endroit, voulut le passer*
» *avant que les eaux remontassent: mais*
» *comme c'étoit alors dans l'hiver, la mer*

ment du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglois d'une société de gens de lettres, tom. 4, pag. 238.

» *recommença à grossir avant qu'il l'eût*
» *traversée, & il fut obligé de marcher,*
» *tout le jour, dans l'eau jusqu'à la cein-*
» *ture.* «

J'approuve fort, monsieur, la remarque des critiques Anglois; mais je souhaiterois qu'ils l'eussent faite sans injurier Josephe; & l'épithète de *lâche*, qu'ils lui donnent, ne lui convient point. Il a suivi le sentiment de plusieurs auteurs Juifs, qui pensoient la même chose que lui. Aujourd'hui encore, bien des écrivains adoptent l'opinion de Josephe; elle a été reçue par plusieurs commentateurs chrétiens. Pourquoi donc appeller *lâche* un historien, qui, entre deux sentimens, prend celui qui lui paroît le plus vraisemblable? (1)

(1) Il faut remarquer d'ailleurs, que bien loin que Josephe dise qu'il n'y eut rien de miraculeux au passage de la mer rouge, il affirme le contraire, & fait une ample mention de plusieurs prodiges qui furent opérés alors. Il est vrai qu'il ajoute, qu'on ne doit point trouver extraordinaire ce miracle, puisque Dieu sçait bien ouvrir un chemin au milieu des eaux à ceux qu'il juge à propos d'y faire passer, comme il fit, lorsqu'il résolut de détruire l'empire des Perses par Alexandre. Est-ce là de quoi mériter l'injure de *lâche historien*? Plaçons ici tout le passage en entier de Josephe; il le justi-

Pour montrer, dans toute sa force, l'objection que je forme contre les au-

fiera mieux que tout ce que nous pourrions dire. On y verra si le but de cet historien a été de diminuer le miracle.

Τοσαῦτα ἐπιθειάσας τύπτει τῇ βακτηρίᾳ τὴν θάλασσαν. ἡ δὲ ὑπὸ τῆς πληγῆς ἀνεκόπη. καὶ, εἰς ἑαυτὴν ὑποχωρήσασα, γυμνὴν ἀφίησι τὴν γῆν ὁδὸν Ἑβραίοις εἶναι καὶ φυγήν. Μωϋσῆς δὲ ὁρῶν τὴν ἐπιφάνειαν τοῦ Θεοῦ, καὶ τὸ πέλαγος ἐκκεχωρηκὸς αὐτοῖς τῆς ἰδίας ἠπείρου πρῶτος ἐνέβαινεν αὐτῇ· καὶ τοὺς Ἑβραίους ἐκέλευεν, ἕπεσθαι διὰ θείας ὁδοῦ ποιουμένους τὴν πορείαν, καὶ τῷ κινδύνῳ τῶν παρόντων πολεμίων ἡδομένους, καὶ χάριν ἔχοντας διὰ τὴν παράλογον οὕτως ἐξ αὐτῶν σωτηρίαν ἀναφανεῖσαν. τῶν δὲ οὐκ ὀκνούντων, ἀλλ' ἱεμένων μετὰ σπουδῆς ὡς συμπαρόντος αὐτοῖς τοῦ Θεοῦ, μαίνεσθαι μὲν αὐτοὺς Αἰγύπτιοι τὸ πρῶτον ἐδόκουν, ὡς ἐπὶ πρόδηλον ὄλεθρον ὁρμωμένους. ἐπεὶ δ' ἑώρων ἀβλαβεῖς ἐπὶ τὸ πολὺ προκεκοφότας, καὶ μηδὲν αὐτοῖς ἐμπόδιον μηδὲ δυσχερὲς ἀπαντήσαν, διώκειν ὡρμήκεισαν αὐτοὺς, ὡς κἀκείνοις ἠρεμήσοντος τοῦ πελάγους καὶ προτάξαντες τὸν ἵππον κατέβαινον. Ἑβραῖοι δὲ καθοπλιζομένους καὶ τὸν χρόνον εἰς τοῦτο τρίβοντας ἔφθασαν ἐπὶ τὴν ἀντιπέραν γῆν ἀπαθεῖς ἐκφυγόντες· ὅθεν καὶ θαρσαλεωτέροις συνέβαινε πρὸς τὴν δίωξιν, ὡς οὐδὲν οὐδ' αὐτῶν πεισομένων εἶναι· Αἰγύπτιοι δ' ἐλάνθανον ἰδίαν ὁδὸν Ἑβραίοις γεγενημένην, ἀλλ' οὐχὶ κοινὴν

teurs Anglois, je placerai ici ce qu'ils disent eux-mêmes à ce sujet ; & l'on

ἐμβαίνοντες· καὶ μέχρι σωτηρίας τῶν κεκινδυνευκότων πεποιημένην, ἀλλ' οὐχὶ καὶ τοῖς ἐπ' ἀπωλείᾳ τῇ τούτων ὡρμημένοις χρήσασθαι θέλουσιν. ὡς οὖν ὁ τῶν Αἰγυπτίων στρατὸς ἅπας ἐντὸς ἦν, ἐπιχεῖται πάλιν ἡ θάλασσα, καὶ περικαταλαμβάνει ῥοώδης ὑπὸ πνευμάτων καταιοῦσα τοὺς Αἰγυπτίους, ὄμβροι τ' ἀπ' οὐρανοῦ κατέβαινον, καὶ κεραυνοὶ δὲ κατηνέχθησαν. ὅλως δ' οὐδὲν ἦν τῶν ἐπ' ἀπωλείᾳ κατὰ μῆνιν Θεοῦ συμπιπτόντων ἀνθρώποις, ὃ μὴ τότε συνῆλθε. καὶ γὰρ νὺξ αὐτοὺς ζοφώδης καὶ σκοτεινὴ κατέλαβε. καὶ οἱ μὲν οὕτως ἀπώλοντο πάντες, ὡς μηδ' ἄγγελον τῆς συμφορᾶς τοῖς ὑπολελειμμένοις ὑποστρέψαι. τοὺς δ' Ἑβραίους οὐδὲ κατασχεῖν ἦν ἐπὶ τῇ χαρᾷ τῆς παραδόξου σωτηρίας καὶ τῇ τῶν πολεμίων ἀπωλείᾳ· βεβαίως νομίζοντας ἠλευθερῶσθαι, τῶν ἀναγκαζόντων δουλεύειν διεφθαρμένων, καὶ τὸν Θεὸν οὕτως ἐναργῶς ἔχοντας βοηθοῦντα. καὶ οἱ μὲν αὐτοί τε τὸν κίνδυνον οὕτως ἐκφυγόντες, καὶ προσέτι τοὺς ἐχθροὺς ἐπιδόντες κεκολασμένους, ὡς οὐκ ἄλλοι τινὲς μνημονεύονται τῶν πρόσθεν ἀνθρώπων, ἐν ὕμνοις ἦσαν καὶ παιδιαῖς ὅλην τὴν νύκτα· καὶ Μωϋσῆς ᾠδὴν εἰς τὸν Θεὸν, ἐγκώμιόν τε καὶ τῆς εὐμενείας εὐχαριστίαν περιέχουσαν, ἐν ἑξαμέτρῳ τόνῳ συντίθησιν. ἐγὼ μὲν οὖν ὡς εὗρον ἐν ταῖς ἱεραῖς βίβλοις, οὕτως ἕκαστον τούτων παραδέδωκα· θαυμάσῃ δὲ μηδεὶς τοῦ λόγου τὸ παράδοξον, εἰ ἀρχαίοις ἀνθρώποις καὶ πονηρίας ἀπείροις εὑρέθη

verra

verra qu'ils rapportent précisément tout

σωτηρίας ὁδὸς ἡ διὰ θαλάσσης, εἴτε κατὰ βού-
λησιν Θεοῦ, εἴτε κατ' αὐτόματον· ὁπότε καὶ τοῖς
περὶ τὸν Ἀλέξανδρον τὸν βασιλέα τῆς Μακεδονίας
χθὲς καὶ πρώην γεγονόσιν ὑπεχώρησε τὸ Παμ-
φύλιον πέλαγος, καὶ ὁδὸν ἄλλην οὐκ ἔχουσι
παρέσχε τὴν δι' αὐτοῦ, καταλῦσαι τὴν Περσῶν ἡγε-
μονίαν τοῦ Θεοῦ θελήσαντος· καὶ τοῦτο πάντες ὁμο-
λογοῦσιν οἱ τὰς Ἀλεξάνδρου πράξεις συγγρα-
ψάμενοι. περὶ μὲν οὖν τούτων ὡς ἑκάστῳ δοκεῖ
διαλαμβανέτω.

His Deum precatus, mare virgâ percutit; istud verò ictu retunditur, &, se ipsum in se recipiens, nudam relinquit terram, qua fugam capesserent Hebræi. Moyses autem Dei præsentiam perspiciens, & mare illis de solo suo cessisse, primus vada ingreditur, jussitque Hebræos sequi, semitâ incedentes â Deo patefactâ, tam de hostium eos insectantium periculo sibimet gratulantes, quàm Deo gratias agentes, qui illis adeò insperatam ex eo ad salutem aperuit viam. At cum illi, nihil cunctandum rati, valde properarent, Dei præsentiâ se fretos existimantes, primum insanire visi sunt Ægyptiis, ut qui in manifestam sese conjicerent perniciem. Postquàm verò eos satis salvos longiùs aliquantò processisse conspexerant, nullo illis occurrente impedimento aut difficultate objectâ, impetu facto persequi illos cœperunt, quasi & ipsis in tranquillum cederet mare: & præmissis equitibus in vada descendebant. Hebræi verò, dum illi arma induerent & aliquantisper in agendo morarentur, in adversum littus incolumes evaserunt. Undè & Ægyptii ad eos persequendos facti sunt audaciores, ac si foret ut illi similiter nihil

mali paterentur. Quippe ignorarunt Ægyptii, quod viam tenuerint Hebræis solis constitutam, non aliis tritam; paratamque in periclitantium salutem, non iis qui in aliorum exitium properantes eâ uti volunt. Itaque, cùm jam universus Ægyptiorum exercitus in vada intrasset, rursus se diffundit mare; & cum impetu à ventis propellentibus delatum, Ægyptios fluctibus circumdatos obruit. Imbres etiam de cœlo descenderunt, & aspera tonitrua, fulguribus simul intermicantibus: insuper & fulmina crebrò jaculabantur nubes. Ad summam, concursus erat omnium, quæ ab irato Deo hominibus ad perniciem immitti solent: nam & nox eos opprimebat caliginosa & tenebricosa. Ac isti quidem universi adeò perierunt, ut nec nuncius cladis ad domi relictos reverteretur. Hebræi autem vix se præ gaudio continuerunt ex tam insperata salute & hostium strage; existimantes semet in firmam stabilemque libertatem vindicari, nemine superstite qui illos in servitutem retraheret, præsertim cùm Deum manifestè adeò sibimet in subsidium venientem habuerint. Et illi quidem ipsi, quod periculum ita effugerint, hostesque præterea maximo post hominum memoriam supplicio affectos viderint, in hymnis & hilaritate totam noctem exegerunt: & Moyses canticum in Deum componit versibus senariis, quod & laudes ejus complectitur, & gratiarum actiones ejus ergo benevolentiæ. Et ego quidem prout sacris in libris scriptum reperiebam, horum unumquodque memoriæ prodidi. Nemo verò narrationem ut incredibilem miretur, si antiqui homines & malitiæ expertes in maris scissura viam ad salutem invenerint, sive Dei volontate, sive sponte naturæ: quandoquidem heri & nudius tertius iis, qui sub ductu erant Alexandri Macedoniæ regis, cessit

» Quoique notre dessein (1) ne soit
» pas de fatiguer nos lecteurs en en-
» trant dans un long détail sur toutes
» les questions qui ont été agitées au
» sujet de ce merveilleux passage, dont
» Moïse ne rapporte qu'un petit nom-
» bre de particularités, nous croyons
» cependant pouvoir examiner, en peu
» de mots, le point le plus essentiel,
» sçavoir si ce passage étoit miraculeux
» ou non; c'est-à-dire, si la mer fut
» réellement partagée par un pouvoir
» surnaturel, ou bien si Moïse & son
» armée ne firent qu'en côtoyer cette
» partie, qu'ils traverserent dans quel-
» qu'endroit guéable, pendant que la
» mer étoit basse, en prenant si bien
» leur tems, que Pharaon périt en vou-

Pamphylium mare, & aliam viam non habentibus illac iter aperuit, cùm Deus ejus operâ ad Persarum imperium evertendum uti decrevisset: id quod & omnes testantur, qui Alexandri res gestas scriptis mandârunt. At enim de his quisque, ut libuerit, sentiat. *Flavii Joseph. antiquit. Judaic. lib. 2. c. 16 edit. Amstelod.* 1726. *tom.* 1. *pag.* 114.

(1) Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglois d'une société de gens de lettres, tom. 2. pag. 238.

» lant faire la même chose. Il s'en faut » tant que ce soit-là une nouvelle question, qu'Artaphanes, un ancien écrivain, assure que les deux opinions » étoient soutenues par des prêtres » Egyptiens ; c'est-à-dire, la premiere » par ceux d'Héliopolis, & l'autre par » ceux de Memphis. Cette derniere a » été aussi embrassée par plusieurs sçavans du premier ordre, tant juifs » que chrétiens, lesquels, sans nier » qu'il n'y eût quelque chose de miraculeux dans cet événement, ont soutenu que les Israëlites n'ont pas traversé la mer, mais n'ont fait que la » côtoyer, en décrivant dans leur marche une espece de demi-cercle, dans » le tems que la marée étoit extrêmement basse. Les commentateurs qui » ont embrassé ce sentiment, ne s'y sont » déterminés que dans la vûe d'écarter » certaines difficultés qui leur paroissoient insurmontables. «

Il me paroît que le reproche que la Mothe-le-Vayer fait à Josephe, au sujet du silence qu'il a gardé sur le massacre des innocens, est beaucoup mieux

fondé que celui des auteurs de l'histoire universelle. Voici ce que dit l'écrivain François. (1)

» Mais il faut bien prendre garde » de plus près aux omissions de Jo» sephe, qui vont à la suppression de » beaucoup de vérités évangéliques. » Car encore qu'il n'ait rien écrit de la » venue des mages dans la Judée, non » plus que du massacre des innocens, » dont parle saint Matthieu, ce n'est » pas à dire qu'on doive tant soit peu » douter de ce que nous en apprenons » dans l'histoire des évangiles. En vé» rité, c'est une chose étrange que Jo» sephe, qui ne pardonne rien à Hé» rode, qui s'est bien souvenu de tant » de jeunes hommes que ce tyran fit » égorger ou brûler, avec leurs pré» cepteurs, pour avoir abbattu l'aigle » romaine de la porte du temple de » Hierusalem, & qui nous a si expres» sément fait voir tous les autres crimes » du même homme, notamment dans » cette harangue des Juifs prononcée

(1) Œuvres de la Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 329. édit. in-folio.

» à Rome, contre sa mémoire, en pré-
» sence de l'Empereur; que ce Jose-
» phe, dis-je, n'ait pas dit le moindre
» mot d'une action si cruelle, si odieu-
» se, & de si grand éclat, que dût être
» celle de l'égorgement de tant de pau-
» vres enfans, par l'ordonnance du
» même Hérode. Mais son oubliance,
» ou sa malice judaïque, s'il s'en est
» tû à escient, ne peuvent pas préju-
» dicier à la vérité, ni être alléguées
» contre l'autorité de nos textes sa-
» crés, & celle même d'un payen, tel
» que Macrobe, qui est expresse pour
» cela, dans le second livre de ses sa-
» turnales, où il rapporte le mot d'Au-
» guste, *qu'il valoit mieux être l'un des*
» *pourceaux d'Hérode, que l'un de ses en-*
» *fans*. Josephe a écrit aussi beaucoup
» de choses, dans ses antiquités, tout
» autrement que Moïse n'a fait; en
» quoi il ne peut pas être suivi sans im-
» piété. Pour le surplus, on ne sçauroit
» nier qu'il ne nous ait appris mille
» belles curiosités de l'histoire de son
» pays, que nous ignorerions sans lui,
» qui nous les a fort bien représentées,

» encore que, comme l'on a observé, » il ne soit pas toujours d'accord avec » son compatriote Philon. «

Le ministre Saurin (1) accuse Josephe d'avoir quelquefois passé sous silence les faits qui l'embarrassoient & qu'il trouvoit obscurs. » Quoi qu'il en » soit, dit-il, sur le motif de la retraite » de Juda, il contracta un mariage peu » convenable à un arriere-petit-fils d'A- » braham, avec une *femme Cananéen-* » *ne ;* c'est l'expression de Moïse, que » le Targum traduit *avec la femme d'un* » *négociant*, pour disculper le patriar- » che d'avoir fait une alliance crimi- » nelle avec une femme idolâtre. L'his- » torien Josephe a pris une voye plus » courte pour arriver au même but ; » c'est de garder un profond silence sur » toute cette scandaleuse histoire. «

Le même ministre blâme Josephe d'ajouter des circonstances imaginaires aux réelles, de broder les faits qu'il

(1) Discours historiques, théologiques, critiques & moraux sur les événemens les plus mémorables du vieux & du nouveau testament, par M. Saurin, tom. 1. pag. 180.

rapporte, & de n'épargner pas même ceux qu'il puise dans les livres saints. » L'amante forcenée de Joseph, dit-» il (1), ne pouvant le persuader, vou-» lut le contraindre. L'historien Juif » met de beaux discours dans la bou-» che de Joseph (2), propres à répri-

(1) Idem, ibid. pag. 302.

(2) On croiroit, à entendre le ministre, que le discours, ou pour me servir de ses termes, que le *sermon* de Joseph est aussi long que ceux de quelques-uns de ses confreres. Point du tout : il contient à peine quatre ou cinq lignes. Je placerai ici ce passage en entier, pour éviter aux lecteurs la peine de l'aller chercher dans l'original.

Ταῦτα λεγούσης τῆς γυναικὸς καὶ δακρυούσης, οὔτε οἶκτος αὐτὸν μὴ σωφρονεῖν ἔπεισεν, οὔτ' ἠνάγκασε φόβος· ἀλλὰ ταῖς δεήσεσιν ἀντεῖχε, καὶ ταῖς ἀπειλαῖς οὐκ ἐνεδίδου, δείσας παθεῖν ἀδίκως, καὶ ὑπομένειν τι τῶν χαλεπωτέρων εἵλετο μᾶλλον ἢ τῶν παρόντων ἀπολαύειν, χαριζόμενος ἐφ' οἷς ἂν αὑτῷ συνῄδει δικαίως ἀπολουμένῳ. γάμου τε αὐτὴν ὑπεμίμνησκε, καὶ τῆς πρὸς τὸν ἄνδρα συμβιώσεως, καὶ τούτοις τὸ πλέον νέμειν, ἢ τῇ προσκαίρῳ τῆς ἐπιθυμίας ἡδονῇ παρεκάλει· τῆς δὲ μὲν καὶ μετάνοιαν ἑξούσης αὖθις ἐπ' οὐδὲν γενησομένην, οὐκ ἐπὶ διορθώσει τῶν ἡμαρτημένων, καὶ φόβον τοῦ κατάφωρον γίνεσθαι, ἀλλὰ χάριν τοῦ λαθεῖν ἀγνοουμένου τοῦ κακοῦ. τῆς δὲ πρὸς τὸν ἄνδρα κοινωνίας ἀπόλαυσιν ἐχούσης ἀκίνδυνον, καὶ προσέτι πολλὴν ἔλεγε τὴν ἀπὸ τοῦ συνειδότος

» met

» mer l'audace de cette femme impu-
» dique : mais le ſermon le plus élo-
» quent & le plus énergique qu'il put
» lui adreſſer, dans une occaſion ſi

καὶ πρὸς τὸν Θεὸν παῤῥησίαν καὶ πρὸς ἀνθρώπους, ἐὰν ὡς αὐτῆς μᾶλλον δὲ σπόσῃ μείνασα καθαρά, καὶ δεσποίνης ἐξουσίᾳ χρήσηται πρὸς αὐτὸν, ἀλλ' οὐ συνεξαμαρτάνοντος αἰδοῖ. πολὺ δὲ κρεῖττον εἶναι θαῤῥεῖν ἐπὶ γινωσκομένοις τοῖς εὖ βεβιωμένοις, ἢ ἐπὶ λανθανούσῃ κακοπραγίᾳ.

Hæc loquente muliere, & illachrymante, neque miſericordiâ eum recedere à caſtitate ſuaſit, neque metus coëgit : ſed precibus reſtitit, minisque non conceſſit, veritus ne quid mali ageret, malens acerbiſſima quæque ſufferre, quàm præſentibus acquieſcere, tale quicquam in mulieris gratiam perpetrando, ob quod ſibi conſcius erat ſe juſtè eſſe periturum. Ipſam quoque nuptiarum monuit, juriſque conjugalis, & conſuetudinis ; obſecrans ut his plus daret quàm momentaneæ libidini explendæ : cùm hæc quidem patitura ſit pœnitentiam, quæ ei cederet in dolorem, non in delictorum emendationem, ut *prætereà* metum ne deprehendatur, beneficium verò ſolum ſi lateat peccato ignorato : mariti verò licere congreſſu frui ſine periculo ; inſuper & magnam, dicebat, habituram eſſe conſcientiæ fiduciam, tam apud Deum quàm apud homines : magiſque ipſi dominaturam dum impolluta maneat, & potiori heræ jure in ipſum uſuram, quàm ſi pudore teneretur ex peccato ; præſtare denique nullius culpæ ſibi conſcium eſſe, quàm latente frui delicto. *Flavii Joſephi antiquit. Judaic. lib. 2. cap. 4. edit. Amſtelod. 1726. tom. 1. pag. 174.*

» pressante, c'étoit la fuite. Ce fut aussi
» le seul qu'il lui fit, & le seul que ra-
» conte Moïse : *Joseph laissa son man-*
» *teau & s'enfuit.* «.

La sévérité du ministre me paroît trop grande. Il est très-possible que Joseph, avant que d'en venir au point de laisser son manteau, ait remontré, à son *amante forcenée*, que la bienséance, la pudeur l'obligeoient à rejetter ses offres. Eh quoi ! ne peut-on se garantir des attaques d'une femme, qu'en perdant son manteau & en fuyant dès le premier moment ? *Eripe, nate, fugam.* Point de discours, point de sermon, point de remontrance ! *Eripe, nate, fugam !* En vérité, c'est être d'un tempérament trop fragile, que de se défier si fort de la foiblesse humaine. Quelque pressante que soit une occasion, l'honneur, la religion, les sentimens de reconnoissance peuvent garantir des traits les plus vifs de l'amour ; à plus forte raison, lorsque, des deux personnes, il en est une qui n'a point un goût déterminé pour l'autre. Je le répéte encore une fois, on peut soupçonner qu'un

auteur qui croit qu'on ne se garantit des femmes qu'en leur laissant son manteau, doit être bien aisé à séduire. Je ne sçais pas même si, dans une occasion pressante, il voudroit consentir à s'en défaire.

Au lieu de critiquer les discours que l'historien Grec prête au jeune Joseph, je pense que M. Saurin auroit beaucoup mieux fait de relever fortement ce que raconte cet auteur de la statue de sel (1) en laquelle fut changée la

(1) Ο δὲ Θεὸς ἀγανακτήσας αὐτῶν ἐπὶ τοῖς τολμήμασι, τοὺς μὲν ἠμαύρωσεν, ὡς μὴ δυνηθῆναι τὴν εἴσοδον τὴν εἰς τὴν οἰκίαν εὑρεῖν· Σοδομιτῶν δὲ κατέκρινε πάνδημον ὄλεθρον. Λῶτος δὲ, τοῦ Θεοῦ τὴν μέλλουσαν τῶν Σοδομιτῶν ἀπώλειαν αὐτῷ φράσαντος, ἀπηλλάσσετο, τήν τε γυναῖκα καὶ τὰς θυγατέρας, δύο δ᾽ ἦσαν ἔτι παρθένοι, ἀναλαβών· οἱ γὰρ μνηστῆρες ὑπερεφρόνησαν τῆς ἐξόδου, εὐήθειαν ἐπικαλοῦντες τοῖς ὑπὸ τοῦ Λώτου λεγομένοις. καὶ ὁ Θεὸς ἐνσκήπτει βέλος εἰς τὴν πόλιν, καὶ σὺν τοῖς οἰκήτορσι κατέπιμπρα, τὴν γῆν ὁμοίᾳ πυρώσει ἀφανίζων· ὥς μοι καὶ πρότερον λέλεκται, τὸν Ἰουδαϊκὸν ἀναγράφοντι πόλεμον. ἡ δὲ Λώτου γυνὴ, παρὰ τὴν ἀναχώρησιν εἰς τὴν πόλιν συνεχῶς ἀναστρεφομένη, καὶ πολυπραγμονοῦσα τὰ περὶ αὐτὴν, ἀπηγο-

femme de Lot. Il assure qu'elle subsistoit encore de son tems. Ce mensonge

κωλύοντος τοῦ Θεοῦ τοῦτο ποιεῖν, εἰς στήλην ἁλῶν μετέβαλεν, ἱστόρηκα δ' αὐτὴν ἔτι γὰρ καὶ νῦν διαμένει. διαφεύγει δὲ αὐτὸς μετὰ τῶν θυγατέρων, εἰς βραχύ τι χωρίον καταφυγὼν περιγραφὲν ὑπὸ τοῦ πυρός. Ζοὼρ ἔτι καὶ νῦν λέγεται· καλοῦσι γὰρ οὕτως Ἑβραῖοι τὸ ὀλίγον. ἐνταῦθα, ὑπό τε ἀνθρώπων ἐρημίας καὶ τροφῆς ἀπορίας, ταλαιπώρως διῆγεν.

Deus autem, illorum audaciâ flagitiosâ ad iram commotus, ipsos quidem excæcavit, ut introitum in ædes invenire frustrà conarentur : Sodomitas verò universos ad interitum adjudicavit. Lotus autem, illi prænunciante Deo futurum Sodomitarum excidium, indè discessit, & uxore & filiabus (duæ enim erant adhuc virgines) assumptis; nam sponsi *earum* despicatui habuêre egressum, Loti monita stultitiæ figmenta esse dictitantes. Tum Deus telum in urbem conjecit, eamque unà cum incolis combussit, terram *circà omnem* pari incendio devastans, quemadmodum mihi jam dictum est in historia belli Judaici. Cæterùm Loti uxor, cùm inter abeundam subindè ad urbem respiceret, cladem que ejus paulò curiosiùs spectaret, Deo isthæc facere prohibente, in statuam salis conversa est. Eam siquidem vidi; nam & hodie usque manet. Lotus autem cum filiabus evasit, ad locum parvulum quemdam appulsus, ab igne in arctum redactum. Is Zohor etiamnum appellatur : eo enim nomine Hebræi modicum vocant. Illic, ab hominibus desertus, & victûs penuriâ laborans, vitam miseram *aliquantisper* egit. *Idem, lib. 1. cap. 11, pag.* 35.

groſſier eût dû être condamné par M. Saurin : mais il l'a preſque adopté comme une vérité ; & a compilé, avec ſoin, toutes les impertinences que quelques auteurs chrétiens ont dites à ce ſujet. Voyons d'abord le paſſage du miniſtre ; nous en ferons enſuite la critique.

» A ces raiſons (1) priſes de l'hiſtoire » ſainte & de la nature, en faveur du » ſens littéral, on en ajoute qui ſont » priſes du témoignage des hommes. » Joſephe dit que la ſtatue, en laquelle » la femme de Lot fut changée, ſub- » ſiſtoit encore de ſon tems. Tertullien » aſſure la même choſe du ſien ; que » même *muliebria patiebatur*,

Dicitur & vivens alio jam corpore, ſexus
Munifico ſolito diſpungere ſanguine menſes.

» Saint Irénée narre quelque choſe » de pareil. Le Targum de Jéruſalem » dit qu'elle doit durer juſques à la fin » des ſiécles. Des voyageurs préten-

(1) Diſcours théologiques, critiques, hiſtoriques, &c. tom. 1. pag. 383.

» dent aussi l'avoir vûe, & en rap-
» portent diverses merveilles ; comme
» celle-ci, qu'elle ne diminue jamais,
» quoique, depuis un grand nombre
» de siécles, les animaux la léchent,
» & qu'elle soit exposée aux injures de
» l'air. «

S'il étoit vrai que la statue de sel, dont il s'agit, se fût conservée jusqu'au tems de Josephe, c'est-à-dire, jusques sous le régne de Vespasien, ne seroit-il pas extraordinaire que parmi tant de choses dont les apôtres ont parlé, pour établir la vérité de la religion, ils n'eussent fait aucune mention d'un miracle aussi étonnant ? Qu'on ne dise pas que les apôtres pouvoient négliger ce qui ne servoit qu'à l'authenticité des prodiges opérés dans l'ancienne loi : ils ne vouloient pas moins établir la croyance du vieux testament, que celle de l'évangile qu'ils prêchoient. Les miracles du Dieu d'Israël servoient à autoriser ceux qu'avoit faits le Messie, & ceux que les apôtres faisoient eux-mêmes : c'étoit un enchaînement nécessaire. Cependant on ne voit aucune trace, ni

dans les actes des apôtres, ni dans leurs épîtres, de l'existence actuelle de cette statue de sel.

Au reste, Josephe n'a pas poussé l'impudence aussi loin que Tertullien. Il s'est contenté de faire subsister la statue; mais ce docteur l'a vivifiée & soumise aux incommodités que les femmes ressentent tous les mois. Lorsque je lis de pareilles sotises dans des peres de l'église, peu s'en faut que (oubliant jusqu'à quel point les plus grands hommes peuvent errer) je ne devienne aussi visionnaire que le jésuite Hardouin, & ne me persuade que tous les écrits, qu'on attribue à des peres de l'église, ont été faits par des imposteurs qui ont voulu détruire la religion. Que peut-on dire en effet de plus fort; pour prêter des armes aux libertins, que d'assurer, comme une vérité, un conte aussi ridicule? Il étoit juste qu'il eût le sort ordinaire de toutes les fables, qui vont toujours en augmentant. Josephe se contenta de faire subsister la statue; Tertullien, qui vint après, lui donna les mois des femmes; quelques voya-

geurs la font lécher par les animaux, sans qu'elle diminue ; & ils ont pour garans, de ce qu'ils rapportent, les véridiques rabbins, qui prolongent la durée de cette statue jusqu'à la fin du monde. Ils peuvent aussi, en cas de besoin, fortifier leur sentiment par celui de saint Irénée, qui, sans doute, est bien aussi croyable qu'un rabbin.

Je viens actuellement au fameux passage de Josephe qui regarde le Messie. Le voici tel qu'il est dans l'original : » Dans ce tems-là (1) vivoit Jesus,

(1) Γίνεται δὲ κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον Ἰησοῦς, σοφὸς ἀνήρ, εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν χρή· ἦν γὰρ παραδόξων ἔργων ποιητὴς, διδάσκαλος ἀνθρώπων τῶν ἡδονῇ τἀληθῆ δεχομένων· καὶ πολλοὺς μὲν Ἰουδαίους, πολλοὺς δὲ καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ ἐπηγάγετο· ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν· καὶ αὐτὸν ἐνδείξει τῶν πρώτων ἀνδρῶν παρ' ἡμῖν, σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος Πιλάτου, οὐκ ἐπαύσαντο οἵ γε πρῶτον αὐτὸν ἀγαπήσαντες· ἐφάνη αὐτοῖς τρίτην ἔχων ἡμέραν πάλιν ζῶν, τῶν θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυρία θαυμάσια περὶ αὐτοῦ εἰρηκότων· εἰς ἔτι νῦν τῶν Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον.

Eo etiam tempore fuit Jesus, vir sapiens, si tamen virum eum appellare fas est. Fuit enim mirabilium operum effector, magister hominum qui

» homme très-sage, si l'on peut l'ap-
» peller un homme : car il fit plusieurs
» miracles, il enseigna les hommes, &
» attira à lui plusieurs juifs & plusieurs
» gentils. Il étoit le Christ. Pilate, à
» la sollicitation de ceux de notre na-
» tion, l'ayant condamné à être cruci-
» fié, ceux qui lui avoient été attachés
» continuerent de l'être. Il leur apparut
» vivant trois jours après sa mort, &c. «

Parmi les écrivains anciens, ainsi que parmi les modernes, plusieurs ont soutenu l'authenticité de ce passage. Charles Etienne (1), dans son diction-

verum cum voluptate accipiunt : multosque judæos, multos item gentiles ad se pellexit. Hic erat Christus. Quem cùm Pilatus, ab hominum nostrorum primis delatum, crucis supplicio addixisset, eum tamen amare non desierunt, qui primùm amaverant. Apparuit enim eis tertio die redivivus, divinis vatibus & hæc, & mille alia de eo miranda effatis. Atque ab eo denominata christianorum natio durat usque ad hunc diem. *Flavii Joseph. antiquit. Judaic. lib. 18. cap. 3. edit. Amstel. 1726. tom. 1. pag.* 877.

(1) Josephus, Mathatiæ filius, vir apud Judæos, nec non & apud Romanos nobilissimus, & sacerdos, de Christi veritate testis dignissimus. Vocare namque eum hominem non audet, tanquam factorem insignium operum, magistrumque sermonum veracium. Christum verò apertè nominat, & pœnæ

naire historique, appuye cette opinion; elle est encore fortifiée de l'autorité (1) d'Eusebe. Quant à la Mothe-le-Vayer,

crucis adjudicatum, ac tertiâ die apparuisse vivum scribit, aliaque innumera miracula de eo à prophetis non ignorat fuisse prædicta : sed & multos tunc extitisse, quos elegit, Græcos atque Judæos, & in ejus permanere dilectione, atque gentem ab eo nominatam nequaquàm defecisse testatur, &c. *Diction. historicum*, *&c. Carol. Stephan. in artic.* Joseph.

(1) .... Αὐτάρκης μὲν οὖν καὶ ἡ τῶνδε τυγχάνει περὶ τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν μαρτυρία· οὐδὲν δὲ οἷον ἐκ περιουσίας καὶ τῷ ἐξ Ἑβραίων Ἰωσήπῳ μάρτυρι χρήσασθαι, ὃν ἐν τῷ ὀκτωκαιδεκάτῳ τῆς Ἰουδαϊκῆς ἀρχαιολογίας, τὰ κατὰ τοὺς Πιλάτου χρόνους ἱστορῶν, μέμνηται τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν ἐν τούτοις. » Γίνεται δὲ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον
» Ἰησοῦς, σοφὸς ἀνὴρ, εἴγε ἄνδρα αὐτὸν λέγειν
» χρή· ἦν παραδόξων ἔργων ποιητὴς, διδάσκα-
» λος ἀνθρώπων τἀληθῆ σεβομένων. καὶ πολλοὺς
» μὲν τοῦ Ἰουδαϊκοῦ, πολλοὺς δὲ καὶ Ἑλληνικοῦ ἐπη-
» γάγετο· ὁ Χριστὸς οὗτος ἦν· καὶ αὐτὸν ἐνδείξει
» τῶν παρ' ἡμῖν ἀρχόντων, σταυρῷ ἐπιτετιμηκότος
» Πιλάτου, οὐκ ἐπαύσαντο οἱ τὸ πρῶτον ἀγαπή-
» σαντες· ἐφάνη γὰρ αὐτοῖς τρίτην ἡμέραν πάλιν
» ζῶν, τῶν θείων προφητῶν ταῦτά τε καὶ ἄλλα μυ-
» ρία περὶ αὐτοῦ εἰρηκότων· ὅθεν εἰσέτι νῦν ἀπὸ
» τοῦδε τῶν Χριστιανῶν οὐκ ἐπέλιπε τὸ φῦλον. «

Ego, licet talium hominum de salvatore nostro testimonium nobis abundè satisfacere debeat, ta-

Il me paroît incertain sur le parti qu'il doit prendre. On voit même qu'il penche à croire cet endroit supposé.

» Or, quoique le passage, dit-il (1), » de Josephe, touchant Jesus-Christ » & le christianisme naissant, ait été » cité, comme nous venons de voir, » dès le tems d'Eusebe, & par de » grands hommes depuis, il ne laisse » pas d'être suspect à beaucoup d'au-

men nihil me præter propositum facturum arbitror, si quasi ex abundantia quadam, Hebræi quoque *Josephi* testimonio utar : qui in XVIII. Judaicæ antiquitatis libro, Pilati tempora in historiam suam referens, de salvatore nostro mentionem facit his verbis : » Existit per idem tempus Jesus, » sapiens vir, si modò virum eum dicere oportet, » quippè qui earum rerum auctor fuerit, quæ humanam fidem superant. Docebat porrò hic homines, si quos veritatis studiosos reperiebat : » ergò multos sibi Judaicæ, multos etiam Græcæ » factionis adjunxit. Christus planè hic fuit : siquidem cum, magistratibus nostris accusantibus, » illum crucis supplicio affecisset Pilatus, non » destiterunt qui ab initio complexi fuerant : ap- » paruit enim illis tertio die iterùm vivens, quem- » admodum divini prophetæ & hæc, & alia in- » numerabilia de illo prædixerant, ex quo ad » hunc usque diem christianorum non defecit » genus. « *Euseb. Cæsariens. lib. 3. præpar. evangel. cap.* 10. *pag.* 124. *edit. Paris.*

(1) Œuvres de la Mothe-le-Vayer, tom. 2. pag. 328. édit. in-folio.

» tres, qui le croyent supposé, & inféré » dans le texte de Josephe, par une de » ces fraudes pieuses, dont ils croyent » qu'on s'est par fois servi en faveur de » la religion. Baronius, qui n'est pas » de leur avis, dit qu'on trouva cet en- » droit rayé dans un manuscrit hébraï- » que des juifs de Rome, qu'il ne » donne pas pour être du propre lan- » gage de Josephe, comme il eût pû » être selon Eusebe, mais seulement » du grec en hébreu. Cela justifie plu- » tôt l'antiquité du passage, & l'ani- » mosité des juifs contre notre croyan- » ce, qu'il ne décide pleinement la » question. Et bien que le même car- » dinal s'efforce de montrer ailleurs ce » qui a pû porter humainement Jose- » phe à rendre un si glorieux témoi- » gnage de notre Sauveur, outre l'im- » pulsion divine qui l'a possible con- » traint d'en user ainsi ; il reconnoît » néanmoins que ce passage, tel que » nous l'avons à présent, est incorrect, » & que celui du tems de saint Hie- » rôme paroissoit plus vraisemblable, » où Josephe ne dit pas que Jesus étoit

» le Christ attendu, *Christus hic erat;* » mais seulement qu'on croyoit qu'il le » fût, *& credebatur esse Christus.* Il y a » de quoi s'étonner que Photius ne se » soit jamais souvenu d'un texte si no» table, dans les trois différentes sec» tions où il examine cet auteur. Le » principal est que nous ne sommes » plus aux siécles où l'autorité de Jo» sephe étoit importante à l'établisse» ment de l'église. Ceux néanmoins » qui s'en voudront prévaloir en ceci, » soit contre les juifs, ou autrement, » le peuvent bien faire après tant de » peres, dont il est toujours permis de » suivre les sentimens. «

Si j'ose ici dire mon sentiment, je ne balancerai point à me ranger du côté de ceux qui veulent qu'on ait inséré ce passage dans les ouvrages de Josephe; & je crois en voir une preuve évidente dans ce que remarque la Mothe-le-Vayer, au sujet de saint Jerôme; sçavoir, que cet endroit a été altéré dès le tems de ce pere. On reconnoît qu'il étoit alors différent de ce qu'il est aujourd'hui: & quelle différence n'y a-t-il

pas entre *Christus hic erat*, il étoit le Christ, ou *credebatur esse Christus*, on croyoit qu'il étoit le Christ ? Qu'il me soit permis de faire ici une comparaison entre Josephe & un écrivain protestant qui écriroit aujourd'hui, en parlant de monsieur Pâris, *credebatur esse sanctus.* Dans deux cens ans d'ici on ne trouveroit point ces expressions extraordinaires : car, quoique l'écrivain protestant eût regardé M. Pâris comme un visionnaire, il auroit dit la vérité en apprenant, à la postérité, que les jansénistes croyoient cet abbé un saint. Mais s'il disoit simplement qu'il l'étoit, on diroit, de lui, ce qu'on seroit en droit de dire de Josephe, si le passage qu'on lui attribue étoit de lui : *il faut que cet écrivain fût un fou, puisqu'il connoissoit une religion dans laquelle il voyoit des saints, & qu'il en suivoit cependant une autre* (1).

(1) Ajoutez à cela, que Josephe sçavoit parfaitement que Jesus avoit laissé des disciples qui avoient fondé une religion, & qu'il connoissoit les chrétiens. Voici comment il s'explique à la fin du passage que je soutiens avoir été falsifié : *εἰς ἔτι νῦν τῶν Χριστιανῶν ἀπὸ τοῦδε ὠνομασμένων οὐκ ἐπέλιπε τὸ Φῦλον.* Atque ab eo dominata christiano-

Je demande s'il n'est pas extraordinaire & mème ridicule (1) de soutenir, que Josephe a reconnu que le Messie étoit

rum natio durat usque ad hunc diem. *Flav. Joseph. antiquit. Jud. lib.* 18. *cap.* III. *edit. Paris. tom.* 1. *pag.* 877.

(1) Un sçavant, appellé Charles Daubuz, a écrit un ouvrage, qu'il a divisé en deux livres, pour soutenir l'authenticité du passage falsifié, ou peut-être entierement supposé. Cet ouvrage est intitulé : *Caroli Daubuz, presbyteri, pro testimonio Flavii Josephi de Jesu Christo, libri duo.* Il y a une érudition infinie ; mais en vérité elle ne prouve rien. Je me contenterai d'examiner en-passant, dans cette remarque, deux des principales objections. Voici la premiere : » Eusebius Pamphili, Cæsariensis, primus est, quantùm scimus, qui citaverit ; in cujus scriptis non semel hoc testimonium legitur. Eum autem ducentis, non ampliùs, post ætatem Josephi annis floruisse certum est, eoque tempore vixisse, quo passim in bibliothecis occurrebant scripta Josephi. Jam tum enim Christiani, non ampliùs Cæsarum furorem pertimescentes, summâ Constantini gratiâ, per orbem invitis æmulis dominabantur, & episcopi, rerum potiti, studia sua cum fructu exequi poterant. Ideòque ipsis ad omnes bibliothecas erat accessus. Duobus hic locis testimonium citavit : demonstrationis evangelicæ libro tertio, capite quinto ; deinde historiæ ecclesiasticæ libro primo, capite decimo : ubi sanè hoc testimonium sit producitur, ut non longè à vulgatâ codicum Archæologiæ lectione recessisse videatur : adeòque audacter proferuntur utrobique verba testimonii, ut omninò Eusebium bonâ fide egisse compareat ; adeò, ut il-

arrivé, & qu'il lui a rendu un témoignage public, & cependant qu'il a dé-

» lum vel dolo, vel negligentiâ, aliquid immaculasse ne nos quidem cogitare patiatur : tantùm » abest ut aliquid fraudis subesse sit suspicandum. « *Caroli Daubuz, lib. 1. part. 1. de testimonio Christi apud Josephum, pag. 194. edit. Paris.*

Ces raisons sont très-foibles : car, quoiqu'Eusebe ait fait mention de ce passage dans deux endroits différens, il peut s'être trompé deux fois. D'ailleurs, les mêmes personnes qui ont corrompu le texe de Josephe, peuvent bien avoir fait la même chose de celui d'Eusebe. Mais qui sçait si Eusebe lui-même, par une de ces fourberies pieuses, qui ne sont que trop en usage, n'a pas cru devoir prêter à Josephe ce à quoi on n'a jamais songé. Ce que dit Daubuz, que les livres de Josephe étant dans toutes les bibliothèques, Eusebe n'auroit osé les altérer en les citant, peut être détruit par un exemple bien marqué, arrivé de nos jours. Le jésuite Petau a falsifié de nouveau, dans un de ses ouvrages, ce même passage de Josephe. Il est vrai qu'on le lui a reproché ; mais qui sçait si, dans le nombre immense des auteurs qui se sont perdus, aucun n'a dit d'Eusebe, ce que le sçavant qui a travaillé sur les ouvrages de Josephe a dit du pere Petau ? Voici la réprimande douce & polie qu'il lui fait : » Idem » hoc testimonium legitur in codice Petavii, sed » auctum piâ fraude. « *Flav. Joseph. antiq. lib. 18. cap. 3. not. 10. sub fin.*

Je viens actuellement à la seconde objection. La voici dans son entier. » Huic tempore proximus » est D. Hieronymus, qui laudat testimonium Flavianum. Qui duo autem in hoc negotio plurimùm pollent. Vir erat doctissimus, censor acutus, & ferè inculpabilis, quodque magis pro

daigné

daigné de se faire chrétien ? Dans l'examen de pareilles difficultés historiques,

» nobis facit, Judæorum magistris addictior quàm
» par est. Attamen in catalogo scriptorum eccle-
» siasticorum cùm posuisset Josephum, ejus etiam
„ testimonium de Christo exhibet, sine ullâ sus-
„ picionis notâ : quod utique nunquàm fecisset,
» nisi vel geminum esse credidisset, vel etiam in
„ suis codicibus legisset. Græcos Archæologiæ Ju-
„ daicæ codices habuisse constat, & ex Cassiodori
„ libro de divinis lectionibus discimus ; tradit
„ enim, Hieronymum de vertendis illis in lin-
„ guam latinam cogitasse, sed operis magnitu-
„ dine deterritum, mutavisse senten iam. Ergò
„ cum nondum versa essent Josephi scripta, ipse
„ suam periochæ versionem dare coactus est.
„ Posteaquàm enim multa honorificè de Flavio
„ Josepho edisseruisset, nosque quædam quæ
„ aliàs nesciremus docuisset, his periocham istam
„ subjungit. « *Id. ibid. pag.* 195.

Pour répondre à cela, il n'est besoin que de prouver que S. Jerôme est entierement opposé à Eusebe ; car plus on donnera de croyance à ce pere, & plus on diminuera le crédit d'Eusebe. Il faudra donc dire qu'il y a toujours eu, dans le passage, *credebatur esse Christus*, & non point *hic erat Christus*. Or le passage aura donc été alteré, & alteré même dès le tems d'Eusebe. S'il l'a été assez pour qu'on mît, dans certain manuscrit, *hic erat Christus*, au lieu de *credebatur esse Christus* ; quelle sûreté a-t-on qu'il n'a pas été composé en entier dans quelqu'autre ? Finissons ces remarques par l'extrait du passage de S. Jerôme : cela mettra la question dans un plus grand jour. » Eodem tempore fuit Jesus,
» vir sapiens, si tamen virum eum oporter di-
» cere : erat enim mirabilium patrator operum,

un peu de bon-sens sert autant que toute l'érudition des Saumaise & des Scaliger.

Les anciens (1) ont donné de grandes

» & doctor eorum qui libenter vera suscipiunt: » plurimos quoque, tam de Judæis quàm de Gentilibus sui habuit sectatores, & *credebatur esse* » *Christus*. Cumque invidiâ nostrorum principum, cruci eum Pilatus addixisset, nihilominùs qui eum primum dilexerunt, perseverant, » &c. hæc & alia mirabilia, carminibus prophetarum de eo vaticinantibus; & usque hodie » christianorum gens, ab hoc sortim vocabulo, non defecit. « *D. Hieronim. lib. de script. ecclesiasticis.*

(1) Ce n'est pas seulement les auteurs qui ont donné des marques de leur estime pour les ouvrages de Josephe. Cet historien nous a conservé le souvenir de celles que lui donnerent plusieurs souverains, entre autres l'empereur Titus & le roi Agrippa : le premier voulut qu'on publiât les ouvrages de Josephe, sur la copie qu'il en avoit faite lui-même ; & le second, lui écrivit une lettre aussi flatteuse que polie.

Συνήδειν γὰρ ἐμαυτῷ, τετηρηκότι τὴν τῆς ἀληθείας παράδοσιν, ἐφ' ἧ μαρτυρίας τεύχεσθαι προσδοκήσας οὐ διήμαρτον· καὶ ἄλλοις δὲ πολλοῖς εὐθὺς ἐπέδωκα τὴν ἱστορίαν, ὧν ἔνιοι καὶ παρετετυχήκεισαν πολέμῳ, καθάπερ βασιλεὺς Ἀγρίππας, καί τινες αὐτοῦ τῶν συγγενῶν· ὁ μὲν γὰρ αὐτοκράτωρ Τίτος, οὕτως ἐκ μόνον αὐτῶν ἐβουλήθη τὴν γνῶσιν τοῖς ἀνθρώποις παραδοῦναι τῶν πράξεων, ὥστε χαράξας τῇ ἑαυτοῦ χειρὶ τὰ

louanges à Josephe. Eusebe approuve l'honneur que lui rendirent les Romains,

βιβλία δημοσιεύσεσθαι προσέταξεν. ὁ δὲ βασιλεὺς Ἀγρίππας, ἑξήκοντα δύο γέγραφεν ἐπιστολὰς, τὴν τῆς ἀληθείας παράδοσιν μαρτυρῶν· ὧν δὴ καὶ δύο ὑπέταξα, καὶ βουληθέντι σοι τὰ γεγραμμένα γνῶναι πάρεστιν ἐξ αὐτῶν. » ΒΑ-
» ΣΙΛΕΥΣ ΑΓΡΙΠΠΑΣ ΙΩΣΗΠΩ ΤΩ ΦΙΛ-
» ΤΑΤΩ ΧΑΙΡΕΙΝ· Ἥδιστα διῆλθον τὴν βί-
» βλον, καί μοι πολὺ ἐπιμελέστερον ἔδοξας τῶν
» ταῦτα συγγραψάντων ἠκριβωκέναι· πέμπε δέ
» μοι καὶ τὰς λοιπάς· ἔρρωσο φίλτατε· ΒΑΣΙ-
» ΛΕΥΣ ΑΓΡΙΠΠΑΣ ΙΩΣΗΠΩ ΤΩ ΦΙΛ-
» ΤΑΤΩ ΧΑΙΡΕΙΝ. Ἐξ ὧν ἔγραψας, οὐδὲ
» μιᾶς ἔοικας χρήζειν διδασκαλίας ὑπὲρ τοῦ
» μαθεῖν ἡμᾶς ὅλους ἀρχῆθεν. ὅτ' ἂν μέν τοι συν-
» τύχῃς μοὶ, καὶ αὐτὸς τε πολλὰ κατηχήσω τῶν
» ἀγνοουμένων. « Ἐμοὶ δὲ ἀπαρτισθείσης τῆς ἱστορίας, Ἀγρίππας, οὐ κολακεύων, οὐδὲ γὰρ ἐπέβαλλεν αὐτῷ, οὐδὲ εἰρωνευόμενος ὡς σὺ φήσεις, πόῤῥω γὰρ ἦν ἐκεῖνος τοιαύτης κακοηθείας, ἀλλὰ τὴν ἀλήθειαν ἐμαρτύρει, καθάπερ πάντες οἱ τὰς ἱστορίας ἐντυγχάνοντες.

Ac proindè cùm testimonium illorum speravissem, non sum expectatione meâ frustratus. Quin etiam cum pluribus aliis historiam meam communicavi, quorum nonnulli bello interfuerant: inter quos fuit rex Agrippa, & quidam ex ejus propinquis. Nam Titus quidem imperator ex iis solis rerum gestarum notitiam hominibus tradi tantoperè voluit, ut manu suâ subscriptos publicari

en lui élevant une ſtatue (1), pour le récompenſer d'avoir écrit ſes ouvrages.

præceperit : rex verò Agrippa duas & ſexaginta ſcripſit epiſtolas, quibus veritatem à me traditam eſſe teſtatur. Ex quibus ſanè duas etiam ſubjeci ; & tibi, ſi volueris, indè licet ea cognoſcere quæ ſcripta erant. » REX AGRIPPA JOSEPHO CHARISSIMO S. Libenter admodùm perlegi librum *tuum.* » Et mihi viſus es diligenter magis & accuratè » quàm alii qui de iiſdem rebus ſcripſerunt, nar- » rationem contexuiſſe. Fac autem mihi mittas » quod reliquum eſt *illius* : vale chariſſime. REX » AGRIPPA JOSEPHO CHARISSIMO S. Ex iis quæ » ſcripſiſti nihil deſiderare videri quod aliquis te » edoceat, ut nos res omnes quæ geſtæ fuerint » initio perſpectas habeamus. Tamen cùm me » conveneris, ipſe faciam ut auditione aliquandò » multa accipias quæ *forſan* ignoraſti. « Mihi autem, hiſtoriâ abſolutâ, Agrippa, non adulatione utens, hoc enim ei non conveniebat, neque ut ii dices, diſſimulatione, nam plurimùm aberat ab iſta ingenii malignitate, ſed, quemadmodùm *ii* omnes qui hiſtorias legunt, de veritate ejus teſtimonium perhibebat. *Flavii Joſephi vita, pag.* 34 *edit. Amſtelodam.*

(1) » Ἰώσηπος Ματθίου παῖς, ἐξ Ἱερο- » σολύμων ἱερεύς· αὐτός τε Ῥωμαίους πολεμήσας » τὰ πρῶτα, καὶ τοῖς ὕστερον παρατυχὼν ἐξ » ἀνάγκης. « *Μάλιστα δὲ τῶν κατ' ἐκεῖνο καιροῦ Ἰουδαίων, οὐ παρὰ μόνοις τοῖς ὁμοεθνέσιν, ἀλλὰ καὶ παρὰ Ῥωμαίοις γέγονεν ἀνὴρ ἐπιδοξότατος· ὡς αὐτὸν μὲν ἀναθέσει ἀνδριάντος ἐπὶ τῆς Ῥωμαίων τιμηθῆναι πόλεως. τοὺς δὲ σπουδασθέντας αὐτῷ λόγους βιβλιοθήκης ἀξιωθῆναι. οὗτος*

Cet historien ecclésiastique veut qu'on ajoute foi à Joseph préférablement à tous les autres historiens. S. Justin (1) donne encore bien des louanges à cet

δὴ πᾶσαν τὴν Ἰουδαϊκὴν ἀρχαιολογίαν ἐν ὅλοις εἴκοσι καταβέβληται συγγράμμασι. τὴν δ' ἱστορίαν τοῦ κατ' αὐτὸν Ἰουδαϊκοῦ πολέμου, ἐν ἑπτὰ λόγοις· ἃ καὶ οὐ μόνον τῇ Ἑλλήνων, ἀλλὰ καὶ τῇ πατρίῳ φωνῇ παραδοῦναι αὐτὸς ἑαυτῷ μαρτυρεῖ, ἄξιός γε ὢν διὰ τὰ λοιπὰ πιστεύεσθαι.

» Josephus, Matathiæ filius, natione Hebræus, » domo Hierosolymitanus, ex numero sacerdo» tum, qui & initio adversùs Romanos pugnavi, » & rebus posteà gestis necessitate coactus inter» fui. « Hic vir omnium tum temporis Judæorum præstantissimus fuit, non modò popularium suorum, sed etiam Romanorum judicio; adeò ut ipse quidem in urbe Româ statuâ donatus sit, libri verò ab eo conscripti in bibliotheca publica fuerint collocati. Scripsit *antiquitates Judaicas* libris XX, *historiam* verò *belli Judaici*, quod à Romanis suâ ætate gestum est, complexus est voluminibus VII. quam non solùm Græco, sed etiam patrio sermone ab se editam esse testatur. *Euseb. demonstr. evangelic. lib. 3. cap. 9. pag. 84. edit. Paris.*

(1) Ἔτι δὲ καὶ σοφώτατοι, Φίλων τε καὶ Ἰώσηπος, οἱ τὰ κατὰ Ἰουδαίους ἱστορήσαντες, ὡς σφόδρα ἀρχαίου καὶ παλαιοῦ τῶν Ἰουδαίων ἄρχοντος Μωϋσέως μέμνηνται. ὁ γοῦν Ἰώσηπος, τὸ ἀρχαῖον καὶ τὸ παλαιὸν τῆς ἱστορίας καὶ διὰ τῆς ἐπιγραφῆς τῶν βιβλίων σημῆναι βουλόμενος, ἀρχόμενος

auteur. Saint Jerôme (1) le nomme le Tite-Live des Grecs. Parmi les modernes, Scaliger (2) s'est déclaré en faveur de Josephe, & l'a défendu contre ses adversaires, qui ont été en assez grand nombre dans ces derniers tems. Maldonat, Melchior Canus, Pererius, Salmeron & d'autres l'ont fort maltraité, & lui ont reproché d'avoir commis un grand nombre d'anachronismes. Cela

τῆς ἱστορίας οὕτω γέγραφε· ΦΛΑΒΙΟΥ ΙΩΣΗΠΟΥ ΙΟΥΔΑΙΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑΣ. τὸ παλαιὸν τῆς ἱστορίας Αρχαιολογίαν ὀνομάζων.

Quin & sapientissimi illi Philo & Josephus, qui res Judaicas scripserunt, ut admodùm vetusti & antiqui Judæorum principis Moysis faciunt mentionem. Ipse certè Josephus vetustatem rerum per ipsorum librorum inscriptionem significare volens, historiam exorsus ita scripsit: *Flavii Josephi antiquitatum Judaicarum libri*: vetustatem historiæ antiquitatum nomine designans. *Justin. Mart. in cohort. ad Græcos, pag.* 10. *edit. Paris.*

(1) Tales Philo, Platonici sermonis imitator, tales Josephus, Græcus Livius, in secunda *Judaicæ captivitatis* historia esse nos refert. *D. Hieronim. in epist. Paulæ & Eutochii ad Marcellum ab ipso dictata. Edit. Froben. tom.* 1. *pag.* 126.

(2) De Josepho nos audacter dicimus, non solùm in rebus Judaicis, sed etiam in externis, tutiùs illi credi, quàm omnibus Græcis & Latinis. *Joseph. Scalig. in prolegom. ad opus de emendatione temporum, pag.* 17.

est bien éloigné de l'opinion de Scaliger, qui le regarde comme le plus exact & le plus sincere des historiens, *omnium scriptorum veracissimum & religiosissimum* (1).

(1) Josephe nous instruit lui-même des soins qu'il avoit pris pour découvrir la vérité, & de l'attention qu'il avoit apporté à la suivre, lorsqu'il l'avoit découverte.

Γενόμενος δ' ἐνταῦθα τῆς διηγήσεως, βούλομαι πρὸς Ἰοῦστον καὶ αὐτὸν τὴν περὶ τούτων πραγματείαν γεγραφότα, πρός τε τοὺς ἄλλους τοὺς ἱστορίαν μὲν γράφειν ὑπισχνουμένους, περὶ δὲ τὴν ἀλήθειαν ὀλιγώρους, καὶ δι' ἔχθραν ἢ καὶ χάριν τὸ ψεῦδος οὐκ ἐντρεπομένους, μικρὰ διελθεῖν. πράττουσι μὲν γὰρ ὅμοιόν τι τοῖς περὶ συμβολαίων πλαστὰ γράμματα συντιθεῖσιν. τῷ δὲ μηδεμίαν ὁμοίως τιμωρίαν ἐκείνοις δεδιέναι, καταφρονοῦσι τῆς ἀληθείας. Ἰοῦστος γοῦν συγγράφειν τὰς περὶ τούτων ἐπιχειρήσας πράξεις, καὶ τὸν πόλεμον, ὑπὲρ τοῦ δοκεῖν φιλόπονος εἶναι, ἐμοῦ μὲν κατέψευσται, ἠλήθευσε δὲ οὐδὲ περὶ τῆς πατρίδος. ὅθεν, ἀπολογήσασθαι γὰρ νῦν ἀνάγκην ἔχω καταψευδομαρτυρούμενος, ἐρῶ τὰ μέχρι νῦν σεσιωπημένα. καὶ μὴ θαυμάσῃ τις ὅτι μὴ πάλαι περὶ τούτων ἐδήλωσα. τὴν γὰρ ἱστορίαν ἀναγράφοντι τὸ μὲν ἀληθεύειν ἀναγκαῖον ἔξεστι δ' ὅμως μὴ πικρῶς τὰς τινῶν πονηρίας ἐλέγχειν, οὐ διὰ τὴν πρὸς ἐκείνους χάριν, ἀλλὰ διὰ τὴν αὐτοῦ μετριότητα.

Cum autem ad hanc narrationis meæ partem

Le cardinal Baronius, qui n'aimoit point Joséphe, ne s'est pas contenté de vouloir qu'il se fût trompé sur le tems & au sujet (1) de presque tous les faits dont il a parlé; mais il a prétendu qu'il avoit même ignoré l'année dans laquelle

devenerim, libet mihi verba aliquot facere ad Justum, qui & ipse hisce de rebus opus composuit, & ad cæteros iterum, qui historiam quidem scribere in se recipiunt, de veritate verò parùm admodùm solliciti sunt, & ex odio gratiave falsi quid dicere non verentur. Nam similiter quidem faciunt ac ii, qui de rebus contractis scripta in medium afferunt ficta & commentitia: sed quòd similia ac isti non metuant supplicia, parvi pendunt & contemptui habent veritatem. Justus igitur de iis quæ à nobis gesta fuerint, & de bello scribere aggressus, ut diligentiam adhibuisse videretur, de me mentitus est, deque patria sua ne vera quidem protulit. Quamobrem (necesse enim habeo memet contrà falsa testimonia defendere) *liberè* loquar ea quæ hactenùs silui; neque mirum cuiquam sit, quod non anteà ea indicaverim. Historiam enim scribenti vera dicere *in primis* necessarium est: licet tamen ei non acerbè redarguere quorundam improbitatem, non tam illorum gratiâ, quàm ut sese moderatum esse ostendat. *Flavii Josephi vita, pag.* 31. *edit. Amstelod.* 1726. *tom.* 2. *pag.* 31.

(1) *Scaliger s'est fort récrié contre la critique de Baronius:* Josephum reprehendit (Baronius) omnium scriptorum veracissimum & religiosissimum. *In prolog. ad opus de emend. temp. pag.* 24. *Voici encore une seconde réprimende du même Scaliger au cardinal Bellarmin:* Certè Bellarminus satis ostendit

il

il étoit né, & qu'il s'étoit mépris de six ans entiers en parlant de son âge. Est-il permis qu'un aussi sçavant homme que le cardinal Baronius ait fait une aussi puérile critique ! Quand il seroit vrai qu'il y auroit une pareille erreur dans les ouvrages de Josephe, ne devroit-on pas naturellement l'imputer aux copistes ? Hé quoi ! un homme du mérite & du génie de Josephe n'aura même pû parler, sans erreur, du tems de sa naissance ? En vérité, c'est abuser de la critique, que de s'en servir à de pareils usages. Loin d'imputer aux grands hommes des fautes qu'ils n'ont point faites, il faut blâmer avec politesse celles qu'ils ont commises, & prendre bien garde de ne leur en point attribuer, qui, dans le cours de six siécles, peuvent s'être glissées dans leurs ouvrages par la faute des copistes. Je ne m'étonne plus que l'abbé Renaudot ait dit, que Bayle n'en-

nullum gustum se habere scriptorum. *Josephi*, ut neque conditor annalium, qui in rebus Herodis & belli Judaici maluit credere — Eusebio quàm *Josepho*, scriptori vernaculo, ex fide oculatâ, aut ex actis Herodis omnia scribenti. *Joseph. Scalig. in elench. trihær. Nicol. Serarii*, *cap.* 28.

tendoit pas les termes latins les plus communs, puisque le cardinal Baronius a prétendu que Josephe n'étoit pas même correct en parlant du tems où il étoit né.

Malgré toutes les critiques qu'on a publiées sur les ouvrages de Josephe, on ne peut disconvenir que ce ne soit un très grand historien. Photius loue autant la pureté de son stile, que Scaliger fait de cas de sa sincérité. J'ajouterai aux éloges de ces grands hommes, que Josephe a écrit d'une maniere noble, & qui convenoit à un homme de sa naissance : aussi prit-on soin de l'instruire, dès sa jeunesse, dans l'étude des belles-lettres. Il nous apprend lui-même (1), qu'à l'âge de quatorze ans, les pontifes & les plus sçavans de Jeru-

(1) Ὁ πατὴρ δὲ μου Ματθίας οὐ διὰ μόνην τὴν εὐγένειαν ἐπίσημος ἦν, ἀλλὰ πλέον διὰ τὴν δικαιοσύνην ἐπῃνεῖτο, γνωριμώτατος ὢν ἐν τῇ μεγίστῃ πόλει τῶν παρ' ἡμῖν τοῖς Ἱεροσολύμοις. ἐγὼ δὲ συμπαιδευόμενος ἀδελφῷ Ματθίᾳ τοὔνομα, ἐγεγόνει γὰρ μοι γνήσιος ἐξ ἀμφοῖν γονέων, εἰς μεγάλην παιδείας προὔκοπτον ἐπίδοσιν, μνήμῃ τε καὶ συνέσει δοκῶν διαφέρειν. ἔτι δ' ἄρτι

salem le consultoient sur les difficultés de la loi. Il y a, dans cela, quelque chose de surprenant; mais enfin, après l'ouvrage que l'illustre M. Baillet a publié sur les enfans célebres, on ne doit point s'étonner des connoissances que Josephe avoit acquises dans un âge encore si tendre. M. Pascal avoit fait un progrès très-considérable dans la géométrie, sans le sécours d'aucun maître, dans sa premiere jeunesse.

La traduction que M. Arnaud d'An-

παῖς ὤν, περὶ τεσσαρεσκαιδέκατον ἔτος, διὰ τὸ φιλογράμματον ὑπὸ πάντων ἐπῃνούμην, συνιόντων ἀεὶ τῶν ἀρχιερέων καὶ τῶν τῆς πόλεως πρώτων, ὑπὲρ τοῦ παρ᾽ ἐμοῦ περὶ τῶν νομίμων ἀκριβέστερόν τι γνῶναι.

Matthias autem pater meus, non solùm generis nobilitatis illustris erat, sed multò magis ex justitiâ gloriam adeptus est; omnium sermone maximè celebratus Hierosolymis, urbe apud nos *sanè* amplissimâ. Ego autem, unà cum fratre germano, nomine Matthiâ, *liberaliter* educatus, multùm in litteris proficiebam, sic ut crederet aliis antecellere memoriâ *&* *rerum* intelligentiâ. Itaque, cùm puer adhunc essem, annum circiter decimum quartum agens, ex eo, quo flagrabam, litterarum amore, ab omnibus laudem reportavi, ad me concurrentibus quotidiè pontificibus urbisque primoribus, ut ex me certiùs aliquid scirent de penitiori legum sensu. *Flavii Josephi vitâ, pag.* 2.

dilly a donnée, de l'histoire des Juifs de Josephe, est très-bonne, & a l'estime de tous les connoisseurs. Il y a cependant quelques petites négligences. Un auteur Anglois en a relevé une, au sujet de ce que, lorsque les flammes commencerent à dévorer le temple, les Romains planterent, sur les créneaux de ses avant-murs, les enseignes de leurs légions, sur lesquelles étoient peintes les images de leurs dieux tutélaires & militaires, auxquels ils offrirent des sacrifices. Ce fut alors qu'on vit l'accomplissement de cette prophétie : *les aigles abominables causeront la désolation*. Voici la remarque de l'auteur (1).

(1) Le sens littéral de l'écriture sainte défendu contre les principales objections des anti-scripturaires & des incrédules modernes, traduit de l'anglois de M. Stackhouse, &c. *tom.* 1. *pag.* 205. *not.* C. Le traducteur de cet excellent ouvrage est un ministre de la Haye, aussi distingué par son sçavoir que par sa probité. Il est à souhaiter, & pour le bien de la religion, & pour celui de la république des lettres, qu'il continue à employer les momens de loisir que lui donne son ministere, aussi utilement pour le public : mais il est à craindre que ses occupations pastorales ne privent les sçavans des ouvrages que cet habile homme est en état de donner.

» La traduction de M. d'Andilly
» n'est pas, en cet endroit, autrement
» exacte. On croiroit, en la lisant, que
» les Romains offrirent des sacrifices au
» vrai Dieu, après avoir planté leurs
» drapeaux dans l'enceinte du temple;
» au lieu qu'ils en offrirent à leurs dieux,
» représentés sur leurs enseignes. Κομί-
» σαντες, dit l'historien, κομίσαντες τὰς ση-
» μαίας εἰς τὸ ἱερὸν, ἔθυσαν τε αὐταῖς αὐτόθι. «

Je finirai cet article de Josephe par ce que dit la Mothe-le-Vayer du faux Josephe, dont nous avons un fort mauvais ouvrage (1). » Il se faut bien garder de confondre, comme a fait
» Munster, le faux Josephe, surnommé Gorionide (qui a fait aussi, ou
» plutôt falsifié, une histoire de la
» guerre judaïque), avec celui de qui
» nous traitons ici. Quand ce Pseudo-
» Josephe a mis, dans son troisiéme li-
» vre, des Gots en Espagne, & fait oc-
» cuper, dans le cinquiéme, les Gaules
» par des François; il a suffisamment
» déclaré son impertinence, d'avoir

(1) Œuvres de la Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 336. édit. in-folio.

» voulu, en disant cela, passer pour le
» vrai Josephe, du tems duquel il n'y
» avoit ni Gots en Espagne, ni Fran-
» çois en nos Gaules. Il est rempli de
» répugnances semblables, qui ne peu-
» vent être supportées que par la cré-
» dulité des Juifs de ces derniers sié-
» cles, qu'on ne voit ingénieux qu'à se
» tromper eux-mêmes. Scaliger prend
» celui-ci pour un François circoncis,
» qui n'est pas un fort ancien auteur,
» ou du moins qui a écrit depuis le
» sixiéme siécle de notre salut. L'in-
» vective dont j'ai usé, dans le chapi-
» tre de Xénophon, contre de tels im-
» posteurs, m'empêchera de déclamer
» ici davantage contr'eux. «

§. II.

Plutarque.

Je vous ai amplement parlé, monsieur, de Plutarque, dans les lettres que je vous ai écrites sur les philosophes; ainsi je ne répéterai point ici ce que j'ai dit. Ayant déja fait mention des principales circonstances de la vie de cet

auteur, je me contenterai d'examiner ſuccinctement le mérite de l'hiſtoire des grands hommes Grecs & Latins qu'il nous a laiſſée. Elle eſt ſi utile & ſi inſtructive, que M. Dacier nous apprend que Théodore Gaza, qui floriſſoit dans le quinziéme ſiécle, & qui étoit un des plus ſçavans hommes de ſon tems, étant interrogé un jour, s'il étoit obligé de jetter dans la mer tous les auteurs généralement, quel ſeroit celui qu'il y jetteroit le dernier, & qu'il voudroit ſauver de ce naufrage, répondit que *ce ſeroit Plutarque*. Il eſt vrai que Plutarque lui ſeul contient autant de faits que tous les autres hiſtoriens enſemble, & ſon livre eſt un recueil entier de l'hiſtoire romaine & de la grecque.

Quelque grand & flatteur que ſoit l'éloge que M. Dacier a fait de Plutarque, je ne trouve point qu'il ait outré les choſes : il a rendu juſtice au mérite de l'auteur qu'il a traduit. Voici ce qu'il en dit au commencement de ſa préface : » Plutarque (1)...... eſt le

(1) Vies des hommes illuſtres, &c. préface, pag. 2.

» livre, non-seulement de tous les hom-
» mes, mais de tous les âges; car il
» est peut-être le seul qui puisse amuser
» très-utilement les enfans, dans le
» même tems qu'il peut occuper très-
» solidement les hommes. Il n'y a point
» de poësie, où l'art soit mieux em-
» ployé, & soit plus admirablement
» diversifiée. Plutarque a seul cet avan-
» tage, qu'à la vérité de l'histoire, il
» joint tous les agrémens qu'on croyoit
» que la fable seule pouvoit fournir,
» & que ses narrations sont animées
» par-tout des préceptes de la plus
» haute philosophie, qu'il humanise,
» s'il est permis de parler ainsi, & dont
» il se sert très-à-propos pour rendre
» générales des actions particulieres,
» afin qu'elles conviennent à tout le
» monde, & que tout le monde puisse
» en profiter. Il ne nous peint pas seu-
» lement les hommes tels qu'ils sont
» dans le public; ce n'est les montrer
» que d'une maniere très-imparfaite:
» il nous les fait voir tels qu'ils sont
» dans le particulier, où ils ne diffé-
» rent point d'eux-mêmes, & où par,

» conséquent ils sont plus près de nous ;
» & c'est ce qu'il y a de plus utile : car
» par-là nous voyons leurs mœurs,
» leurs passions, enfin, toutes leurs in-
» clinations à nud ; & nous pouvons
» démêler la vérité d'avec le masque &
» l'apparence, & distinguer ce qui est
» proprement à eux, de ce que la for-
» tune leur prête. Si Plutarque ne nous
» avoit donné que les vies des grands
» hommes qui nous sont inconnus, &
» dont nous n'avons que ce qu'il en a
» écrit, nous l'admirerions sans voir
» encore toutes les merveilles de son
» art & toute l'étendue de son génie ;
» mais il nous fait connoître ceux dont
» l'antiquité a le plus parlé, dont nous
» avons les plus beaux ouvrages, en
» un mot, ceux que nous connoissions ;
» & voilà ce qui me paroît de plus ad-
» mirable. Aussi ne craindrai-je point
» de dire, dût-on m'accuser de m'ex-
» primer trop poëtiquement dans une
» préface, que si l'on compare ses vies
» avec celles qu'on a faites avant &
» après lui, on y trouvera la même dif-
» férence qui étoit entre la statue mi-

» raculeuſe de Pigmalion & celles de » tous les autres ſculpteurs : ces dernieres paroiſſoient vivantes, & l'autre l'étoit. Tout eſt vivant de même » dans Plutarque ; ce ne ſont pas des » hiſtoires qu'on lit, ce ſont ces grands » hommes mêmes qu'on voit & qui » parlent. «

Puiſque je viens de citer un long morceau de la préface de M. Dacier, il ne ſera pas hors de propos que j'examine ici ce qu'il y a écrit au ſujet de la traduction d'Amiot, qui fut ſi eſtimée lorſqu'elle parut, & qui l'eſt encore aujourd'hui. » Il y a, dit-il (1), » plus de cinquante ans qu'un des plus » grands admirateurs d'Amiot, & un » des meilleurs juges que la France » ait eu ſur ces matieres, a avoué que » la moitié de ſes phraſes & de ſes ex» preſſions n'étoient plus françoiſes, » & qu'on ne pouvoit plus s'en ſervir. » Depuis cinquante ans on a retranché » encore une grande partie de cette » autre moitié ; ainſi voilà une traduc» tion qui a mérité l'eſtime de ſon ſiécle

(1) Idem, ibid. pag. 17.

» & du nôtre, dont cependant les trois » quarts ſont dans une langue qu'on ne » parle plus. Ce n'eſt pas la faute du » traducteur, c'eſt le ſort de toutes les » langues vivantes ; elles ne font que » paſſer. Quand on voit les change- » mens qui arrivent à ce qu'il y a de » plus fort & de plus ſolide dans la na- » ture, peut-on eſpérer que la beauté » d'une langue ſubſiſtera toujours, & » que la grace des mots ſera à l'épreuve » des ſiécles ? Il faut donc s'oppoſer à » ce torrent des choſes humaines, en » renouvellant celles qui peuvent être » utiles, & que le tems ſe hâte de nous » ravir. «

Je trouve, dans ce paſſage, pluſieurs ſentimens qui me paroiſſent peu certains. M. Dacier prétend que le langage d'Amiot n'a plus de grace, & qu'il eſt néceſſaire de redonner une nouvelle traduction de Plutarque. Citons ici un auteur qui poſſédoit le grec pour le moins auſſi-bien que M. Dacier, & qui connoiſſoit, mieux que lui, les graces du langage françois. C'eſt M. de Racine, le Sophocle & l'Euri-

pide François, la gloire de la France, & le plus grand verſificateur qu'elle eût. Loin de croire que le langage d'Amiot fût mépriſable, & que *les graces des mots* de ſon ſiécle ſe fuſſent éclipſées dans celui-ci, il prétend qu'elles ne peuvent être égalées aujourd'hui. Ecoutons-le parler lui-même : c'eſt dans la préface de la tragédie de Mithridate, au ſujet du caractere de Monime. » Plutarque, dit il (1), ſemble avoir pris » plaiſir à décrire le malheur & les ſen» timens de cette princeſſe. C'eſt lui » qui m'a donné l'idée de Monime ; & » c'eſt en partie ſur la peinture qu'il en » a faite, que j'ai fondé un caractere » que je puis dire n'avoir point déplu. » Le lecteur *trouvera bon que je rapporte* » *ſes paroles, telles qu'Amiot les a tra-* » *duites ; car elles ont une grace, dans le* » *vieux ſtile de ce traducteur, que je ne* » *crois point pouvoir égaler dans notre* » *langue moderne.* «

Voilà une opinion bien oppoſée à celle de M. Dacier ; & celui qui la ſou-

(1) Racine, préface de la tragédie de Mithridate, pag. 4.

tient est un homme en qui l'on ne sçauroit mettre trop de confiance sur cette matiere. On peut donc regarder ce que dit M. Dacier, comme venant d'une personne intéressée à diminuer la gloire d'un rival dangereux.

Poursuivons d'examiner ce qu'il ajoute à ce passage; nous verrons que les reproches qu'il fait à Amiot ne sont gueres mieux fondés que les premiers. Mr. de Racine & Mr. Despréaux seront mes garans. » Mais, dit-on (1), ce vieux » langage donne à ces vies de Plutarque la même force que le tems donne » quelquefois à des tableaux, dont il » releve la beauté, & fait qu'on prendroit presque pour des originaux de » simples copies. Ce n'est-là qu'une illusion. Le tems peut bien adoucir ou » rembrunir les teintes ou le coloris » d'un tableau, & le rendre plus naturel & par conséquent plus parfait; » mais il ne peut que gâter une langue » vivante, parce que la beauté des langues vivantes consiste toujours dans

(1) Vies des hommes illustres, &c. préface, pag. 17.

» la nouveauté & dans la grace de l'u-
» ſage : d'ailleurs, quand on regarde
» Amiot comme traducteur de Plutar-
» que, cette idée de l'original s'éva-
» nouit. Quelle malheureuſe condition
» ne ſeroit-ce point pour nous, & pour
» les grands hommes dont Plutarque a
» écrit les vies, que la langue d'Amiot
» fût devenue la langue dont il faudroit
» ſe ſervir toutes les fois qu'on parle-
» roit de leurs actions ? «

M. de Racine penſoit encore, qu'il étoit auſſi-bien de ſe ſervir du langage d'Amiot, en parlant des grands hommes, que d'employer les mots & les phraſes modernes. Boileau étoit du même ſentiment ſans doute, lorſque, dans un ſeul vers, il ſe moque de la traduction de l'abbé Tallemant, & loue celle d'Amiot.

Et qu'importe à nos vers que Perin les admire,
Que l'auteur du Jonas s'empreſſe pour les lire,
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le ſec traducteur (1) du françois d'Amiot.

(1) Boileau, épître VII. à M. de Racine.

Je ne veux pas cependant comparer la traduction de M. Dacier à celle de l'abbé Tallemant : elle est aussi bonne que l'autre est méchante. Je ne fais ces remarques que pour montrer que les plus grands hommes ne peuvent s'empêcher de rabattre la gloire de leurs concurrens, lorsque l'occasion s'en présente. Si M. Dacier n'eût jamais traduit Plutarque, il n'eût jamais maltraité Amiot. Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je vois, qu'après avoir dit tout ce qu'il put contre cet illustre traducteur, il a recours enfin à la religion, & prend le ton d'un dévot sévere. Quelle foiblesse dans un aussi grand homme que lui, & qui possédoit de si beaux talens! » Ce vieux langage, dit-il (1), » n'est pas seulement obscur & désa» gréable, il est encore dangereux » pour les mœurs, en ce qu'il peint » les choses d'une maniere trop libre, » & qu'il s'y trouve quelques termes » qui ont aujourd'hui une signification » peu honnête, qu'ils n'avoient pas du » tems d'Amiot. «

(1) Vies des hommes illustres, &c. préface, pag. 18.

Le zèle dévot de M. Dacier me rappelle ce que M. Arnauld a dit d'un jésuite. » Le pere Bouhours, écrit-il (1) » à M. Perrault, s'est avisé de condam- » ner tous les traducteurs du nouveau » testament, pour avoir traduit *Abra-* » *ham genuit Isaac*, Abraham engendra » Isaac; parce, dit-il, que ce mot *en-* » *gendra*, salit l'imagination; comme si » le mot latin *genuit* donnoit une autre » idée que le mot *engendrer* en françois. » Les personnes sages & modestes ne » font point de ces sortes de réflexions, » qui banniroient de notre langue une » infinité de mots. « M. Dacier auroit pû profiter de cet avis, & s'épargner la peine de faire une réflexion aussi ridicule que puérile.

Passons, monsieur, à un autre sujet, & revenons à Plutarque. Il n'a fait aucune difficulté de prendre, dans tous les historiens qui l'ont précédé, ce qu'il trouvoit de bon & d'instructif. On ne sçauroit cependant l'accuser d'être plagiaire; car il indique toujours, ou du

(1) Cette lettre est insérée dans le second volume des œuvres de Boileau.

moins presque toujours, les sources où il puise. Il cite même les historiens qui sont d'un sentiment opposé. Voyez-en un exemple (1) au bas de la page, au sujet d'Annibal. Polybe prétendoit que Marcellus n'avoit jamais battu ce Carthaginois : mais Livius, César, Cornelius Nepos, le roi Juba, & plusieurs historiens Grecs disoient le contraire.

Au reste, Plutarque se trompe quelquefois, en prêtant des choses, à certains historiens, entierement opposées à celles qu'ils disent véritablement. Cela n'arrive pas souvent, mais assez cependant pour qu'on doive y prendre garde.

(1) Ἀννίβαν δὲ Μάρκελλος, ὡς μὲν οἱ περὶ Πολύβιον λέγουσιν, οὐδὲ ἅπαξ ἐνίκησεν, ἀλλ' ἀήττητος ἀνὴρ δοκεῖ διαγενέσθαι μέχρι Σκιπίωνος. ἡμεῖς δὲ Λιβίῳ, Καίσαρι, καὶ Νέπωτι, καὶ τῶν Ἑλληνικῶν τῷ βασιλεῖ Ἰούβᾳ πιστεύομεν, ἥττας τινὰς καὶ τροπὰς ὑπὸ Μαρκέλλου τῶν σὺν Ἀννίβᾳ γενέσθαι.

Hannibalem Marcellus, ut Polybius narrat, ne semel quidem vicit, sed invictus hic vir fuisse videtur usque ad Scipionem. Nos autem Livio, & Cæsari, & Nepoti, & ex Græcis scriptoribus regi Jubæ credimus, aliquoties Hannibalem à Marcello victum & in fugam esse. *Plutarch. in vit. Marcell.*

En voici une preuve dans le récit de la mort de Marcellus (1).

(1) Ἀννίβα δὲ τῶν μὲν ἄλλων ἐλάχιστος ἦν λόγος, Μάρκελλον δὲ πεπτωκέναι πυθόμενος, αὐτὸς ἐξέδραμεν, ἐπὶ τὸν τόπον. καὶ τῷ νεκρῷ παραστὰς, καὶ πολὺν χρόνον τήν τε ῥώμην τοῦ σώματος καταμαθὼν καὶ τὸ εἶδος, οὔτε φωνὴν ἀφῆκεν ὑπερήφανον, οὔτε ἀπ᾽ ὄψεως τὸ χαῖρον. ὡς ἄν τις ἐργώδη πολέμιον καὶ βαρὺν ἀπεκτονὼς ἐξέφηνεν, ἀλλ᾽ ἐπιθαυμάσας τὸ παράλογον τῆς τελευτῆς, τὸν μὲν δακτύλιον ἀφείλετο, τὸ δὲ σῶμα κοσμήσας πρέποντι κόσμῳ, καὶ περιστείλας ἐντίμως ἔκαυσε, καὶ τὰ λείψανα συνθεὶς εἰς κάλπιν ἀργυρᾶν, καὶ χρυσοῦν ἐμβαλὼν στέφανον, ἀπέστειλε πρὸς τὸν υἱόν. τῶν δὲ Νομάδων τινὲς περιτυχόντες τοῖς κομίζουσιν ὥρμησαν ἀφαιρεῖσθαι τὸ τεῦχος ἀντιλαμβανομένων δ᾽ ἐκείνων ἐκβιαζόμενοι καὶ μαχόμενοι διέρριψαν τὰ ὀστᾶ. Πυθόμενος δὲ Ἀννίβας, καὶ πρὸς τοὺς παρόντας εἰπὼν, οὐδὲν ἄρα δυνατὸν γενέσθαι ἄκοντος θεοῦ, τοῖς μὲν Νομάσιν ἐπέθηκε δίκην, οὐκ ἔτι δὲ κομιδῆς ἢ συλλογῆς τῶν λειψάνων ἐφρόντισεν, ὡς δὴ κατὰ θεόν τινα καὶ τῆς τελευτῆς, καὶ τῆς ἀταφίας παραλόγως οὕτω τῷ Μαρκέλλῳ γενομένης. ταῦτα μὲν οὖν οἱ περὶ Κορνήλιον Νέπωτα, καὶ Οὐαλέριον Μάξιμον ἱστορήκασι. Λίβιος δὲ, καὶ Καῖσαρ ὁ Σεβαστὸς κομισθῆναι τὴν ὑδρίαν πρὸς τὸν υἱὸν εἰρήκασι, καὶ ταφῆναι λαμπρῶς.

Hannibal verò, cùm reliquos minimi faceret, Marcellum cecidisse audito, ipse ad locum accur-

» Annibal ne fit pas grand compte » des autres morts, ni des prisonniers; » mais ayant sçu que Marcellus avoit » aussi été tué, il courut à l'heure même » sur le champ de bataille; & se te- » nant auprès du mort, il considéra » long-tems, avec admiration, sa bon- » ne mine, sa taille, sa force, sans » laisser échapper aucune parole inso- » lente, & sans donner la moindre » marque de joye de se voir défait

rit: cadaverique adsistens, diuque corporis robur & formam contemplatus, neque superbam ullam emisit vocem, neque vultu lætitiam (ut consentaneum erat eum, qui tam molestum & gravem hostem interfecisset) præ se tulit: sed inopinatum viri exitum miratus, annulum ei abstulit, corpus digno habitu ornatum, vestibusque decentibus amictum cremavit; reliquias in urnam argenteam lectas, aureâ superadditâ coronâ, ad filium ejus misit. Sed quidam Numidæ, cùm inferentes ea incidissent, adimere vi conati sunt: illis reluctantibus ossa disjecta sunt. Hannibal hoc audito, ad eos qui aderant: *Nihil*, inquit, *utique diis invitis fieri potest*. Sumpto de Numidis supplicio, nullam præterea de Marcelli reliquiis colligendis curam habuit: ut qui Dei alicujus numine Marcello hunc exitum vitæ & sepulturæ privationem ita præter omnium opinionem evenisse crederet. Hæc Corn. Nepos & Valerius Maximus narrant. Livius, & Augustus Cæsar perlatam ad filium Marcelli urnam, & honorificè sepultas ejus reliquias, perhibent. *Idem*, *ibid. sub fin.*

» d'un ennemi si redoutable & si dan-
» gereux ; mais seulement étonné d'une
» mort si étrange, & si peu digne d'un
» homme comme lui, il lui ôta l'an-
» neau dont il cachetoit ses lettres ; &
» après avoir paré magnifiquement son
» corps, & l'avoir couvert d'étoffes
» précieuses, il se fit brûler, recueillit
» ses cendres, les enferma dans une
» urne d'argent, sur laquelle il mit une
» couronne d'or, & les envoya à son
» fils. Mais quelques Numides, ayant
» rencontré ceux qui les portoient, se
» jetterent sur eux, pour leur ôter l'ur-
» ne ; ceux-ci se mirent en défense pour
» la garder : de sorte qu'en se battant,
» & en voulant se la ravir les uns aux
» autres, ils répandirent les cendres.
» Annibal, informé de cette aventure,
» dit à ceux qui se trouverent près de
» lui : *vous voyez bien qu'il n'est pas pos-*
» *sible de rien faire contre la volonté de*
» *Dieu.* Il fit châtier les Numides ;
» mais il ne se mit plus en peine de
» faire ramasser ces cendres & de les
» renvoyer, comme persuadé que c'é-
» toit quelque dieu qui avoit ordonné

» que Marcellus mourût d'une mort si » incroyable, & que ses os demeurassent sans être enterrés. Voilà ce qu'en » ont écrit Cornelius Nepos & Valere » Maxime; mais Tite-Live & César-» Auguste assurent que l'urne fut portée » à son fils Marcellus, & enterrée ma- » gnifiquement. «

Tite-Live dit précisément le contraire de ce que lui fait dire Plutarque; car cet historien Romain écrit, que le corps de Marcellus fut inhumé d'abord après la bataille. *Castra* (1) *in tumulum in quo pugnatum erat, extemplò transfert. Ibi inventum Marcelli corpus sepelit.* On ne peut rien voir de plus précis; & la condamnation de Plutarque se trouve, dans ce passage, dans les termes les plus clairs. Les plus grands hommes sont sujets à être la dupe de leur mémoire; elle les trompe quelquefois, lorsqu'ils s'en méfient le moins. On ne sçauroit être trop circonspect & trop attentif dans les citations. Combien ne s'en doit-il pas trouver de fausses dans les ouvrages des auteurs médiocres,

(1) Tit. Liv. hist. Rom. lib. 27. cap. 28.

puisque dans ceux des plus illustres on en trouve plusieurs ? Je finirai l'article de Plutarque par ce que dit M. Dacier de son stile, qui me paroit très-judicieux.

» Plutarque (1) n'est pas recommandable par sa maniere d'écrire ; son stile est dur & embarrassé ; c'est un composé de plusieurs sortes de stiles ; car il employe ordinairement les termes & les phrases des historiens dont il emprunte les faits, & des philosophes dont il employe les sentimens. De-là vient qu'il n'a point de stile uni ; qu'il ne suit ni mesure, ni regle ; & qu'on trouve, dans ses écrits, un mêlange divers qui n'a aucune conformité. On pourroit le comparer à ces anciens bâtimens, dont les pierres ne sont ni polies ni bien arrangées, ni bien assises, & ont plus de solidité que de grace, & ressentent plus la nature que l'art. Dans ce qui est de lui, il n'a presque aucune des graces de sa langue, il néglige le nombre

(1) Vies des hommes illustres, &c. préface, pag. 58.

» & l'harmonie, il ignore, ou recher-
» che peu la beauté de l'arrangement,
» & n'a nulle régle pour ses périodes;
» mais toutes ses paroles sont pleines
» de sens : c'est dans le bon sens que
» sa plume est toujours trempée : il a
» beaucoup de force & de gravité, &
» il égale ordinairement la grandeur
» & la profondeur de ses pensées par
» le poids de ses termes.. «

Je ne dois point oublier de dire ici, qu'un des endroits par lesquels Plutarque se distingue le plus, c'est la justesse, la vérité & la précision qui régnent dans les comparaisons qu'il a mises après chaque vies de deux grands hommes Grecs & Latins entre lesquels il a trouvé le plus de conformité. Ces comparaisons sont des décisions & des jugemens exquis sur le mérite des plus illustres héros qu'ait produit l'antiquité. Il est bien fâcheux que nous en ayons perdu quelques-unes, & sur-tout celle d'Alexandre & de César, qui, sans doute, ne devoit pas être une des moins belles.

Nous voici bientôt arrivés, mon-

ſieur, à la fin des hiſtoriens Grecs; & comme ceux dont il me reſte à vous parler ne demandent point un détail auſſi conſidérable que ceux dont j'ai déja fait mention, ils n'occuperont que la premiere lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire. Je ſuis, avec une conſidération infinie,

Monſieur,

Votre très-humble &
très-obéiſſant, &c.

LETTRE

LETTRE DIX-SEPTIEME.

§. I.

Arien.

MONSIEUR,

ARIEN vivoit sous l'empereur Adrien, & sous les deux Antonins le Pieux & le Philosophe, qui lui succéderent. Moréri a donc commis une faute, lorsque, pour prouver qu'Arien l'historien n'étoit pas le même qu'un certain Arien jurisconsulte, il a dit *que notre historien n'avoit vécu que sous l'empire d'Adrien, & que le jurisconsulte avoit été encore en estime sous Antonin le Débonnaire.* La faute de Moréri est d'autant plus grande, que le regne d'Adrien (1) ne dura que vingt-un ans, dix mois & vingt-neuf jours. Il auroit donc fallu qu'Arien eût commencé à écrire

(1) Obiit (Adrianus) in Campania, major sexagenario, imperii anno 21. mense 10. die 29. *Eutropii breviarium hist. Rom. lib. 7.*

à l'âge de dix à onze ans ses premiers ouvrages, vû la grande quantité qu'il en a fait. Au reste, Moréri a eu raison de dire que quelques personnes avoient eu tort d'attribuer à Arien, ce qu'*Ulpien & Paulus décident sur l'autorité d'un auteur de son nom.* Il est certain que les plus habiles critiques ne sont point de ce sentiment, & plusieurs d'eux ont prouvé évidemment qu'on ne pouvoit, sans une grande erreur, confondre l'historien avec le jurisconsulte.

Arien étoit de Nicomédie, ville de Bithynie. Il fit ses études dans cette ville (1), & y devint ensuite sacrificateur de Cérès & de Proserpine. Photius nous a conservé ces particularités, qu'il avoit trouvées dans un ouvrage

(1) Legi *Bithynica ejusdem libris octo*: quibus de Bithynia fabulosas narrationes, ceteraque ad ea pertinentia, accuratè prescribit: patriæ nimirum patriam historiam offerens. Nicomediâ enim genus se ducere hoc opere ostendit; eaque in urbe, natum, alitum, litterisque imbutum, sacerdotium Cereris, ejusque Proserpinæ (quibus sacram esse urbem scribit) gessisse. *Photii, bibliotheca, art. 93. pag. 234. edit. Pauli Stephani*, 1611. Je me sers toujours, dans le reste de cet ouvrage, de la même édition.

d'Arien, dont il ne nous reste plus rien aujourd'hui, & que nous ne connoissons que par le précis que nous en a donné ce sçavant patriarche de Constantinople.

Arien fut lié d'une grande amitié avec Pline le jeune. Il y a apparence que la premiere cause de cette union fut le proconsulat que Pline avoit exercé dans la province du Pont, & dans celle de Bithynie, qui étoit la patrie d'Arien. Il paroît, par les lettres que nous avons de Pline, qu'il avoit beaucoup d'estime pour lui, & qu'il faisoit un grand cas de ses jugemens. Il le prie, dans une de ces lettres (1), de vouloir bien lire un de ses ouvrages qu'il lui envoyoit; & de vouloir, selon sa coutume, en corriger les fautes.

Arien fut disciple du fameux philosophe Epictete, & c'est à lui que nous devons les propos de ce grand homme,

(1) Quia tardiorem adventum tuum prospicio, librum quem prioribus epistolis promiseram, exhibeo. Hunc rogo ex consuetudine tua legas, & emendes: eo magis quod nihil antè peræquè eodem ζήλῳ scripsisse videor. Tentavi enim imitari Demosthenem. C. *Plinii*, *epist. lib.* 1. *epist.* 2.

& son *enchiridion*, livre excellent. Il nous assure, dans sa préface, qu'il avoit écrit les discours de son maître comme il les lui avoit entendu prononcer, & qu'il n'y avoit rien ajouté.

On ne connoît point le tems où Arien a écrit ses livres d'histoire : il est impossible de sçavoir s'ils ont suivi ceux qu'il a donnés comme appartenant à Epictete, ou s'ils les ont dévancés.

Parmi les ouvrages historiques d'Arien, il y en a beaucoup qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Cet auteur avoit écrit l'histoire (1) de ce qui se passa, après la mort d'Alexandre, entre ses principaux capitaines, qui ne purent s'accorder dans le partage des conquêtes de leur maître, & qui se firent la guerre pendant long-tems. Cette histoire étoit divisée en dix livres, dont nous n'avons plus rien aujourd'hui que l'abrégé assez considérable que Photius nous en a donné dans sa *bibliothèque*.

(1) Scripsit idem (Arianus) res post Alexandrum gestas libris decem, quibus militarem exercitûs seditionem complectitur, electionemque ea conditione factam, &c. *Phot. biblioth. art.* 92.

Arien avoit composé (1) un ouvrage sur les antiquités fabuleuses de la Bithynie, & sur les événemens réels qui étoient arrivés dans des tems postérieurs aux tems fabuleux. Nous ne connoissons encore cet ouvrage que par ce que Photius nous en dit dans sa *bibliothèque*. Il y parle aussi de deux autres livres d'Arien, qu'il citoit dans son ouvrage sur la Bithynie (2). Le premier contenoit ce que Timoléon le Corinthien avoit fait de considérable dans la Sicile, & le second traitoit des moyens dont s'étoit servi Dion pour délivrer la ville de Syracuse, & toute la Sicile, de la tyrannie du second Denys. Stephanus cite plusieurs fois un autre ouvrage d'Arien, qui contenoit dix-sept livres, & que nous avons encore perdu.

(1) Voyez la seconde citation de cet article.

(2) Meminit vero hoc ipso in libro & aliorum operum : quorum alterum quidem *Timoleontis Corinthi res in Sicilia gestas continet* : alterum vero *res Dionis Syracusani*, memoratu dignas refert, *cum Syracusas hic, omnemque adeò* Siciliam à Dionysii secundi (qui primi filius fuit) tyrannide liberavit; insuperque & à barbaris, quos ut tyrannidem firmaret Dionysius eo adduxerat. *Photii*, *biblioth. art.* 93.

Il contenoit l'origine des Parthes & des Scythes, & contenoit une defcription de leurs guerres avec les Romains, fous l'empire de Trajan. Il ne nous refte donc aujourd'hui, de tant d'ouvrages hiftoriques d'Arien, que fept livres des conquêtes d'Alexandre le Grand, un huitiéme qui traite de l'Inde, une defcription du Pont-Euxin, & une autre de la mer Erythrée, du golphe Perfique & de la mer rouge, dans lefquelles il y a des chofes fort curieufes.

La Mothe-le-Vayer prétend qu'Arien peut fervir très-utilement à corriger plufieurs fautes de Quinte-Curce. » Il fe rencontre, dit-il (1), beaucoup » d'endroits, dans l'hiftoire de Quinte-» Curce qui ont befoin d'être réparés » par le texte d'Arien. Car quand le » premier dit, dans fon fixiéme livre, » qu'Alexandre partit de chez les Ba-» taves, il n'y a point de doute qu'il ne » faille mettre, comme dans Arien, » qu'il fortit d'Ecbatane ; & tous les » voyages des Indes orientales, faits

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 317. édit. in-folio.

» depuis cent cinquante ans, montrent » que celui-ci a mieux parlé, en re- » présentant les maisons ou cabanes de » quelques Icthyophages, bâties d'os- » semens de baleine & d'arrêtes de » poisson, que Quinte-Curce, qui se » contente de nommer les matériaux » dont elles étoient construites, des » conques ou coquilles, & des excré- » mens de la mer, *conchas & purga-* » *menta maris.* «

Photius donne de grandes louanges à Arien. Il dit (1) qu'il est égal aux

(1) Est sane scriptor hic nemini eorum qui historiam optimè contexuerunt postponendus. Nam & narrationem brevitate præstat, & importunis digressionibus, aut crebra parenthesi, continentem historiæ tenorem minimè lædit. Decori insuper observans, nova orationis compositione magis quàm vocabulis usque eo est, planè ut alio nullo modo neque clarior, neque dilucidior fieri narratio possit. Dum verò significantes, sonantesque ac teretes adhibet dictiones, æqualitate non minùs quam granditate orationem temperat. Verborum item innovatio non est illi longius, sed è propinquo petita, & quæ lumen orationi vel maximum addat, ut sit vocabuli quasi habitus quidam ac gestus potiùs quàm mutatio consuetorum verborum. Quo fit ut & perspicuitas exoriatur, non in hac solum parte, sed etiam in apparatu, ordine, & narrationis maximè compositione: quod ipsum est totum perspicuitatis artificium ..... denique,

plus grands hiſtoriens, qu'il narre avec beaucoup de briéveté & ſans faire des digreſſions incommodes, qu'il obſerve avec ſoin les bienſéances, qu'il eſt impoſſible d'être plus clair que lui, & qu'il employe avec dignité les façons de parler fortes & élevées, lorſqu'il juge à propos de s'en ſervir. Si Arien fait uſage de quelques expreſſions nouvelles, elles ne ſont point recherchées; mais elles naiſſent, pour ainſi dire, du ſujet qu'il traite, y apportent une grande clarté, & donnent à ſa narration plus d'évidence. Enfin, ſelon Photius, lorſqu'on aura lû Arien, & qu'on lira enſuite les plus anciens hiſtoriens, on en trouvera beaucoup, parmi eux, qui ſeront au-deſſous de lui.

Le défaut de bien des hiſtoriens, c'eſt celui de donner trop de croyance aux prodiges. La Mothe-le-Vayer loue beaucoup Arien à ce ſujet. *A peine*, dit-il (1), *trouve-t-on, dons ſon hiſ-*

ut ſemel dicam, ſi quis poſt hunc lectum ad cæteros hiſtoricos ſe contulerit, multos etiam antiquorum humiliores deprehendat. *Photii, biblioth. art.* 92.

(1) La Mothe-le-Vayer, t. 1. p. 316. édit. in-fol.

toire, un événement miraculeux qui la puiſſe rendre ſuſpecte, ſi l'on en excepte quelques prédictions d'Ariſtandre, avec le conte de ces deux fontaines nouvelles, d'eau & d'huile, qui parurent auprès du fleuve d'Oxus, auſſi-tôt qu'Alexandre s'y fut campé. A oüir la Mothe-le-Vayer, on croiroit qu'Arien a été preſque exempt de ſuperſtition, & qu'on ne peut lui faire que le reproche d'avoir rapporté quelques prédictions d'Ariſtandre, & d'avoir parlé de ces deux fontaines d'eau & d'huile; mais on peut juſtement accuſer cet hiſtorien d'avoir encore rapporté, dans ſes ouvrages, un nombre de prodiges, dont un homme de bon ſens connoit d'abord le ridicule. Dans ſa *deſcription du Pont-Euxin*, en parlant de l'iſle Achillea, qui étoit, ſelon quelques auteurs, à l'oppoſite du Danube, & dans laquelle Achille avoit un temple, Arien (1) dit, & paroît croire que ceux qui abordoient dans cette iſle, alloient conſulter l'oracle d'Achille, pour apprendre de lui, s'ils devoient eux-mêmes choi-

(1) Arian. in periplo Pontis Euxini, pag. 85.

ſir, dans les pâturages, la victime qu'ils vouloient immoler; ils conſignoient enſuite, ſur l'autel, le prix qu'ils croyoient qu'elle pouvoit valoir. Si l'oracle n'acceptoit point leur demande, ils augmentoient le prix juſques à ce qu'ils euſſent été acceptés; ce qui arrivoit lorſqu'ils étoient parvenus à donner la ſomme que valoit la victime, qui alors, étant payée ſuivant ſa juſte valeur, non-ſeulement ne s'enfuyoit plus, mais venoit elle-même ſe préſenter au temple. Le même Arien (1) dit encore qu'Achille apparoiſſoit en ſonge à ceux qui approchoient de cette iſle, & leur ſervoit en quelque façon de pilote, en leur indiquant l'endroit qui étoit le plus commode pour aborder. Cet hiſtorien ajoute qu'Achille, non-ſeulement ſe montroit à ceux qui dormoient, mais auſſi quelquefois à ceux qui velloient. Comment eſt-il poſſible que de ſemblables contes ſoient faits par un hiſtorien qui d'ailleurs a beaucoup de mérite, & qui joint l'étude de la philoſophie à la connoiſſance des belles-

(1) Idem, ibid.

lettres ? Lorsqu'on réfléchit sérieusement sur de pareils écarts de l'esprit humain, on ne sçait plus à quoi s'en tenir sur sa nature, & on la croiroit nécessitée par son essence à justifier ce qu'a dit Séneque, *nullum magnum ingenium sine misturâ dementiæ.* Donnons encore une preuve qu'Arien, quelque beau génie qu'il eût, avoit cependant une bonne dose de la *mistion* dont parle Séneque. Cet historien dit que les oiseaux alloient, tous les matins, dans le temple d'Achille, pour y faire tomber l'eau dont ils s'étoient mouillé les plumes, afin de le balayer ensuite avec leurs aîles. Voilà des oiseaux qui prenoient toutes les précautions possibles, pour ne pas faire de la poussiere en balayant. Une bonne dévote janséniste-convulsionnaire n'auroit pas eu plus d'attention, en nettoyant le tombeau de saint Pâris.

§. II.

Appien.

Appien a vécu sous l'empire de Trajan, sous celui d'Adrien, & il a pro-

longé ses jours jusques sous celui des Antonins ; ainsi il a été contemporain d'Arien, dont nous venons de parler. Il nous apprend lui-même (1) qu'il étoit d'une des bonnes maisons d'Alexandrie, & qu'étant venu à Rome, & ayant pris le parti du barreau, il s'y distingua assez pour qu'on l'élevât au rang de ceux qu'on appelloit les *procureurs d'Auguste*. Photius (2) dit qu'il eut le commandement d'une province ; & il donne de grandes louanges à ses ouvrages, qui consistoient en trois volumes, qui contenoient vingt-quatre livres (3). L'histoire d'Appien commençoit (4) à l'embrasement de Troye, &

(1) Ut autem apertiùs dicam, Alexandrinus sum, honestissimo loco habitus in patriâ, versatusque Romæ in agendis causis apud Augustorum tribunalia, donec me inter suos procuratores optaverunt. Cætera qui volet scire, ex commentariis de hac ipsa re scriptis cognoscere poterit. *Appian. Alex. hist. Rom. præfatio, sub fin.*

(2) Appianus hic genere Alexandrinus fuit, Romæque initio causas egit, nunc dignus habitus qui imperatorum nomine provinciam administraret. *Photii, bibliot. art.* 57.

(3) Lecta est Appiani *Romana historia* tribus quidem voluminibus, libris vero quatuor viginti. *Idem, ibid.*

(4) Historiæ totius initium ducitur ab Æneâ,

s'étendoit au-delà du regne d'Auguste, cet auteur ayant parlé de plusieurs événemens postérieurs au regne de cet empereur, & fait même mention de quelques-uns arrivés dans le tems de Trajan.

Il ne nous reste plus aujourd'hui, des vingt-quatre livres dont l'ouvrage d'Appien étoit composé, qu'un livre des guerres Puniques, un des Syriaques, un des Parthiques, un de celles contre Mithridate, un de celles contre les Espagnols, un de celles contre Annibal, cinq des guerres civiles, & quelques fragmens de celles d'Illyrie & de celles des Gaules. Les fragmens de celles d'Illyrie sont très-considérables; au lieu que nous n'avons qu'un seul morceau de celles des Gaules.

Photius dit (1) que le style d'Appien

filio Anchise filii Capys, qui Trojano bello interfuit, Ilioque capto atque everso fugit, & variis jactatus erroribus ad Italiæ quoddam litus se applicuit, quod Laurentum dictum; ubi & castra illius ostenduntur, & ex ipso, ora illa maritima *Trojana* nominatur. *Idem*, *ibid.*

(1) Stylus illi tenuis, ac minimè redundans; sed historiam, quoad ejus fieri potest, veram texuit. *Idem*, *ibid.*

est simple & n'a rien d'élevé; mais qu'il est cependant très-propre à l'histoire. Il loue aussi beaucoup cet historien (1) sur sa grande connoissance dans l'art de la guerre, & sur la maniere dont il en parle. La Mothe-le-Vayer (2) dit *qu'on ne croit pas lire les combats qu'il décrit; mais qu'on pense les voir, & être souvent au milieu de la mêlée.*

Appien a écrit l'histoire d'une façon qui semble lui avoir été particuliere chez les anciens; car il a donné séparément l'histoire des provinces, & des guerres dont il a fait mention. Il faut convenir que, quoique cette maniere paroisse d'abord défectueuse, parce qu'elle ne suit point l'ordre des tems, & qu'elle ne fait pas voir ce qui s'est passé, d'année en année, dans des lieux éloignés les uns des autres, & dans des nations différentes, elle a cependant

(1) Militaris disciplinæ, si quis alius, exarator est. Oratione dejectos militum animos erigere, & ardentiores mitigare, affectusque exprimere, ac si quid aliud imitari dicendo licet, optimè novit. *Idem, ibid.*

(2) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 322. édit. in-folio.

l'avantage qu'elle est très-propre à représenter chaque chose à part, & à mettre sous les yeux, sans confusion, tous les événemens qui ont rapport à une même chose; au lieu que, dans la plûpart des histoires générales, il regne un désordre, causé par la quantité de faits que l'on est obligé de rassembler, & qui, n'ayant pas assez de rapport ensemble, forment un cahos dans lequel le lecteur le plus attentif se perd.

Bien des écrivains n'ont point été aussi favorables à Appien que Photius. Bodin (1) l'a accusé de plusieurs défauts de mémoire & de jugement. Il lui reproche cependant une faute, dont la Mothe-le-Vayer semble l'avoir assez bien justifié. » Quand Bodin, dit-il (2), » soutient que les Romains ne se sont » jamais prêté leurs femmes l'un à » l'autre, à la mode des Parthes & des » Lacédémoniens, c'est pour repro» cher à Appien d'avoir été trop cré» dule. Mais Plutarque, dans la vie de

(1) Bodin. method. hist. cap. 4.

(2) La Mothe-le-Vayer, tom. 1, pag. 10.

» Caton, avoit déja écrit la même » chose, & assuré que ce même Caton » envoya librement, à l'orateur Hor» tense, son épouse Martia, pour en » tirer lignée; à quoi la loi de Romu» lus, ou celle dont parle Aulugelle, » contre les adulteres, ne répugne » pas, comme Bodin se l'est imaginé. «

Scaliger traite encore assez mal Appien, qu'il appelle *un véritable enfant dans l'histoire.* L'expression est trop forte; mais il faut avouer qu'Appien a deux défauts considérables. Le premier, c'est la trop grande crédulité; le second, c'est une partialité aveugle pour les Romains, qu'il flatte (1) sans cesse au préjudice des Grecs, de toutes les

(1) In summa Græcorum potentia, quantumvis ambitiosa, extra Græciam nihil firmæ ditionis acquisivit, contenta libertatem generis diù tueri & invictæ virtutis opinionem. Cæterum post Amintæ Philippum & Alexandrum hujus filium, videntur mihi se male gessisse, & indigne suis majoribus Asiaticum quoque imperium rebus gestis in virtute minimè conferendum, hisque Europa protulit, propter infirmitatem ignaviamque earum gentium apparebit in processu hujus historiæ. Paucis enim præliis Romani in suam potestatem redegerunt tot quas nunc tenent provincias, quamvis defensas milite Macedonico: verum circà Africam Euro-

les nations de la terre, & de la sienne même. Il vante, avec une ostentation infinie, la grandeur de leur empire (1), la sagesse de leur sénat. Quant à la superstition, il rapporte les prodiges les plus ridicules, sans donner la moindre marque qu'il les rejette. Tantôt c'est une mule (2) qui a fait un poulain, peu

pamque exhauserunt laboris plurimum. Rursus Assyriorum, Medorum, Persarum tria maxima imperia simul congesta ne tempus quidem nongentorum annorum æquare possunt, quantum duravit in hodiernum Romana potentia. Amplitudo verò illorum imperiorum dimidio minor fuit, si conferantur termini. *Appian. Alex. histor. Rom. præfatio, pag.* 5.

(1) Ac Romanum imperium magnitudine felicitateque præstitit propter diuturnitatem suam, & senatûs in consiliis providentiam : quamquam non virtus nec tolerantia laborum difficultatumque summa in eo parando defuit. *Idem, ibid.* Il est bon de remarquer que lorsqu'Appien écrivoit ainsi, c'étoit après toutes les guerres civiles qui avoient partagé le sénat & noyé la république dans des fleuves de sang. Lorsqu'on lit les guerres de Sylla & de Marius, de César & de Pompée, d'Auguste & de Brutus, n'a-t-on pas une bonne opinion de la sagesse & de la vertu de ce sénat Romain, toujours divisé, & toujours l'auteur de tous les malheurs de Rome, de l'Italie & des provinces, par sa désunion ?

(2) Inter alia (prodigia), mula etiam peperit, & mulier serpentem enixa est : terræ motus quoque ingens in urbe aliquot templa prostravit, &

après c'est une femme qui accouche d'un serpent. Les tremblemens de terre, causés par des causes naturelles, deviennent, chez lui, des prodiges qui annoncent les guerres civiles. La défaite des Crassus fut prédite (1) par une chute qu'ils firent tous les deux en sortant d'un temple; le septiéme consulat de Marius (2) avoit été annoncé par sept petits aiglons, qui étoient descendus sur lui lorsqu'il étoit encore enfant. Mais tous ces prodiges ne sont rien, eu égard à ceux qui arri-

quamvis senatûs populique Romani cura minimè cesset in rebus talibus, tamen capitolium incerta conflagravit, à regibus ante cccc. annos conditum : quæ omnia portendebant strages, & expugnationes Italiæ, ipsique populo Romano servitutem mutationemque reipublicæ. *Appian. Alex. de bellis civil. lib.* 1. Au reste, je crois devoir remarquer que c'est dans les guerres civiles de Sylla contre Marius qu'arriverent tous ces prodiges.

(1) In hujus deæ templo (quam quidam Venerem, quidam Junonem putant, quidam naturam ex humore proseminantem omnia) primum ei prodigium oblatum est : exeuntibus enim Crassis, junior procidit in foribus, & mox super eum senior. *Appian. Alex. de bellis Parth. pag.* 137.

(2) Ferunt enim decidisse in gremium ejus septem pullos aquilinos, & vates prædixisse summum honorem illi obventurum septies. *Appian. Alex. de bellis civil. lib.* 1. *pag.* 387.

verent à Rome, lors de la guerre civile des Triumvirs (3). Les chiens poussoient des hurlemens affreux, à la maniere des loups ; & les loups, qu'on n'avoit jamais vû entrer dans les villes, couroient dans toutes les places publiques : un enfant nouveau-né parla ; & qui plus est, un bœuf eut l'usage de la voix humaine, & parla aussi. Les statues parurent suantes, & l'on vit même du sang mêlé dans la sueur de plusieurs. On entendoit les cris des hommes, le bruit des armes & des chevaux, & cependant l'on ne voyoit rien. Il plut plusieurs fois des pierres (tems véritablement fâcheux pour ceux qui se trou-

(1) Intereà multa horrenda in urbe visa sunt prodigia : nam & canes quasi ex composito ululatum lupino more simul edebant inauspicatum, & lupi per forum discurrebant, animal inassuetum civitatibus. Bos atiam humanam vocem emisit, & infans recens natus loqutus est : in simulacris sudor apparuit : in quibusdam eorum etiam mixtus grumis sanguis : exauditi sunt magni clamores virorum & armorum crepitus strepitusque equorum currentium, quum nihil tale cerneretur oculis : circà solem quoque multa prodigia sunt observata, & lapidibus aliquoties pluit ; & sacræ ædes de cœlo sæpe tactæ sunt, pariterque aliquot statuæ. *Appian. Alex. de bellis civil. lib. 4. pag. 591.*

voient alors dans les rues), les temples & les simulacres des dieux furent frappés de la foudre.

Convenons que dans les mandemens que M. de Montpellier a faits, au sujet des miracles opérés par la terre du bienheureux Pâris, il n'y a pas de plus grands prodiges, quoiqu'il y en ait pourtant d'une grande conséquence, qui sont attestés par de très-honnêtes gens de tous les différents états ; ce qui nous montre que l'on a tort de vouloir mettre les anciens au-dessus des modernes, & que nous ne cédons pas même en miracles aux Grecs & aux Romains.

Appien nous apprend encore un grand nombre de prodiges, qui annoncerent à Cassius & à Brutus (1) leur perte. Un licteur mit à Cassius, qui faisoit la revûe de ses troupes, une cou-

(1) Quapropter numine irato prodigia quoque prænuntia fuere illorum exitus : nam Cassio copias lustranti lictor inversam coronam imposuit : & aurea Victoria dedicata ab eo sponte decidit : aves quoque gregatim suprà illius castra sine ullo clangore consederunt. *Appian. de bellis civil. lib. 14. pag. 669.*

ronne à l'envers ; une ſtatue de la Victoire, que ce général Romain avoit conſacrée, tomba d'elle-même par terre ; des troupes d'oiſeaux s'arrêterent dans ſon camp, ſans faire aucun cri, & l'on y vit un grand nombre d'eſſains d'abeilles. Brutus (1), célébrant à Samos ſon jour de naiſſance, quoiqu'il n'eût pas coutume de réciter des vers, dit celui-ci, étant à table, ſans aucune raiſon : *ſed me ſors miſera & Latonæ perdidit infans* ; c'eſt-à-dire : *un deſtin malheureux & le fils de Latone m'ont perdu.* Le même Brutus, étant ſur le point de paſſer, avec ſon armée, d'Aſie en Europe, vit (2) pendant la nuit,

(1) Brutum item Sami natalem ſuum celebrantem in comeſſatione, quamvis non eſſet proclivis ad talia, ſine ulla evidente cauſa hunc verſum protuliſſe aiunt :

Sed me ſors miſera & Latonæ perdidit infans.
Idem, ibid.

(2) Et quum (Brutus) trajecturus eſſet cum exercitu in Europam ex Aſia, noctu lucubrantem ad deficientem lucernam, vidiſſe aſtare ſibi ſpectrum inuſitata facie, & intrepide percontatum : quis nam hominum deorumve eſſet ? ſpectrum reſpondiſſe : tuus ſum, Brute, malus genius ; Philippis me videbis iterum. Aiunt apparuiſſe ei pridie quàm poſtremo pugnatum eſt. *Idem, ibid.*

à la lueur d'une lampe, un ſpectre, à qui il eut le courage de demander quel dieu ou quel homme il étoit. » Je ſuis » ton mauvais génie, répondit le ſpec- » tre, tu me verras dans les champs » de Philippes. « Et il apparut véritablement à Brutus, la veille de la bataille qu'il donna dans ces mêmes champs.

Appien a aimé ſi fort à inſtruire ſes lecteurs de tous les prodiges, qu'en parlant de ceux qui arriverent à l'occaſion de la mort de Jules-Céſar, il ſaiſit l'occaſion d'en faire un parallèle avec ceux qu'on dit avoir précédé la mort d'Alexandre. Il faut, en vérité, bien aimer à raconter des miracles, pour aller rappeller ceux qui ſont arrivés à Babylone, à propos de quelques-uns qui ont été opérés à Rome. Appien auroit fait un excellent hiſtorien d'ordre; cependant je lui paſſerois plus aiſément la ſuperſtition que la partialité. A quoi ſert-il de flatter les hommes, en les trompant? Un écrivain, qui, pour plaire à une nation, ou à un prince, déguiſe la vérité, manque également,

& à ceux qu'il loue, & à ceux qu'il blâme. Il fait passer les premiers, à la postérité, pour des gens vains & injustes; car la vérité vient tôt ou tard à bout de découvrir le mensonge: & il donne occasion, à ceux qu'il maltraite, de le couvrir de honte, en dévoilant sa mauvaise foi. L'équité est la qualité la plus nécessaire à un historien: après elle, c'est la fermeté; car non-seulement il faut qu'un écrivain s'abstienne de noircir la vertu; mais il faut qu'il ait le courage de montrer toute l'horreur du crime, rien ne doit l'arrêter; il est le dépositaire de la vérité, il faut qu'il en rende compte à la postérité.

Il y a des gens qui, par une délicatesse mal entendue, voudroient qu'on déguisât certaines choses. M. de Colbert, ce ministre si grand & si respectable, & dont la mémoire doit être chere à tous les gens qui pensent, donnoit cependant dans cette erreur (1). Il ne pouvoit souffrir Suétone, parce

(1) Voyez le *Boleana*, par M. de Monchenai, qu'on a mis à la tête de la derniere édition in-4°. des œuvres de Boileau, faite à Paris.

que cet historien avoit relevé la turpitude de certains empereurs. Le célebre Despréaux disoit, à ce sujet, que c'étoit au contraire par-là que Suétone devoit être recommandable aux gens qui aiment la vérité; & qu'on ne pouvoit pas faire des portraits de fantaisie, comme en ont tant fait mademoiselle de Scuderi & son frere. Selon le même Despréaux, il faut, dans la vie des hommes célebres, relever jusqu'à leurs minuties, comme a fait Plutarque : il n'y a rien qui intéresse autant le lecteur ; & cela vaut mieux que toutes ces réflexions vagues que font la plûpart de nos écrivains, & que ces grandes descriptions de combats, de batailles & de siéges, faites par des historiens jésuites dans les chambres d'un collége.

Plusieurs auteurs ont accusé Appien d'être plagiaire, & ce n'est pas sans raison ; car il est vrai qu'on trouve, dans ses ouvrages, un grand nombre de passages pris, mot à mot, dans Polybe, dans Plutarque & dans plusieurs autres historiens, sans qu'il les ait jamais cités.

Cependant,

Cependant, malgré tout ce que je viens de dire, il eſt certain qu'Appien eſt un hiſtorien très-utile, dans lequel on trouve bien des choſes qui ont échappé, ou qui ont été inconnues aux autres écrivains qui ont traité les mêmes matieres que lui.

On peut voir, dans Photius, le titre que portoient les livres que nous avons perdus d'Appien ; & par ce titre on voit d'abord ce qu'ils contenoient, & de quels faits ils traitoient.

TAYLOR OXFORD

§. III.

Dion Caſſius.

Nicée, ville de Bithynie, fut la patrie (1) de Dion Caſſius, à qui l'on a donné les ſurnoms de *Coceius* & de *Coceianus*. Son pere étoit conſulaire ; il fut gouverneur de Dalmatie, & enſuite proconſul de la Cilicie. Quant à Dion Caſſius, l'empereur Macrinus l'éleva à

(1) Patria illi Nicæa Bithyniæ, quam ex parte palus, Aſcania dicta, circumluit. *Phot. biblioth. art.* 71.

la dignité de préfet de Pergame & de Smyrne (1). Il commanda ensuite en Afrique, & il eut le gouvernement de la Pannonie. L'empereur Alexandre, fils de Mammée, le choisit enfin pour exercer le consulat avec lui; & quelque tems après, il reçut encore le même honneur, & fut fait consul avec l'empereur pour la seconde fois. Il falloit que Dion Cassius eût autant de prudence que de bonheur, pour pouvoir se soutenir pendant le regne de tant de méchans & cruels empereurs, sous lesquels il vécut; car, avant de parvenir à l'empire d'Alexandre, prince vertueux, il essuya la domination de Commode (2),

(1) Hunc Alexandrum consulatum iterum secum gessisse scriptor refert, sumptusque quos in magistratûs administrationem Dionem impendisse oportuit, imperatorem ipsum, collegam nimis honorandi cupidum contulisse, idem quoque historicus à Macrino imperatore Pergamo ac Smirnæ præfectus, post in Africâ dux fuit. Pannoniam hinc administravit; consulque iterum, ut dictum est, creatus. *Idem, ibid.*

(2) Commodus luxuria & obscænitate depravatus, gladiatoriis armis sæpissime in ludo, deinceps etiam in amphitheatro cum hujusmodi hominibus sæpè dimicavit. *Eutropii breviar. hist. Rom. lib. 8, art. 8.*

de Caracalla (1), de Macrinus (2),

(1) La premiere chose que fit Caracalla, en venant au trône, ce fut de faire mourir les médecins de son pere, parce qu'ils n'avoient pas voulu l'empoisonner pendant sa maladie. Voici ce que dit Hérodien à ce sujet. „ Igitur Antoninus, mortuo „ Severo, summam potestatem nactus, confestim „ universos ab ipso (quod aiunt) lare interficere „ cœpit. Nam & Medicos supplicio affecit, quod „ sibi parum obtemperaverant jubenti maleficium „ aliquod admittere & senis maturare necem. " *Herod. hist. lib.* 3. *pag.* 85. Quelque tems après, le même Caracalla tua son frere Geta, dans les bras de sa mere. „ Quare irrupto fratris cubiculo, nihil „ eum tale expectantem suprà matris pectus multo „ undantem sanguine sævus obtruncat. " *Herod. lib.* 3. *pag.* 91.

(2) „ Quamvis Macrinus instaurare choros, & „ sacra facere perpetuo videretur, plurimos tamen „ ex illustribus viris atque opulentis interfecit..... „ Vestalem sacerdotem, quam sacræ leges castam „ esse & virginem perpetuo volunt, abreptam è „ templo pro uxore habuit. " *Herod. hist. lib.* 5. *pag.* 110. La dévotion de Macrinus ressembloit à celle de Louis XI; elle ne l'empêchoit pas de faire mourir les innocens, & de contenter ses passions. L'excuse qu'il donna au sénat, sur l'enlevement de la vestale, est fort plaisante. Il dit qu'il étoit épris de ses charmes, que la nature humaine étoit foible & sujette à faire des fautes; qu'au reste, il convenoit qu'un grand-prêtre se mariât avec une prêtresse, & que cela rendoit son mariage plus respectable. C'est encore Hérodien qui nous apprend ces particularités. „ Ita mæstum tanto flagitio ac „ piaculo senatum per epistolam consolatus, hu„ manum esse id peccatum, captum se illius puellæ „ amore: cæterum sacerdoti congruere sacerdotis

d'Héliogabale (1), sans perdre, je ne dis pas la vie ni ses biens, mais même sa réputation ; chose si aisée à être enlevée à la cour des tyrans, & qu'on perd presque toujours, lorsqu'on évite leur disgrace. » Il est plus heureux à » un homme vertueux, dit un auteur » Espagnol, de mourir bientôt, que » de vivre long-tems, lorsqu'il est obli» gé d'être à la cour d'un méchant » prince. S'il a assez de force pour con» server sa vertu, le peuple croit qu'il » l'a perdue, & qu'il ne se soutient » qu'aux dépens de la probité. Nous » voyons un exemple de cette vérité » dans Séneque. S'il fût mort dans les » premieres années du regne de Né» ron, sa réputation seroit venue jus» qu'à nous, exempte des tâches que » le tems n'a point encore effacées. «

Dion Cassius, quelque tems après

„ nuptias, ob idque etiam angustiores futuras. “ *Herod. hist. lib.* 5. *pag.* 120.

(1) Is (Heliogabalus) cum Romam ingenti & militum & senatûs expectatione venisset, probris se omnibus contaminavit. Impudicissime & obscœnissime vixit, bienioque post & VIII. mensibus tumultu interfectus est militari, & cum eo mater Semiamyra. *Eutrop. hist. brev. lib.* 8. *art.* 22.

son second consulat, ayant une incommodité considérable aux jambes (1), se retira dans sa patrie, pour y vivre tranquillement & en particulier. Il dit que son génie le lui avoit prédit, long-tems auparavant, par ce vers d'Homere : *Loin du bruit, du carnage, & des hommes cruels*. On sera peut-être surpris de voir que Dion Cassius avance hardiment qu'il avoit un génie familier ; mais puisque l'on en avoit passé un à Socrate, il pensoit qu'on auroit eu mauvaise grace à lui chicaner le sien. Nous avons, parmi les modernes, de très habiles gens qui ont eu des manies singulieres ; on les leur a pardonnées en faveur des talens supérieurs qu'ils avoient ; nous devons avoir la même indulgence pour les anciens, & leur passer les leurs. Les anciens étoient dans le goût d'avoir des

(1) Revertit (Dion Cassius) domum pedibus jam æger, vitæ reliquum ibi (quod in Bithyniâ agenti genius ille, ut ait, prædixerat) victurus :

Ἐκ τ' ἀνδρῶν ἐλάσειε, ἐκ αἵματος ἔκ τε κυδοιμοῦ

Extra hominum cædem, sine sanguine, & absque tumultu.

Photii, biblioth. art. 71. pag. 106.

esprits familiers ; & nos philosophes modernes, même les plus illustres, ont la fantaisie d'écrire des commentaires théologiques. Newton a commenté l'apocalypse, Locke les épîtres de saint Paul ; le baron Découtures, l'élégant traducteur de Lucrece, a donné une vie de la sainte vierge, qu'on peut regarder comme un excellent commentaire du peu de chose qu'on trouve, à son sujet, dans l'évangile & dans les actes des apôtres. *Trahit sua quemque voluptas* : chacun suit son penchant. Les philosophes anciens aimoient les esprits folets, les modernes aiment à expliquer les prophetes. Je souhaiterois que l'ancienne mode revînt ; & je trouve qu'il est plus amusant & plus commode de faire parler un génie familier, que d'éclaircir des visions où personne n'a pû rien entendre depuis dix-sept siécles.

Ce fut par l'ordre de son génie, que Dion Cassius écrivit son histoire ; auparavant il n'avoit travaillé qu'à des livres de philosophie : & certes il avoit raison de lui obéir, car il en avoit reçu de très-grands secours, & il s'étoit bien

trouvé d'avoir suivi ses conseils. Il évita par leur moyen, en se retirant dans la Pannonie, les embuches que lui préparoient les soldats Prétoriens.

Avant de venir aux ouvrages historiques de Dion Cassius, nous remarquerons, en passant, que les ouvrages philosophiques, auxquels il s'étoit appliqué, convenoient parfaitement à un philosophe qui avoit un génie familier à ses ordres. Il avoit fait un livre des songes divins, & de leur explication; & l'on sent bien qu'il ne les interprétoit pas dans le goût de l'auteur de ces vers (1):

Les songes, qui souvent, dans les nuits les plus sombres,
Abusent notre esprit par de légeres ombres,

(1) Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra deûm, nec æthere numina mittunt;
Sed sibi quisque facit. Nam cum prostrata sopore
Urget membra quies, & mens sine pondere ludit:
Quicquid luce fuit, tenebris agit, oppida bello
Qui quatit, & flammis miserandas sævit in urbes,
Tela videt, versasque acies, & funera regum,
Atque exundantes perfuso sanguine campos.
Qui causas orare solent, legesque, forumque,

Ne font pas l'ouvrage des dieux,
Et ne viennent jamais des temples, ni des cieux :
Chacun s'en fait à sa maniere,
Et se les figure en dormant,
Suivant son exercice, ou son tempérament.
Lorsqu'un profond sommeil nous ferme la paupiere,
L'esprit, se trouvant libre, agit sans la matiere ;
Il retrace, dans l'ombre, à notre entendement,
Les objets qu'à nos sens présente la lumiere.
Le guerrier dont les jours se passent dans un camp,
Qui s'occupe sans cesse à forcer des murailles,
A brûler des cités, à donner des batailles ;
Il voit des champs couverts de sang,
Des troupes en déroute, avec des monceaux d'armes,

Et pavido cernunt inclusum corde tribunal.
Condit avarus opes, defossumque invenit aurum.
Venator saltus canibus quatit. Eripit undis,
Aut premit eversam periturus navita puppim.
Scribit amatori meretrix. Dat adultera munus.
Et canis in somnis leporis vestigia latrat.
In noctis spatio miserorum vulnera durant.
T. Petronii arbitr. satir. pag. 33.

Et des rois maſſacrés au milieu des alarmes.
Celui qui du bareau fait ſon unique emploi,
Voit le juge en ſon ſiége, & lit toujours la loi.
Pour cacher ſes tréſors, l'avare a mille adreſſes,
Et ſouvent croit trouver de nouvelles richeſſes.
Le chaſſeur de ſes chiens fait retentir les bois.
Le pilote, en rêvant, croit périr quelquefois;
Et quelquefois auſſi, ſe ſauvant du naufrage,
Il conduit ſon navire au plus prochain rivage.
Une coquette écrit pour remplir ſes deſirs.
La femme débauchée achete ſes plaiſirs.
Et le chien même abboye à la piſte du liévre.
Enfin, le criminel a ſans ceſſe la fiévre:
Et la nuit, trop fidéle à peindre nos malheurs,
Des mortels affligés prolonge les douleurs.

Dion Caſſius nous apprend qu'il fut dix ans à ramaſſer les matériaux néceſſaires à ſon hiſtoire, & qu'il en employa

douze à les mettre en usage. L'ouvrage de cet historien contenoit autrefois quatre-vingt livres, qui étoient divisés en huit décades. Il commençoit à l'arrivée d'Enée en Italie, & s'étendoit jusqu'à la mort de l'empereur Eliogabale. Aujourd'hui le trente-cinquiéme livre est le premier de ceux qui nous restent; & ce qui suit, jusqu'au soixantiéme, est presque entier; mais nous n'avons, à la place des vingt derniers livres qui achevoient le nombre des quatre-vingt, qu'un abrégé de ces mêmes vingt livres, fait par Xiphilin, qui vivoit dans le onziéme siécle. Il étoit de Trébizonde, & avoit été élevé dans un monastere. On le trouva digne d'être fait patriarche de Constantinople. Les auteurs, qui ont parlé de lui, disent qu'il joignoit beaucoup de probité à de grandes connoissances. Quelques écrivains ont prétendu, mais sans fondement, que l'abrégé de Dion avoit été fait par son neveu.

Photius (1) dit que le style de Dion

(1) Grandis ejus sermo, & tumidus, eo quod rerum ingentium sensu adferat, veteris item ipsi

Cassius est sublime, qu'il employe des pensées nobles, & qu'il se sert de termes & de tours de phrase, qui, tenant de l'ancienne construction, répondent parfaitement à la majesté de l'histoire & à la grandeur des matieres. Les transgressions & les parenthèses, qui ordinairement jettent de la confusion dans le discours, n'en causent aucune dans celui de Dion Cassius, malgré qu'il les employe très-souvent. Quoique son style soit très-châtié & très-élevé, le lecteur ne s'apperçoit pas cependant de l'art; il est toujours clair, toujours naturel, soit dans ses narrations, soit dans ses harangues. Il a imité Thucydide; mais, selon Photius (1), il est plus clair que lui, & l'emporte à ce sujet sur l'an-

constructionis sermo plenus, verborumque, quæ rerum magnitudini respondeant. Periodi parenthesibus trajectæ, & hiperbatorum opportunus usus. Numeri porrò & intercisio, etsi accurate adhibita, ob orationis tamen perspicuitatem, obiter legentibus non sunt manifesta. In narrationibus præterea, & concionibus Thucydidis maximè est æmulus. *Photii, biblioth. art.* 71.

(1) In narrationibus prætereà & concionibus Thucydidis maxime est æmulus, nisi quod ad perspicuitatem magis tendit: cætera fere Thucydidis illi norma est, ac regula. *Idem, ibid.*

cien ; pour le reste, il lui ressemble parfaitement.

La Mothe-le-Vayer loue beaucoup Dion, sur la maniere dont il développe les ressorts de la politique. » Il n'y a » point d'historien, dit-il (1), qui nous » ait si bien révelé que lui ces secrets » d'état, que Tacite nomme *arcana imperii*, & dont il fait de si hauts mysteres. Il est tellement exact à décrire » l'ordre des comices, l'établissement » des magistrats, & l'usage du droit » public des Romains, que ces choses » ne s'apprennent point plus distinctement ailleurs ; & pour ce qui concerne la consécration des empereurs, » leur apothéose, ou enrollement au » nombre des dieux, nous pouvons » dire qu'il est le seul historien qui nous » en ait fait voir une belle forme, sinon » qu'Hérodien l'a voulu depuis imiter » sur le même sujet. C'est particulierement dans le cinquante-sixiéme livre, » où Dion représente la pompe des funérailles d'Auguste, son lit de pa-

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 330. édit. In-folio.

» rade, son effigie de cire, & son orai-
» son funebre, que Tibere récita par
» écrit devant le peuple. Il expose en-
» suite de quelle façon son corps fut
» brûlé; comme Livia recueillit & mit
» ses os à part; bref, avec quelle adresse
» on fit partir l'aigle du haut du bucher,
» d'où il sembloit que cet oiseau de Ju-
» piter emporta au ciel l'ame de l'em-
» pereur. «

Dion Cassius a inséré un grand nombre de harangues dans son ouvrage. Elles sont presque toutes directes, & par conséquent telles qu'elles seroient si elles étoient prononcées par un orateur en plein sénat. Les harangues d'Agrippa & de Mécène sont dans ce genre; elles sont si longues, qu'elles contiennent tout le cinquante-deuxiéme livre. Mécène vouloit porter Auguste à se démettre de l'empire, & Agrippa au contraire soutenoit qu'il devoit le conserver. C'est-là le sujet de ces deux harangues, qui sont d'une grande beauté. Corneille en a bien sçu faire usage, dans la scène où il consulte Cinna & Maxime, pour sçavoir s'il quittera la

ſuprême puiſſance. Ce n'eſt pas ſeulement dans le cabinet & dans le bareau que Dion Caſſius fait haranguer les perſonnes dont il parle, les généraux d'armées prononcent auſſi des harangues directes. Xiphilin rapporte, dans le ſoixante-deuxiéme livre de ſon abrégé, une grande oraiſon que Dion Caſſius fait réciter à Paulinus, au moment que ſes troupes ſont prêtes à fondre ſur celles des Anglois ; & le même Paulinus, après avoir diviſé ſon armée en trois corps, fait trois harangues tout de ſuite, pour exhorter ſes ſoldats à bien combattre. Il falloit que Paulinus eût plus envie de parler que de ſe battre ; mais ne condamnons point ce général ſur la faute de Dion Caſſius, qui lui fait prononcer des harangues auxquelles il ne penſa jamais ; car cet hiſtorien eſt ſouvent dans ce cas. Il fait, par exemple, prononcer à Cicéron une très-longue harangue directe contre Marc-Antoine, dont Cicéron n'eut jamais la moindre connoiſſance. Il y a non-ſeulement de la mauvaiſe foi, mais de l'impertinence dans la conduite de

Dion Caſſius ; car, dans le tems qu'il écrivoit, on avoit toutes les oraiſons que Cicéron prononça contre Antoine, puiſque nous avons encore aujourd'hui ces mêmes oraiſons. Or, n'eſt-il pas ridicule, pour ne pas dire inſenſé, qu'un hiſtorien rapporte un grand diſcours comme ayant été fait par un homme, dont le véritable diſcours, entierement différent de celui qu'on lui prête, non-ſeulement exiſte encore, mais eſt entre les mains de tout le monde ? Il eſt bon de remarquer que dans cette longue harangue, que Dion prête à Cicéron, il y a deux fauſſetés manifeſtes. La premiere, c'eſt qu'il ſuppoſe (1) que Cicéron accuſa Marc-Antoine de n'avoir pas rappellé ſon oncle, ni pendant la vie de Céſar, ni après la mort de Céſar. La ſeconde fauſſeté, c'eſt qu'il dit que Cicéron repr[illegible]cha à Antoine ſon amour pour Bambalion, homme perdu de dé-

(1) Id vero neminem latet, quod quum multos in exilium miſſos, non Cæſare modo ſuperſtite, ſed defunčto etiam, ex libellis ſcilicet ejus in urbem reduxerit patruo ſuo non ſubvenerit.... Bambalionem etiam ipſius cognomenti ratione infamem diligit. *Dion. Caſſ. hiſt. lib. 45. ſub fin.*

bauche, & que son nom diffamoit. Il est faux que Cicéron ait fait de tels reproches à Antoine; il remarque, au contraire, que Caius Antoine étoit au sénat, lorsque Marc-Antoine, son neveu, harangua contre Dolabella. Or, César vivoit encore alors: & quant à Bambalion, Cicéron dit simplement, qu'il étoit étonnant qu'Antoine, qui avoit épousé la fille d'un habitant de Tusculum, la fille de Bambalion, ainsi nommé par ignominie, osât reprocher à Octave d'avoir pour mere une femme qui étoit née à Arieta.

Il y a dans Dion Cassius un grand nombre d'autres mensonges, qu'il a dits pour favoriser le parti de César contre celui de Pompée, & la faction d'Antoine contre celle de Cicéron. Il étoit si partial, que, sous le prétexte de rapporter la réponse que Quintus Fusius Calenus fit au discours que Cicéron avoit prononcé contre Antoine, il trouve le secret de dire, de cet illustre orateur, les choses les plus affreuses. Cette harangue de Quintus Fusius Calenus est fort longue, & tient presque la moitié du

du quarante-sixiéme livre. Celle de Cicéron, qui est rapportée auparavant, occupe une grande partie du quarante-cinquiéme ; & l'on peut dire hardiment que, dans l'ouvrage de Dion Cassius, la longueur des harangues égale la longueur de la narration historique. Il semble que dans le discours de Quintus Fusius Calenus, Dion Cassius se soit efforcé d'y répandre tout le fiel & toute l'amertume possible. On voit qu'il cherche, à quelque prix que ce soit, de ternir à jamais la mémoire de Cicéron (1). Il l'accuse d'avoir rendu Pompée ennemi de César ; d'avoir empêché, après les avoir brouillés, qu'ils ne se raccommodassent ; d'avoir fait prononcer par le sénat, contre Antoine, les arrêts qui irriterent César ; d'a-

(1) Nonne enim is est, qui Cæsarem Pompeii inimicum reddidit ? qui, ne in gratiam redirent, impedivit ? qui vobis persuasit ut hæc in Antonium statuerent, quibus irritatus Cæsar fuit ? qui Pompeio Italia excedendi ac in Macedoniam commigrandi (quod omnium eorum malorum, quibus deinceps afflicti sumus, unica causa fuit) consilium dedit ? qui Milonis opera Clodium occidit, Bruti manu Cæsarem interfecit ? *Dion. hist. Rom. lib.* 46. *pag.* 336.

voir conseillé à Pompée d'abandonner l'Italie & de se retirer en Macédoine, ce qui avoit été l'unique cause de tant de malheurs qui avoient affligé la république; d'avoir tué Clodius par le secours de Milon, & César par la main de Brutus; d'avoir enfin (1) contraint Catilina, en le poussant à bout, de faire la guerre, & d'avoir fait mourir Lentulus sans aucun jugement du sénat. Dion ne s'arrête pas à ces reproches, il dépeint Cicéron comme (2) un homme infidéle, turbulent; qui, après avoir aimé Antoine, l'accabloit d'injures; qui faisoit semblant d'être attaché à Octave, pour lui tendre ensuite des embuches,

(1) Qui Catilinam ad bellum contra nos gerendum impulit? Lentulum indamnatum necavit? *Idem, ibid.*

(2) Atque is Antonium, quem amavisse hactenus dedit, contumeliis opprobriisque incessit: Cæsaris vero, cujus patrem interemit, ipsi quoque per occasionem paulo post insidiaturus, partes fovet: homo natura infidelis ac turbulentus, cujusque animus nullis repagulis continetur: qui omnia miscet ac conturbat, pluribus ipse vicibus, quam id ad quod confugit fretum agitatus: ut recte nomen transfugæ inde invenerit: isque suo ex arbitrio vos amicos hostesque judicare possit. *Dion. Rom. hist. lib. 46. pag. 336. & 337.*

& le faire assassiner, comme il avoit fait son pere. Peu content de ces injures, Dion Cassius passe à des invectives plus fortes. Il reproche à Cicéron (1) que son pere étoit teinturier, & qu'il étoit souvent réduit, pour vivre, à cultiver les vignes & les oliviers; il consumoit en débauches le peu d'argent qu'il gagnoit; il passoit les jours & les nuits à s'enivrer; son fils Cicéron fut élevé, dans les mauvais lieux & dans les tavernes, auprès d'un tel pere, étant la plûpart du tems à demi-nud, vivant avec des misérables, & ramassant les ordures des laines.

S'il falloit en croire Dion Cassius (2),

(1) Neque enim pater ei genus opesve reliquit, fullo, operasque in colendis vineis ac oleis locans: eoque quæstu, & eluendis pannis, abunde contentus vitam sustentare: sordidissimo victu interdiu noctuque se explens, inter quæ noster hic educatus, haud absurde ad meliores conculcandos & eluendos accedit, conviciis ex officinis sedentariis triviisque depromptis instructus. Ergo talis quum sis, qui nudus inter nudos adoleveris, sordes lanarum, fimumque & merdas colligens, ausus es, homo impurissime, primum Antonii adolescentiam obtrectare, qui ut suo genere dignum erat, pædagogis præceptoribusque usus est. *Id. ibid. p.* 337.

(2) His ades, hinc te alis, his spem fortunæ obnoxiam venditas, his in suffragiis judicum obti-

Cicéron auroit été un juge corrompu, qui auroit rendu la justice au plus offrant, qui n'auroit été ami des gens qu'à proportion qu'il en auroit reçu de l'argent, ou qu'il en auroit espéré des services; & qui, semblable aux courtisannes, n'auroit flatté les personnes qui se fioient à lui, que pour les dépouiller plus aisément. Les talens de Cicéron, selon le même historien (1), étoient de calomnier les gens de bien, de décrier les personnes qui occupoient les premieres places, d'affecter d'être ami de ceux dont il espéroit de se servir pour

nendis mercede conductus operam navas. Amicum hunc solum quovis tempore habes, qui plurimum dat: inimicos vero omnes quibus nihil est negotiorum, aut qui alium quam te patronum diligunt: quos jam in manibus tuis habes, quasi ignorans negligis: qui vero jam primum ad te accedunt, eis adblandiris ac arrides, quemadmodum mulierculæ tabernarum meritoriarum solent. *Dion. Rom. hist. lib.* 46. *pag.* 338.

(1) Tuas vero artes quis non miretur? quæ sunt autem eæ? semper meliori invidere, excellentioribus æmulari, calumniari eos qui honore præstant, obtrectare potentibus, omnes ex æquo bonos odisse, simulare se amicum iis tantum per quos malum aliquod facinus editurum te speres: ejusque rei causa subinde minores natu adversus seniores concitare: fidem tibi habentes, postquam in periculum adduxeris, deserere. *Id. ibid. pag.* 339.

exécuter de grands crimes, d'animer les jeunes gens contre les vieillards, & d'abandonner lâchement ceux qu'il avoit mis dans le danger. Dion Cassius dit ensuite que Cicéron (1) ayant eu tant de mauvaises qualités, il n'étoit pas surprenant qu'il eût été la cause de la ruine de la république, en donnant à Pompée des légions & un commandement qui ne lui appartenoient pas, en enlevant à César des choses qui lui étoient légitimement dûes, en conseillant à Pompée de ne point accepter les conditions que Jules-César lui offroit, en lui conseillant d'abandonner l'Italie & d'aller en Macédoine, où lui, Cicéron,

(1) Quæ cum ita sint, tamen audes dicere Cæsarem ab Antonio contra patriam adductum, ab eo bellum civile excitatum, eum unicam omnium quæ subsecuta sunt nobis causam malorum fuisse? Nequaquam ille quidem; sed tu, qui Pompeio alienas legiones & imperium tribuisti; Cæsari ea quæ ipsi fuerant concessa adimere aggressus es: consilium Pompeio & consulibus dedisti ne conditiones à Cæsare latas acciperent, urbem Italiamque relinquerent: qui Cæsarem Romam advenientem non aspexisti, sed in Macedoniam ad Pompeium transfugisti: neque ei quidem auxilium attulisti, sed ad ea quæ agebantur conniveas, post infortunio afflictum deseruisti. *Id. ibid. pag.* 341.

alla le trouver, ne lui fut d'aucun secours, & déserta dès que la fortune devint contraire.

On croiroit, après tant d'injures, que Dion ne mettroit plus de nouvelles invectives dans la bouche de Quintus Fusius Calenus. Celles que nous venons de voir ne sont rien, eu égard à celles qui suivent, dont je donnerai ici un léger échantillon. D'abord Calenus attaque Cicéron sur sa maniere de plaider. Il prétend (1) que, quoiqu'il ait été plusieurs années à Athènes pour étudier, il ne monte jamais à la tribune des ha-

(1) Esto triennium totum Athenis commoratus, ita enim tremebundus ad tribunal accedere soles, ac si de vita dimicaturus, locutusque humile quid & exanimum discedis, neque eorum memor quæ domi præmeditatus fueras, neque quod ex tempore diceres inveniens quicquam. Audaciis enim in affirmando & promittendo omnes homines excedis: in ipsis autem certaminibus, conviciis ac maledictis exceptis infirmissimus timidissimusque. Putas-ne esse quemquam qui ignoret nullam admirabilium earum orationum tuarum quas edidisti, à te dictam esse, sed omnes deinde conscriptas, quemadmodum alii duces ac magistros equitum ex luto fingunt? Quod si negas, recordare quomodo Verrem accusaveris, quamquam ex arte paterna ei aliquid adhibebas, tamen minxisse te. *Id. ibid. pag.* 338.

rangues qu'en tremblant, & comme s'il alloit être obligé de défendre sa vie; qu'il ne dit que des choses basses, triviales, & ne se souvient plus de ce qu'il avoit prémédité de dire lorsqu'il étoit chez lui. Calenus ajoute, qu'il n'y a personne qui ignore que de toutes les oraisons que lui Cicéron avoit publiées, il n'en avoit prononcé aucune comme elles étoient, & qu'il les avoit composées ensuite, témoin celle contre Verrès.

Calenus vient ensuite aux ouvrages de Cicéron. Il soutient (1) qu'il s'occupe à écrire des livres contre ses meilleurs amis, dans lesquels il montre tant de noirceur & de mauvaise foi, qu'il n'ose pas les publier. *Il est fâcheux*, dit à ce sujet Calenus, en apostrophant Cicéron, *de ne pouvoir nier des choses qu'il est honteux d'avouer*. Cette réflexion est une affreuse méchanceté de Dion Cassius; car elle semble prouver que Cicé-

(1) Omittam etiam libros quos contra amicos conscribis, in quibus adeò tibi ipsi improbitatis conscius es, ut in publicum emittere eos non audeas. Certè miserrimum est, ea non posse negare quæ fateri sit turpissimum. *Id. ibid. pag.* 339.

ton convenoit, en plein sénat, des reproches que lui faisoit Calenus. Nous n'en avons déja que trop rapporté; finissons par ceux qui regardent la famille de cet illustre orateur. Calenus dit à Cicéron (1), en parlant de ses femmes, qu'il a répudié la premiere, quoiqu'il en eût deux enfans; qu'il en avoit épousé une autre, dont il avoit lui-même prostitué l'honneur par un vil intérêt; qu'il avoit commis des incestes avec sa fille; & que son fils étoit si ivrogne, qu'il étoit plongé jour & nuit dans la débauche la plus crapuleuse. Enfin, Calenus passant jusqu'à la figure de Cicéron, lui dit qu'il n'eût point porté de robe longue, si ce n'eût été pour cacher ses vilains pieds & couvrir ses jambes mal faites.

(1) Quis nescit quemadmodum priore tua conjuge, quæ duos tibi natos pepererat, ejecta, aliam virginem duxeris, ipse ætate decrepita, ut ejus facultatibus æs alienum dissolvere posses? Sed ne ea quidem retinuisti, nimirum ut liberè Cerelliam habere posses, quam tantò te ætate superiorem, quanto inferior ea puella fuit quam duxeras, stupravisti, ... filium verò in tanta temulentia educas, ut sobrius neque interdiu sit, neque noctu. *Id. ibid. pag.* 345.

J'ai

J'ai rapporté les principales injures dont Dion a voulu noircir la réputation d'un des plus grands hommes de la république, parce que je crois que rien n'est plus propre à faire mépriser ce que cet historien a dit contre d'autres personnages illustres. Or, il y en a peu qu'il n'ait diffamé, lorsqu'ils ont été attachés au parti de Pompée; & son acharnement est si grand, qu'il revient plusieurs fois à la charge (1). Cependant la Mothe-le-Vayer se trompe lorsqu'il dit que Dion Cassius, non content de la harangue qu'il fait prononcer à Calenus, dans le quarante-sixiéme livre, contre Cicéron, prend encore occasion, dans le livre suivant, de faire vomir mille injures contre sa mémoire par Fulvia, femme d'Antoine (2), qui,

(1) La Mothe-le-Vayer, tom. 1. pag. 332. édit. in-folio.

(2) Cum autem Ciceronis quoque allatum caput esset, (is enim in fuga deprehensus ac jugulatus fuerat) Antonius multis in eum atrocibus conviciis invectus, caput pro rostris poni jussit, magis conspicuo quàm cætera loco: ut quod de loco contra ipsum concionans Cicero auditus fuisset, ibi caput ejus cum dextera (nam hæc quoque amputata fuit) conspiceretur. Fulvia autem id caput arrep-

après qu'on lui eut porté la tête de cet orateur, lui perça la langue d'une infinité de coups d'aiguilles. Fulvia ne dit aucune injure dans Dion ; elle exécute seulement cette action, aussi lâche que barbare, & qui seule est capable de rendre à jamais, celle qui l'a faite, le mépris & l'horreur de la postérité.

Ce n'est pas seulement contre les grands hommes attachés à Pompée, que Dion Cassius a montré son envie & sa mauvaise foi, il n'a pas épargné ceux qui ont vécu long-tems après ; & il a maltraité Séneque presque autant que

tum, priusquam auferretur, insultansque amarulentis verbis, & conspuens, genibus suis imposuit, orique ejus aperto linguam extractam, acubus (quales secum comandi capitis causa mulieres ferunt) compunxit, additis crebris ac turpibus opprobriis. *Dion. hist. lib.* 48. *pag.* 378. Voilà tout ce que dit Dion. Or il ne met aucune injure, aucune invective dans la bouche d'Antoine, ou de Fulvia, qui puisse noircir la réputation de Cicéron ; il se contente de dire que Fulvia dit des injures à la tête de cet orateur. Mais dire simplement & en général qu'une personne dit des paroles injurieuses à un autre, ce n'est point vouloir ternir sa réputation. Ainsi la faute de la Mothe-le Vayer est absolument inexcusable ; & il faut convenir qu'il citoit de mémoire, & qu'il accusoit Dion d'un crime dont il n'étoit pas coupable.

Cicéron. Xiphilin nous a conservé, dans son abrégé, les horreurs que Dion avoit écrites de ce philosophe. Je vais en donner la traduction. » Séneque (1) se » rendit coupable des plus grands for- » faits. Ce n'étoit pas seulement dans » le commerce criminel qu'il avoit avec » Agrippine, qu'il agissoit d'une façon » différente à celle dont il faisoit pa-

(1) Nec enim in hac re solum, sed in plerisque aliis contra facere visus est, quam philosophabatur. Cum enim tyrannidem improbaret, tyranni præceptor erat; cumque insultaret iis qui cum principibus versarentur, ipse à palatio non discedebat. Assentiores detestabatur, cum ipse reginas coleret & libertos, ac laudationes quorundam componeret. Reprehendebat divites is, cujus facultates erant ter millies sestercium: quique luxum aliorum damnabat, quingentos tripodas habuit de ligno cedrino, pedibus eburneis, similes & pariter inter se, in quibus cœnabat. Ex quibus omnibus ea quæ sunt iis consentanea, quæque ipse libidinose fecit, facile intelligi possunt. Nuptias enim cum nobilissima atque illustrissima fœmina contraxit: delectabatur exoletis; idque Neronem facere docuerat......... Sabina persuasit Neroni Agrippinam de medio tollere, quod ab ea diceret ei parari insidias. Ad id facinus quoque (ut à permultis fide dignis hominibus dictus est) Seneca eum incitavit; sive crimen à se derivare cuperet, sive Neronem ad nefariam cædem faciendam perducere, ut eum quam celerrimè dii hominesque perderent. *Joannis Xiphilini epitome Dion. Ner. pag.* 273.

» rade dans ses ouvrages de philoso-
» phie ; car il écrivoit contre la tyran-
» nie, & il étoit le gouverneur d'un
» tyran ; il affectoit de mépriser ceux
» qui s'attachoient aux grands, & il
» étoit sans cesse à sa cour ; il disoit
» qu'il détestoit les flatteurs, & il flat-
» toit perpétuellement ceux dont il
» croyoit avoir besoin ; il affectoit un
» grand mépris pour les richesses, &
» il étoit le plus riche homme de l'em-
» pire ; il condamnoit le luxe, & il
» avoit cinq cens tables de bois de cè-
» dre, dont les pieds étoient garnis
» d'ivoire, faites de la même maniere,
» desquelles il se servoit dans ses festins.
» Quoiqu'il eût épousé une femme
» très-belle & d'une grande naissance,
» il aimoit cependant les hommes, &
» il avoit inspiré ce goût à Néron....
» Ce fut lui qui conseilla à Néron de
» faire mourir sa mere. Il espéroit que
» ce meurtre rendroit cet empereur si
» odieux aux dieux & aux hommes,
» qu'il entraîneroit infailliblement sa
» perte....... Il fut la cause (1) de

(1) Ad hanc causam accessit, quod cum eis in-

» la révolte de l'Angleterre ; parce » qu'ayant placé à usure des sommes » immenses chez les Anglois, il voulut » tout-à-coup retirer ces sommes, & » il employa pour cela les plus grandes » violences........ Il entra (1) dans » des conjurations contre Néron son » bienfaiteur....... (2) & ayant été » condamné à la mort par ce prince, » il résolut de faire mourir Pauline sa » femme avec lui, & il lui ouvrit lui-» même les veines. «

On voit que Séneque est peint, par Dion Cassius, avec des traits qui ne

vitis Seneca quadringenties sestertium sub magnis usuris credidisset, eam summam omnem simul magna vi atque violentia exigebat. *Idem, ibid. pag.* 278.

(1) At Seneca & Rufus præfectus pretorii, cum aliis viris illustribus contra Neronem conjuraverunt. Non enim ampliùs ejus turpitudinem perferre, non petulantiam, non credulitatem poterant. *Id. ibid. pag.* 288.

(2) Seneca vero Paulinam uxorem interficere voluit. Dicebat enim se ei persuasisse mortem contemnere, eamque secum una mortem obire cupivisse. Igitur ejus quoque Seneca venas incidit : sed cum is difficile moreretur, militibus mortem ei accelerantibus ante mortuus est quam uxor. Ita Paulina superstes fuit....... itaque Seneca hoc modo discessit è vita, licet ut homo imbecillis animi. *Id. ibid. pag.* 288.

ſont pas plus avantageux & plus flatteurs, que ceux qu'il a employés en faiſant le portrait de Cicéron. Il n'y a que la jalouſie la plus baſſe & la plus condamnable qui puiſſe engager un auteur à attaquer, avec auſſi peu de ménagement, la mémoire de deux hommes auſſi reſpectables que Cicéron & Séneque. Cependant je crois devoir remarquer ici, que, dans ce que Dion Caſſius dit de Séneque, il y a pluſieurs choſes dont il eſt bien difficile de juſtifier Séneque. Par exemple, ce qui regarde ſes richeſſes & ſon luxe, ne peut être traité de menſonge. Il eſt ſûr qu'il écrivoit tous les jours contre l'ambition, contre l'envie d'acquérir des tréſors; & il étoit le plus grand courtiſan & l'homme le plus riche de la cour de Néron. Quant au commerce criminel avec Agrippine, Suillius (1) le lui reproche dans Tacite; & pour ce qui regarde la mort d'Agrippine, il y a de très-fortes conjectures, pour croire que, ſi Séneque ne l'avoit pas conſeillée, du moins il ne l'ignoroit pas. Il eſt certain

(1) Tacit. annal. lib. 13.

qu'après que le premier attentat, qu'on avoit fait contre la vie d'Agrippine, eut manqué, Séneque non-seulement consentit au second, mais même y eut quelque part. Voici comment Tacite, historien d'un poids bien plus grand que Dion Cassius, raconte cet événement tragique. Je vais rapporter ses propres paroles, & l'on pourra juger du degré du crime de Séneque; car il est certain qu'il est coupable (1). » Le » vaisseau, construit pour faire périr » Agrippine, n'étoit pas encore fort » éloigné, lorsque tout-à-coup le signal » étant donné, le plancher de la cham» bre, chargé de plomb, tombe & » assomme Coperius. Acéronia & l'im» pératrice, qui étoient couchées sur » un lit, furent garanties à la faveur » d'une cloison assez forte, qui ne suc» comba point sous le faix. Cependant » le vaisseau ne se rompoit point, à » cause du trouble où étoient les ma» telots, dont la plûpart ne sçavoient » rien de l'entreprise, & empêchoient

(1) Tacit. annal. lib. 14. *Je me sers de la traduction d'Ablancourt.*

» les complices. A la fin ils eurent or-
» dre de renverser le vaisseau pour le
» faire périr ; mais plusieurs s'y oppo-
» soient & se panchoient à l'autre bord :
» si bien que cette contestation fit qu'A-
» grippine & Acéronia tomberent plus
» doucement dans la mer. Mais Acé-
» ronia fut incontinent assommée, à
» coups de perche & d'aviron, pour
» s'être dite l'impératrice, pensant par-
» là se sauver. Agrippine échappa du
» danger par son silence, & se sauva
» à la nage, à la faveur de quelques
» nacelles qui accoururent du port, &
» la rameneren dans sa maison, par le
» lac Lucrin, n'ayant qu'une *légere*
» blessure à l'épaule..... L'empereur
» attendoit avec impatience la nouvelle
» de sa mort, lorsqu'on lui vint dire
» qu'elle étoit échappée avec une lé-
» gere blessure, & qu'il n'étoit arrivé
» de l'aventure, qu'autant qu'il falloit
» pour la découvrir. Alors saisi de
» frayeur & de rage, & pensant déja
» la voir, à la tête des esclaves ou des
» soldats, assembler le peuple, implo-
» rer le sénat, & leur conter sa blessure,

» avec le meurtre de ſes gens, il fait
» appeller Burrhus & Séneque, qui
» *peut-être n'ignoroient pas l'entrepriſe.*
» Ils demeurent long-tems tous éton-
» nés, dans un profond ſilence ; car il
» n'eût ſervi de rien de convier Néron
» au repentir ; & la choſe en étoit ve-
» nue au point qu'il falloit qu'il ſe ré-
» ſolût à mourir, ou à perdre ſa mere.
» A la fin, Séneque, le premier, re-
» garde Burrhus, comme pour lui de-
» mander ſi ſes ſoldats exécuteroient
» bien ce parricide ; l'autre répond
» qu'ils étoient trop affectionnés à la
» maiſon des Céſars, & à la mémoire
» de Germanicus, pour rien entrepren-
» dre contre ſa fille, & qu'Anicete
» achevât ce qu'il avoit commencé. Il
» s'y offre, & ſans délibérer davan-
» tage, en demande l'exécution. «

Il eſt d'abord très-probable, par cette narration, que Séneque avoit ſçu la premiere entrepriſe contre la vie d'Agrippine ſa bienfaitrice, qui l'avoit rappellé de l'exil, & l'avoit rendu, après ſon fils, le premier de l'empire. Mais enfin, je veux que Séneque ait ignoré

ce premier attentat, il a non-seulement sçu le second, mais il l'a conseillé, parce qu'il a cru la vie de Néron en danger. Mais quoi! un philosophe, un homme qui écrivoit tous les jours, *que la mort étoit cent fois plus douce que le crime*, *que la fin de nos jours étoit souhaitable*, *dès que nous ne pouvions les prolonger que par l'infâmie*, non-seulement consent à un parricide, mais est le premier à demander à Burrhus *si ses soldats n'exécuteront pas ce forfait énorme !* Qu'il me soit permis de dire ici quelque chose qui paroît aggraver le crime de Séneque. Il me semble que la réflexion que fait Tacite, pour justifier Séneque, *qu'il falloit que Néron perdît sa mere, ou qu'elle le perdît*, n'est placée dans cet endroit que pour diminuer l'atrocité du conseil de Séneque, autant qu'il étoit possible. Mais d'ailleurs elle ne me paroît pas bien certaine; je crois même que la conduite qu'Agrippine avoit tenue, après s'être sauvée des flots, en montre la fausseté (1). » Considérant, dit Tacite, le péril qu'elle avoit couru, elle

(1) Idem, ibid.

» commença à reconnoître pourquoi on
» lui avoit écrit des lettres si obligean-
» tes, & fait tant d'honneur & de ca-
» resses. Elle se représentoit le débris
» du vaisseau rompu si près du bord,
» sans écueil & sans orage, la chûte
» du plancher tombé tout-à-coup com-
» me une machine, sa blessure & la
» mort d'Acéronia; & sçachant que le
» seul moyen de se sauver de ces em-
» buches, étoit de faire semblant de
» n'en rien voir, elle envoya un de ses
» affranchis, nommé Agerinus, vers
» Néron, pour lui apprendre le danger
» qu'elle avoit couru, & comme elle
» étoit échappée par la bonté des dieux
» & par la félicité de son regne. « On
voit que le danger, que couroit Né-
ron, n'étoit point assez pressant pour
autoriser cet empereur à faire tuer sa
mere: & si l'on dit qu'Agrippine, après
avoir dissimulé quelque tems, auroit
tôt ou tard perdu son fils, je soutiens
que cela n'excuse point Séneque, puis-
que, par ses principes mêmes, il devoit
plutôt conseiller à Néron de tout ris-
quer, que de commettre un parricide.

Enfin, dans le cas dont il s'agit, Séneque ne peut être excusé que par les gens qui conviendront qu'ils aimeroient mieux assassiner leur mere, que de risquer de perdre la vie. Cependant un galant homme expose tous les jours la sienne, pour réparer un léger affront qui pourroit flétrir son honneur. Je demande si l'honneur n'est pas entierement détruit par un parricide ? Je ne crois pas qu'il y ait d'homme assez insensé pour le nier. Il s'ensuit donc, de ce principe, que Séneque, après avoir tant écrit de livres sur la vertu, a conseillé à Néron de manquer à tous les sentimens de la nature & de l'honneur, plutôt que de courir le risque de mourir.

Il y a deux accusations dans Xiphilin, desquelles je crois qu'il est aisé de justifier Séneque. La premiere, c'est celle d'avoir aimé les garçons, & d'avoir accoutumé Néron au même amour criminel. Tacite & Suétone n'ont jamais fait un pareil reproche à Séneque. L'autre accusation, c'est que Séneque, qui prétendoit avoir accoutumé Pauline, sa femme, à mépriser la mort, voulut

qu'elle mourût avec lui, & lui ouvrit lui-même les veines. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette seconde accusation, ainsi que dans la premiere. Ce fut Pauline elle-même qui souhaita de mourir, & Séneque ne lui ouvrit point les veines. Ecoutons parler Tacite (1). » Séneque embrassa sa femme, & l'ayant » un peu rassurée dans un malheur si » inopiné, il la pria de modérer sa » douleur, & de ne pas verser des lar» mes éternellement; qu'elle jettât les » yeux sur sa vie passée, &, par la con» sidération de ses vertus, tâchât d'a» doucir le regret de sa perte. Elle » répondit qu'elle avoit résolu de mou» rir aussi-bien que lui, & demanda à » périr d'une même main. Alors Sé» neque, ne voulant pas s'opposer à sa » gloire, & craignant de la laisser ex» posée aux injures après sa mort : *je* » *t'avois*, dit-il, *montré les moyens de* » *vivre ; mais je ne t'envierai pas l'hon*» *neur de mourir : que notre constance* » *soit égale ! la tienne sera toujours plus*

(1) Tacit. annal. lib. 15. *Je me sers toujours de la traduction d'Ablancourt.*

» *glorieuse*. Après ils se firent couper
» les veines des bras en même-tems;
» mais parce que le sang couloit plus
» lentement à Séneque, à cause de sa
» vieillesse & de ses austérités, il se
» fit couper aussi celles des jarets &
» des jambes. Cependant, comme il
» se sentoit de cruelles douleurs, de
» peur d'affoiblir le courage de Pau-
» line par sa présence, ou de n'en avoir
» pas assez lui-même pour la voir souf-
» frir, il lui conseilla de se faire porter
» en une autre chambre; &, dans ce
» fatal moment, son éloquence lui four-
» nissant toujours quelque nouveau su-
» jet de parler, il fit appeller des sé-
» cretaires, & dicta plusieurs choses.
» Néron, qui n'avoit aucune haine par-
» ticuliere contre Pauline, empêcha
» son dessein, pour ne se point encore
» charger de la haine de sa mort. Ses
» domestiques donc, par ordre des sol-
» dats, lui arrêterent le sang, & lierent
» les veines. « Je remarquerai, en
passant, que la maniere dont Tacite
raconte la mort de Pauline, & dont il
parle de l'amour qu'elle avoit pour son

mari, & de celui que Séneque avoit pour elle, détruit entierement ce que l'abbréviateur de Dion Cassius dit de la passion criminelle que Séneque avoit pour les garçons. Les femmes, à coup sûr, ne se couperont jamais les veines pour suivre, dans le tombeau, des maris qui seront de ce goût. Au reste, il est certain que Séneque avoit conspiré contre Néron; mais, en cela, les historiens l'excusent en faveur de la nécessité qu'il y avoit de délivrer Rome d'un monstre tel que Néron (1).

Dion Cassius n'a pas moins été superstitieux qu'Arien & Appien; il a, comme eux, rapporté mille prodiges, capables de décréditer la vérité de l'histoire auprès de tous les philosophes, dont la plûpart ne sont que trop portés à la mépriser, & pensent comme le pere Mallebranche. *Il retranchoit de*

(1) Non enim ampliùs ejus turpitudinem perferre, non petulantiam, non crudelitatem poterant. Itaque se atque illam simul his malis liberari cupiebant. Idque palàm Sulpicius Asper centurio, & Subrius Flavus tribunus militum apud Neronem confessi sunt. *Joannis Xiphilini epitome Dion. Ner.* pag. 188.

ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition. Un insecte le touchoit plus que toute l'histoire grecque ou romaine. Le pere Mallebranche avoit grand tort d'agir de même; car la premiere partie de la philosophie d'un galant homme, c'est celle qui regarde le cœur & l'esprit humain; & où peut-on mieux apprendre à connoître l'un & l'autre que dans l'histoire? Quel est l'homme de bon sens qui ne sente qu'il lui est cent fois plus utile de connoître ce qui peut être utile à rendre les hommes meilleurs, & ce qui peut empêcher des accidens capables de nuire, non seulement à la société de quelques particuliers, mais même à tout un état; que de sçavoir si nous voyons tout en Dieu, si la terre est allongée ou applatie aux pôles, s'il y a des preuves évidentes de l'existence de nos corps, & si les corps célestes s'attirent mutuellement en raison inverse de leur quarré de distance? Toutes ces questions sont d'une aussi grande utilité que de connoître l'heure où le Grand-Mogol boit du caffé, & le plus grand jour de fête de

la

la cour du roi de Mongale. Mais un ministre d'état qui sçait l'histoire, peut & doit même s'en servir pour éviter de tomber dans les mêmes fautes qu'ont faites ceux qui ont été dans le même poste que lui. Un général d'armée y apprend son métier : un prince y voit, sans déguisement, l'horreur qu'on a eue dans tous les tems pour les tyrans, & la fin misérable qu'ils ont eue ordinairement ; il y découvre encore l'amitié que les peuples ont portée aux souverains vertueux ; l'histoire enfin lui représente naturellement, & avec beaucoup de force, ce qu'aucun de ses courtisans n'oseroit lui dire. Quant aux simples particuliers, rien ne leur est plus utile que la lecture de l'histoire : elle forme leurs mœurs, & les excite non-seulement à la vertu, mais encore à la gloire. Que l'on me nomme les généraux que les ouvrages de Newton ont formés, les ministres qu'ont produits ceux de Mallebranche, les bons citoyens qu'ont faits ceux de Descartes. Les commentaires de Jules-César, l'histoire de Quinte-Curce, celle de

Polybe ont rendu habiles généraux des officiers, qui, sans leur lecture, ne l'auroient jamais été. Tacite & Suétone ont fait, & font encore tous les jours, de grands ministres. Thucydide, Xénophon & Tite-Live ont rendu plusieurs de leurs lecteurs de très-bons citoyens; & quel est l'homme, qui, en voyant les exemples glorieux qu'ils rapportent des gens qui ont aimé leur patrie, ne se sente ému, & ne tourne son esprit du côté de la gloire?

Revenons à la superstition de Dion. Il dit (1) que, quelques jours avant la bataille de Philippes, le soleil parut à Rome, tantôt plus grand, tantôt plus petit, & qu'il avoit lui pendant la nuit. Il rapporte ce qu'on a dit des Psylles, & il adopte toutes les fables qu'on a écrites de ces peuples. Il y a pourtant une particularité véritable dans ce que rapporte Dion, & qui a été observée par Suétone. C'est qu'Auguste avoit

(1) Romæ enim sat aliquando diminutus, & minimus visu apparuit, aliquandò maximus, cum duobus aliis conspectus est, aliquandò etiam noctu effulsit. *Dion. Rom. hist. lib.* 47. *pag.* 400.

une si grande envie de conduire en triomphe, à Rome, Cléopatre vivante, qu'il fit sucer sa blessure par plusieurs Psylles, pour sçavoir s'ils pourroient, en tirant le venin du sang, la faire revivre. Dion nous donne une description singuliere des Psylles, & si puérile, qu'aujourd'hui un enfant de dix ans s'en moqueroit, & la regarderoit comme un conte de nourrice (1). » Il ne » naît, dit-il, jamais de femme parmi » les Psylles. Ces hommes naissent » d'eux-mêmes, & conservent leur » race sans le secours des femmes. Ils » peuvent tirer, du corps des autres

(1) Cæsar, audito Cleopatræ interitu, attonitus, corpus ejus vidit, remediaque ei & Psyllos adhibuit, si qua eam ratione vitæ restituere posset: Psylli enim hi viri sunt (neque enim femella nascitur Psylla) qui possunt omnium serpentum venena ex hominibus nondum mortuis exugere, neque ipsis morsis à serpentibus incommodum ullum accidit. Nascuntur autem ex se ipsis: natosque aut serpentibus continuo injectis, aut ipsis fasciolis in serpentes conjectis probant, nam serpentes neque lædere infantem possunt, & vestibus ejus impositis, corpore corripiuntur. Quum nullo modo ad vitam reduci Cleopatra posset, miratus eam, ac misericordia prosecutus, magno dolore doluit, omni se triumphi sui gloria spoliatu messe ratus. *Idem, ibid. pag.* 519.

» hommes, le venin de la piquûre des » ſerpens, pourvû qu'ils ne ſoient point » encore morts. Quant à eux, ils éprou» vent leurs enfans, en les préſentant, » d'abord qu'ils naiſſent, aux ſerpens, » qui ne peuvent point les bleſſer, & » qui s'engourdiſſent dès qu'ils ſont » couverts des vêtemens de ces mê» mes enfans. « Les auteurs qui, avant Dion, avoient parlé des Pſylles, en avoient dit bien des fables; mais cet hiſtorien a renchéri ſur toutes. Voici ce qu'Hérodote en a écrit (1). » Après les » Naſomones, on trouve les Pſylles, » qui périrent autrefois par cet acci» dent étrange. Comme le vent du » midi eut ſeché tous les lieux où ils » conſervoient de l'eau, (car tout le » pays qui eſt entre la Syrte, eſt un » pays aride & ſec) ils réſolurent, dans » une aſſemblée publique, & d'un com» mun conſentement, d'aller faire la » guerre contre ce vent (je ne dis que » ce que diſent les Lybiens); & quand » ils furent arrivés aux lieux ſablon-

(1) Hérodote, de la traduction de Du-Ryer, tom. 2. pag. 140. édit. in-12.

» neux, le vent du midi se leva, qui » les ensévelit sous les sables. « On voit qu'Hérodote n'est point trop fabuleux dans sa narration. Il parle des Psylles comme d'un peuple fou; cependant il est presque impossible de croire qu'il y ait une nation assez folle pour déclarer la guerre au vent. On peut dire, pour excuser Hérodote, que nous sçavons, à n'en pas douter, qu'il y a des peuples qui croyent, en poussant de grands cris, soulager la lune, & l'aider à se défendre contre un dragon. Ils ne manquent jamais de s'assembler, dans une grande plaine, dès qu'ils voient une éclipse; & alors Dieu sçait le beau carillon qu'ils font. Il faut convenir, de bonne foi, que, puisqu'il y a aujourd'hui des gens assez fous pour vouloir aider la lune dans les combats qu'elle a à soutenir, il peut y en avoir eu autrefois qui ont été assez extravagans pour déclarer la guerre au vent du midi. Pline, qui parle des Psylles, renchérit sur Hérodote. Il fait mention de leur vertu à guérir les morsures des serpens par leur attouchement. Il parle

auſſi de la maniere dont ils éprouvoient leurs enfans ; mais il ne dit point qu'ils les fiſſent ſans femmes. Ce ſurcroît de fable étoit réſervé à Dion. Il y a, dans ſon hiſtoire, un grand nombre de contes auſſi riſibles. J'en rapporterai ici qnelques-uns, pour montrer que le paganiſme a eu des auteurs qui valent bien nos compilateurs de légendes. Commençons. (1) » Dans pluſieurs en-» droits on vit des ombres revenir..... » Une petite chapelle (2), dédiée à Ju-» non, ſur le mont Albane, & qui re-» gardoit l'orient, ſe tourna tout-à-coup » au ſeptentrion. « Après cela, je conſeille aux proteſtans de faire les difficiles, & de chicaner les différens voyages qu'a faits la chapelle de Lorette, avant d'arriver à bon port où elle eſt

(1) Multa enim fulmina per ſerenum delapſa ſunt, terra ingenti motu concuſſa eſt, multis locis hominum ſimulacra paruerunt, faces in ſublimi ab occaſu ad cœlum recurrerunt. *Dion. hiſt. Rom. lib.* 37. *pag.* 46.

(2) Prodigia quædam evenerunt nam ſacellum quoddam Junonis exiguum, quod in Albano ſuper menſa dedicatum orientem ſolem ſpectabat, ad ſeptentrionem converſum erat. *Idem, lib.* 39. *pag.* 121.

est actuellement. » Au mont (1) Lati-
» nus, on entendoit un grand bruit sous
» la terre..... Il plut (2) des pierres
» & des motes de terre. On vit un
» un grand flambeau dans le ciel, qui
» partit du midi, & parcourut la voûte
» céleste jusqu'au septentrion.......
» Un des temples de la Fortune (3) s'ou-
» vrit de lui-même; & du sang, répan-
» du dans l'endroit où l'on pêtrissoit le
» pain, coula jusques au temple de
» l'autre Fortune...... Un loup (4)
» entra dans la ville, & une laye fit un
» marcassin, qui, excepté les pieds,
» étoit parfaitement ressemblant à un
» éléphant...... Comme Cassius (5)

(1) Tumultusque sub terra in monte Latino exauditus erat. *Id. ibid. pag.* 111.

(2) Faxque à cœli parte quæ meridiem spectat, ad orientem transcurrerat; multa quoque fulmina deciderant: sæpius globis, lapidibusque & testis pluerat. *Id. lib.* 40. *pag.* 159.

(3) Delubrum Fortunæ sponte sua apertum est. Præterea sanguis, ex pistrino effusus, ad alterius Fortunæ templum profluit. *Id. lib.* 42. *pag.* 222.

(4) Hæc prodigia Romanos perturbaverunt: lupus in urbe visus; sus fætum elephanti, præterquàm pedes, cætera similem edidit. *Dion. Rom. hist. lib.* 43. *pag.* 242.

(5) Quum uno loco cum his omnibus castra

» eut paſſé ſon camp, il tomba tout-» à-coup du ciel un déluge d'eau; une » immenſe quantité de ſangliers entra, » de tous côtés, dans le camp, ren-» verſa & confondit tout. D'où l'on » préſagea que la puiſſance de Caſſius » ne dureroit gueres. « Je ne finirois jamais, ſi je rapportois ici tous les autres prodiges, dont Dion fait mention dans ſon ouvrage; mais je ne puis cependant oublier deux miracles opérés par Veſpaſien, qui valent bien tous ceux qui ont été faits ſur le tombeau de ſaint Pâris (1). Etant à Alexandrie, il rendit la vûe à un aveugle, en lui crachant ſur les yeux; & il guérit un homme qui avoit la main eſtropiée, en

Caſſius locaſſet, repente magna vis aquæ de cœlo decidit, aprique omnibus portis ſimul in caſtra irruentes, omnia quæ in ipſis erant confuderunt ac conturbarunt: adeò ut quidam ex iis potentiam ejus mox futuram, ac paulò poſt interitum adventurum præſagierint. *Dion. hiſt. Roman. lib.* 41. *pag.* 393.

(1) Veſpaſianus cæcum hominem, itemque alterum cui imbecilla manus erat, (qui per quietum ipſum adire juſſi fuerant) ſanavit, oculis alterius ſputo conſperſis, & manu alterius conculcata: quæ opinio divinitatis eum celeberrimum fecit. *Joan. Xiphilini epitome Dion. Veſpaſianus*, p. 319.

marchant

en faisant tout ce qu'il falloit pour l'estropier davantage. C'est Xiphilin, l'abbréviateur de Dion, à qui nous devons la conservation de ces deux belles guérisons. Malheureusement je ne crois pas que la recette, dont Vespasien se servit, puisse être mise en pratique aujourd'hui, & je ne pense pas qu'aucun aveugle aille jamais à Vienne prier l'empereur de lui cracher au visage. Parmi les manieres dont les souverains guérissent les malades, celle dont se servent les rois de France, me paroît la plus sure. Ils touchent les personnes qui ont les écrouelles, en leur disant : *le roi te touche, Dieu te guérisse.* Ils les font mettre ensuite entre les mains de très-habiles médecins, qui les traitent & les guérissent. Voilà des miracles dont aucun incrédule ne s'étonnera, & qu'il est très-utile de perpétuer dans un état.

Dion ne s'accorde point sur un fait avec Tertullien, Eusebe, Paul Diacre. Ces auteurs Ecclésiastiques ont prétendu que c'étoit aux prieres des Chrétiens qu'on devoit les pluies qui tomberent en faveur des soldats de Marc-Aurele,

& les tempêtes qui détruisirent une partie de l'armée des Quades. Dion, au contraire, dit qu'il faut les attribuer (1)

(1) « Fama est Arnuphin Magum Ægyptium, ... » Mercurium illum qui est in aere, aliosque Dæmones, quibusdam artibus magicis invocavisse, » ac per eos pluviam extorsisse. Hæc quidem à » Dione dicuntur. » *Joannis Xiphilini Epitome Dionis. M. Antonius. Phil. lib.* 17, *pag.* 367. Quoiqu'il en soit de Mercure, il falloit que la soif des Romains fût bien ardente, puisqu'ils combattoient en buvant, & que plusieurs avaloient du sang mêlé avec de l'eau. Voyons ce que dit à ce sujet le même auteur: « Dion addit Romanos, cum primum pluvia caderet, omnes suspexisse in cœlum, » eamque in ora recepisse: deinde scutis galeisque » subjectis inde bibisse largiter, equisque ad bibendum dedisse: cumque Barbari in ipsos impetum » facerent, eos simul bibisse & pugnasse, complu» resque saucios sanguinem infusum in galeas, » simul cum aqua absorbuisse. Hi præterea gravia » damna accepissent urgentibus hostibus, quod » magna ex parte in bibendo erant occupati; nisi » vehemens grando, compluraque fulmina in hos» tes cecidissent. Itaque licebat videre in eodem » loco aquam ignemque simul de cœlo cadere, at» que ob eam causam valere alios & bibere, alios » exuri ac prorsus interire. Non enim ignis attin» gebat Romanos; aut si fortè interdùm cum eis » misceretur, extinguebatur subitò: neque imber » juvabat Barbaros, sed eos non secùs inflammabat » atque oleum; ita ut aquam requirerent pluvia » perfusi, infligerentque sibi vulnera, quo ignem » sanguine restinguerent. » *Id. ibid.* Voilà un nombre de miracles, qui pourroient fort bien occuper une place dans la légende.

aux enchantemens magiques d'un certain Arnuphis, Egyptien, qui invoqua Mercure & les démons de l'air. Un physicien, pris pour un juge entre ces différens historiens, ne pourroit-il pas dire qu'il plut, parce qu'il devoit pleuvoir par des causes naturelles?

§. IV.

Hérodien.

Hérodien a écrit l'histoire des empereurs, qui ont regné depuis Marc-Aurele jusqu'au jeune Gordien. Cette histoire contient donc ce qui s'est passé pendant soixante-dix ans. Hérodien assure qu'il n'a écrit que ce dont il a été certain. « Ceux (1), dit-il, qui ont

(1) Qui res antiquas posteris prodiderunt, veteremque historiæ memoriam renovare literis studuerunt vulgò, magna ex parte, dum famam eruditionis affectant, nomenque suum conantur ab injuria oblivionis asserere, minùs sanè multam in veri pervestigatione, quam in exornanda componendaque oratione industriam posuerunt: rati scilicet, neque, si quid in rebus à suo tempore remotissimis falsi proderetur posse refelli; & se tamen suavitate narrationis amplissimum laboris ingeniique

» transmis à la postérité les évenemens » passés depuis long-tems, & qui ont » voulu renouveller le souvenir de l'his» toire ancienne, ont été ordinaire» ment plus attentifs à écrire élégam» ment qu'à ne dire que des choses dont » ils fussent parfaitement éclairés. Ils » cherchoient plutôt à éterniser leur » nom qu'à perpétuer la vérité. Ils pen» soient que s'ils disoient des choses » fausses, on ne pourroit point les en » convaincre, à cause de l'éloignement » des tems, & qu'ils jouiroient cepen» dant de la gloire d'avoir publié des » ouvrages parfaitement bien écrits. » Plusieurs sont tombés dans un autre » défaut, séduits par la haine qu'ils » portoient à quelques grands; ou par

fructum percepturos: alii vero privatis inimicitiis tyrannorumque odio provecti, aut in laudes principum, civitatum, privatorumque hominum immodicis assentationibus effusi, tenues per se res atque humiles scribendi tamen artificio longè supra veri fidem sustulerunt. Ego vero contrà, non quidem acceptam ab aliis, aut incognitam, aut testibus egentem historiam, sed eorum qui legent sensibus adhuc, memoriæque recenti inhærentem, summa vel fide vel diligentia collectam conscribendam suscepi. *Herodian. Hist. Lib. 1. Proœmium.*

» des inimitiés particulieres, ou par
» leur inclination pour certaines villes,
» & pour quelques personnes privées,
» ils se sont répandus, ou en invectives,
» ou en louanges immodérées, & ont
» décrit avec emphase de très-petites
» choses qu'ils ont voulu rendre consi-
» dérables, sans ménager la vérité.
» Quant à moi, je ne dirai que ce que
» j'ai vu. Je ne ferai aucune mention
» des faits que je ne connois point par-
» faitement, & dont je n'ai pas été in-
» formé par moi-même, ou par des
» personnes très-croyables; je ne par-
» lerai que des faits récens, & dont la
» mémoire est encore nouvelle. »

Photius dit (1) qu'Hérodien écrit d'un style clair, sans affecter les termes Attiques; il en emploie cependant de

(1) Scriptoris hujus (*Herodiani*) dictio clara est atque perspicua, quin & jucunda: vocibus autem utitur temperatis, neque suprà modum Atticis, quibus nativa illa communis sermonis gratia quodam modo violetur; nec rursùs in humilitatem quandam ita demissis, ut artem omnem illæ fugisse videantur. Ad hæc nec supervacaneis tumet, neque necessarium quid omittit: sed ut uno verbo absolvam, omnibus historiæ virtutibus paucis sanè cedit. *Photii. Bibliot. Art. 99. pag. 275.*

très-propres, & qui élevent sa narration. Il n'y a rien de superflu dans ses ouvrages, & l'on peut dire qu'il n'est ni diffus, ni trop concis. Il est enfin inférieur à fort peu d'historiens. Il s'est servi des harangues directes ; mais elles sont courtes, & renferment d'excellentes choses. Celle de Marc-Aurele à ses amis, dans les derniers instans de sa vie, devroit être lue & méditée tous les jours par les souverains. Ceux qui regnent, y trouveroient les plus utiles leçons pour former les mœurs & le caractere de leur successeur, & ceux qui n'ayant point encore le pouvoir suprême, sont destinés à l'avoir, y verroient combien un des plus vertueux empereurs étoit allarmé des travers où il craignoit que son fils ne donnât. Il disoit (1) à ses amis que c'étoit lui procu-

(1) Comme le discours de Marc Aurele est fort court, je crois que je ferai plaisir à mes lecteurs de le placer ici. « Qui (amici) postquam convenerunt, » constituto in eorum conspectu adolescente filio, » paululùmque e grabato sublevans, hujuscemodi » habuit orationem : dolere vos atque angi, quum » ita me affectum contemplamini, minimè mirandum. Quippè humanum est humanis casibus ingemiscere : multòque magis misericordiam pro-

rer l'immortalité, que de rendre ſon fils vertueux; ce furent là preſque ſes dernieres paroles.

» vocant quæ oculis uſurpamus. Ceterùm peculia- » ris vobiſcum noſtra ratio eſt: nam de mei erga » vos animi conſcientia mutuam ſpero a vobis » quaſi meo jure benevolentiam. Nunc autem illud » incidit, quum & mihi ſit judicium faciundum, » fruſtrà ne vobis honorem tamdiù habuerim, ſtu- » diumque omne meum lubens detulerim: & vo- » bis, referenda gratia, oſtendendum non eſſe vos » eorum quæ acceperitis immemores. Videtis filium » quem ipſimet educaſtis, primas nunc adoleſcen- » tiæ metas ingredientem, quaſique in ſalo atque » in fluctu vitæ gubernatoribus indigentem, ne re- » rum imperitia de recto quaſi curſu ablatus, ma- » lis artibus impingat. Eſte igitur vos illi pro me » uno multi parentes, excolendo ſcilicet atque op- » tima ſuggerendo. Neque enim aut pecuniæ vis, » tyrannidis luxuriam explere, aut ſtipantia ſatelli- » tum agmina tueri principem poſſunt: niſi illi » ipſi quos regas, animum imperanti benevolen- » tiam accommodent. Quippe ii demùm diù tutè » que imperant, qui non metum ex credulitate, ſed » amorem ex bonitate civium ſuorum animis inſ- » tillant. Neque enim quos ſervire neceſſitas coëgit, » ſed quos obtemperare ſua quemque voluntas ade- » git, ii ſunt in agendo patiendoque, a ſuſpicione » omni aſſentationeque vacui: numquamque im- » peria detractant, niſi violenter contumelioſèque » ſint habiti. Eſt autem difficile in maxima licen- » tiam oderari ſibi, quaſique frena imponere cu- » piditatibus. Quod ſi bene vivendi auctores illi » fueritis, & quæ nunc coram audit, identidem » admonueritis, una opera & ipſum vobis reliquiſ- » que omnibus optimum principem reddetis, &

Il y a plusieurs choses très-intéressantes dans Hérodien, & qu'on ne trouve point aussi bien détaillées dans les autres historiens. Parmi les plus curieuses, on peut placer les cérémonies de la pompe funébre des empereurs, & de leur apothéose. Hérodien en donne un long détail, en parlant des honneurs funébres qui furent rendus aux cendres de l'empereur Severe. « Les Romains (1), dit-il, ont la cou-

» memoriam nostram demerebimini : quam scilicet immortalem hac una ratione poteritis efficere. » Talia dicentem Marcum ita repentè animus defecit ut statim conticesceret, ac languore nimio » supinus in lectulum relaberetur. » *Herod. Hist. Lib.* 1. *Commodus. pag.* 4 *&* 5 *edit. Henr. Stephan.* 1581.

(1) Mos est enim Romanis consecrare Imperatores, qui superstitibus filiis vel successoribus moriuntur : quique eo sunt honore affectè, relati dicuntur inter Divos. Est autem tota urbe quasi luctus quidam, festo celebratim promiscuus : quippe functum vita corpus, ritu hominum sumptuoso funere sepeliunt. Sed imaginem, defuncto quàm simillimam fingunt, eamque in regiæ vestibulo proponunt suprà eburnum lectum maximum atque sublimem, vestibus instratum aureis, & quidem imago illa ad ægroti speciem pallida recumbit Circa lectum verò utrinque magnam partem diei sedent, alæva quidem Senatus omnis, vestibus atris amictus, a dextra vero matronæ, quas virorum aut parentum dignitas honestat. Harumque nulla vel aurum ges-

» tume de consacrer les empereurs
» après leur mort. Ceux qui reçoivent

rans, vel ornata monilibus conspicitur; sed vestibus albis exilibus indutæ mœrentium speciem præbent. Hæc ita per septem dies continuos faciunt: medicis ad lectum quotidie accedentibus, inspectum velut ægrum deterius se habere, subindè pronuntiantibus. Deindè ubi jam visus obiisse diem, lectum humeris attollunt Equestris Senatoriique ordinis nobilissimi ac lectissimi juvenes; perque viam sacram in vetus forum deferunt, ubi Magistratus Romani deponere imperium consueverant. Utrinque autem gradus quidam sunt ad scalarum similitudinem exstructi: in quibus, altera ex parte puerorum chorus est e nobilissimis atque Patriciis; altera fæminarum illustrium, hymnos in defunctum pæanasque canentium, verendo ac lamentabili carmine emodulatos. Quibus peractis, tollunt iterùm lectum, atque extrà urbem perferunt in Martium campum: ubi, qua latissimè campus patet, suggestus quidam specie quadrangula lateribus æquis assurgit, nulla præterquam lignorum ingentium materia compactus in tabernaculi formam. Id quidem interius totum est aridis fomitibus oppletum, extrà autem intextis auro stragulis atque eboreis signis variisque picturis exornatum; infrà verò alterum minusculum quidem positum est, sed forma & ornatu persimile, portis januisque patentibus. Tertiumque item, & quartum semper superiore contractius: ac deinceps alia; donec ad extremum quod est omnium brevissimum perveniatur: possis ejus ædificii formam comparare turribus his quæ portibus imminentes, noctu igne prælato, naves in tutas stationes dirigunt: pharos vulgò appellant. Igitur lecto in secundum tabernaculum sublato, aromata & suffimenta omnis

» cet honneur sont regardés comme » étant mis au rang des dieux. On » fait d'abord à leur corps les funérail- » les ordinaires, ensuite on place dans » le vestibule de leur palais sur un lit » d'yvoire, couvert de superbes orne- » mens, leur figure en cire. Pendant » sept jours, les sénateurs, vétus de

generis, fructus herbasque succosque omnes odoratos conquirunt, atque acervatim effundunt. Quippe neque gens est, neque civitas, neque honore ullo aut dignitate præcellens, quin certatim pro se quisque suprema illa munera principis honori deferant. Ubi verò ingens aromatum acervus aggestus est, ac locus omnis expletus, tum circà ædificium illud adæquitant, universis Equestris ordinis certa quadam lege ac recursu, motuque, Pyrrichio numeroque in orbem decurrentibus. Currus item decenti similiter ordine circumaguntur, insessi purpuratis rectoribus; qui personas ferunt quæ habent imagines Ducum omnium Romanorum principumque illustrium. Quæ ubi celebrata sunt, facem capit Imperii successor, eamque tabernaculo admovet. Tùm cæteri omnes undique ignem subjiciunt; cunctaque illicò fomitibus illis aridis odoramentisque referta, igne valido corripiuntur. Mox ab extremo minimoque tabernaculo tamquam e fastigio quodam, simul cum subjecto igne ascensura in ætherem aquila dimittitur: quæ in cœlum creditur ipsam principis animam deferre; ac jam ex illo cum cæteris Numinibus Imperator colitur. *Herod. Hist. Lib. 3. pag. 87. Anton. & Geta.*

» noir, & les dames Romaines, dont » les maris ont un rang distingué, viennent se placer auprès du lit, les sénateurs à gauche, & les femmes à » droite, habillées de blanc, sans aucun ornement. Les médecins viennent aussi tous les jours rendre visite à » la figure de cire, s'approchent du » lit, la considerent, & déclarent ensuite que le malade se porte toujours » plus mal. Enfin le huitiéme jour étant » arrivé, les jeunes sénateurs & chevaliers Romains portent le lit sur leurs » épaules au marché vieux, en prenant » le chemin de la rue sacrée. C'est à ce » marché où les Magistrats ont coutume d'être démis de leur charge. Là » plusieurs chœurs de filles & de jeunes » garçons chantent des hymnes à la » louange du Prince mort. La pompe » funébre va ensuite dans le champ de » Mars, où l'on a elevé un vaste monument, dont les quatre faces sont égales. Le dedans est rempli de matiere » combustible, & le dehors est couvert » d'or, d'yvoire & de diverses peintures. Le second étage de ce bâti-

» ment eſt un peu plus petit, mais il eſt
» orné, ainſi que le premier ; les portes
» en ſont ouvertes. Le troiſiéme eſt de
» même, ainſi que les autres, juſqu'au
» dernier. Ce bâtiment reſſemble par-
» faitement à une de ces grandes tours
» qu'on bâtit dans les ports de mer
» pour y mettre de la lumiere pendant
» la nuit, qui ſerve aux mariniers à
» diriger leur route. Le lit de l'empe-
» reur eſt placé dans le ſecond étage,
» au milieu des aromates, des par-
» fums, des herbes odoriférantes, des
» fleurs les plus rares ; car il n'eſt aucun
» particulier un peu diſtingué, aucune
» ville, aucune province qui ne veuille
» ſe diſtinguer par quelque préſent
» honorable. Après qu'on a placé tous
» les préſens, les chevaliers Romains
» font courir leurs chevaux autour du
» monument, & font des évolutions
» qu'on appelle *Pyrrhiques*. Enſuite des
» conducteurs vêtus de pourpre font fai-
» re la même manœuvre à des chars
» ſur leſquels ſont des perſonnes qui
» portent les repréſentations des Géné-
» raux & des grands hommes. Après tou-

» tes ces cérémonies, le successeur du » mort à l'empire prend un flambeau, » & met le feu au monument, & d'a- » bord les matieres combustibles, & » les aromates s'embrassent & commu- » niquent bientôt le feu à tout le reste » de l'édifice ; & lorsque la flamme » commence à s'élever dans les airs, on » fait partir du dernier étage une aigle, » qu'on croit porter au ciel l'ame de » l'empereur, qui est mis alors au nom- » bre des autres Dieux. «

Comme le tems rend les hommes plus industrieux & plus avisés, on a supprimé le bucher, & l'aigle dans les apothéoses modernes. Les canonisations se font à Rome aujourd'hui avec autant de magnificence que les anciennes, sans perdre par le feu un grand nombre de choses précieuses. On voit par-là combien notre sagesse est supérieure à celle des Payens.

Hérodien étoit d'Alexandrie. Il avoit d'abord été Grammairien, & outre son Histoire, il avoit fait plusieurs autres ouvrages que nous n'avons plus aujourd'hui. Il vécut loug-

tems à Rome à la cour des empereurs ; ce qui le mit en état de s'instruire par lui-même des faits qu'il vouloit éclaircir.

Fin du Tome cinquiéme.

Picard
27. 1. 92.
[VOLT.]
6 vols.